Sprawozdanie Dyrekcyi

c. k. I. Wyższej Szkoły Realnej w Krakowie
za rok 1905 • XXX.

TREŚĆ:

NAKŁADEM FUNDUSZU NAUKOWEGO.
ODBITO W DRUKARNI A. KOZIAŃSKIEGO W KRAKOWIE.
1905.

Sprawozdanie Dyrekcyi

c. k. I. Wyższej Szkoły Realnej w Krakowie ✱ za rok 1905 ✱ XXX.

TREŚĆ:

NAKŁADEM FUNDUSZU NAUKOWEGO.
ODBITO W DRUKARNI A. KOZIAŃSKIEGO W KRAKOWIE.

Étude sur la poésie parnassienne, son histoire et sa doctrine.

Elle fut haute et méritoire
La tâche des Parnassiens!
Nous sommes tranquilles. La gloire
Reconnaîtra les siens.

Catulle Mendès: Les braises du cendrier. 1900.

„Nous sommes tranquilles, mais la gloire reconnaîtra les siens", dit de nos jours M. Catulle Mendès, l'un des derniers Parnassiens, celui qui, il y a quarante ans, avait été l'un des premiers à se serrer autour de ces nouveaux hérauts de l'art, qui entraient pleins de foi dans la carrière littéraire et entreprenaient la tâche hardie de renouveler et de régénérer la poésie française.

Ils étaient nombreux, très nombreux même, quand ils publiaient leur „Parnasse Contemporain". Aujourd'hui, après quarante ans, la plupart de ces noms, jadis connus, répétés de bouche en bouche, sont oubliés, — „la gloire a reconnu les siens".

Néanmoins il n'est pas superflu d'apporter de bons arguments en faveur de leur cause un peu délaissée peut-être et de rappeler avant tout les origines de leur groupe, la raison d'être de leur entreprise, le caractère durable de leur mission poétique.

La venue de „l'École Parnassienne", vers la seconde moitié du XIX[e] siècle était aussi nécessaire, aussi urgente que l'apparition de la Pléiade en son temps ou l'avènement du Romantisme; l'École Parnassienne est arrivée à son heure pour retenir la poésie française du XIX[e] siècle sur la pente de la décadence et la porter au plus haut point de perfection où il lui ait été donné d'atteindre.

M. Catulle Mendès, dont nous pouvons admettre comme source historique „La Légende du Parnasse contemporain“ [1]), fait dater l'existence du „Parnasse“ de la rencontre des admirateurs de Leconte de Lisle, et de Banville, admirateurs qui étaient: M. Catulle Mendès, Albert Glatigny, Francois Coppée, Léon Dierx, Armand Silvestre, Sully-Prudhomme, Verlaine, Mallarmé, Villiers de l'Isle-Adam, José-Maria de Hérédia, Xavier de Ricard, Albert Mérat et beaucoup d'autres.

Trois hommes supérieurs, alors jeunes encore, poètes souverains, qui ne devaient pas cesser d'être salués comme leurs maîtres par les novateurs du Parnasse, se détachaient de ce groupe, c'étaient Leconte de Lisle, interprète des religions du passé comme des civilisations disparues, aux multiples enchantements, Charles Baudelaire, le mystérieux analyste de la vie spirituelle.

D'autres poètes, plus âgés, plus renommés à cette date, tels qu'un Victor de Laprade ou qu'un Théophile Gautier, malgré leur gloire, n'exerçaient pas d'ascendant effectif.

Pour ramener de vive force le public à la poésie, il fallait un mouvement d'ensemble, d'un groupe serré, compact, assaillant. Ce mouvement se prépara d'abord à la „Revue fantaisiste“ fondée par C. Mendès, encore adolescent, ensuite dans l'élégante hospitalité du général et de M-me la marquise de Ricard. Ce salon réunissait autour du maître et de la maîtresse de la maison les amis intimes de leur fils Louis-Xavier, poète lui-même.

Louis-Xavier de Ricard et Cat. Mendès se mirent en relations avec le libraire Alphonse Lemerre, qui d'accord avec eux, décida la publication d'un recueil de vers périodique le „Parnasse contemporain, Recueil de vers nouveaux“ qui parut toutes les semaines pendant l'été de 1866. Il y eut deux publications du „Parnasse“, en 1869 et en 1876, mais ces deux recueils ne firent que compléter et couronner le recueil initial.

Les Parnassiens de la première heure ont été les promoteurs de la révolution littéraire qui a transformé la poésie comme l'avait fait à leur époque Ronsard et sa Pléiade, Boileau et ses intimes, Victor Hugo, Sainte-Beuve et leur Cénacle. „Attirés les uns vers les autres par leur commun amour de l'art, unis dans le respect de maîtres et dans une égale foi en l'avenir, mais divers les uns

---

[1]) Catulle Mendès: „La Légende du Parnasse contemporain 1884.

des autres, ils étaient bien décidés à développer leur originalité native d'une façon absolument indépendante" [1]).

Théophile Gautier parlant peu de temps après l'apparition du premier „Parnasse", dit entre autres [2]): „Quelques-uns imitent la sérénité impassible de Leconte de Lisle, d'autres l'ampleur harmonique de Banville, ceux-ci l'âpre concentration de Baudelaire, ceux-là la grandeur farouche de la dernière époque de V. Hugo; chacun bien entendu a son accent propre qui se mêle à la note empruntée".

Jamais le Parnasse ne prétendit être une école; les Parnassiens n'avaient rien de commun, sinon la jeunesse et l'espoir, la haine du débraillé poétique et la chimère de la beauté parfaite. Et cette beauté, chacun d'eux la conçut selon son personnel idéal.

La plupart d'entre eux, sans doute, à cause de leurs juvéniles enthousiasmes, de la bonne grâce, comme paternelle, avec laquelle ces enthousiasmes étaient accueillis, et non sans quelque fierté peut-être d'une adoption qui leur donnait une auguste famille, commencèrent par l'imitation des talents le plus proches des leurs, et furent d'abord les captifs des ressemblances que l'admiration conseille.

Du grand nombre des poètes qui ont contribué à former le „Parnasse" il n'en resta relativement que peu qui furent fidèles à leurs premiers principes [3]). Les uns qui avaient publié au „Parnasse Contemporain" quelques poésies de début s'en séparèrent bientôt; les autres se turent, d'autres encore suivirent leur propre voie ou bien imitèrent d'autres maîtres.

Aujourd'hui que nous regardons à une certaine distance cette période de la poésie française, nous ne remarquons que quelques noms considérables. Les plus connus sont aujourd'hui: Leconte de Lisle, Sully-Prudhomme, François Coppée et José-Maria de Hérédia. A côté de ces grands noms de la poésie parnassienne, il y en a encore plusieurs qui mériteraient de ne pas demeurer oubliés, comme Albert Glatigny, Catulle Mendès, Léon Dierx et

---

[1]) Cat. Mendès: „La Légende du Parnasse contemporain.

[2]) Rapport sur le progrès de la littér. française.

[3]) Dans la première édition du „Parnasse" les Parnassiens étaient 37, mais à la seconde et la troisième édition ce nombre devait se monter à plus de quatre-vingts auteurs.

Armand Silvestre, dont les oeuvres expriment le mieux les idées et les tendances de la poésie parnassienne.

Celui qui était „comme le soleil central de ce système poétique des Parnassiens, autour duquel gravitent les astres implanés assez nombreux, sans compter les comètes vagabondes un instant influencées et bientôt reprenant leur ellipse immense à travers le bleu sombre“ [1]), celui-là c'était

Leconte de Lisle

un poète qui ne chantait que les choses lointaines, les civilisations disparues, les siècles écoulés, un Grec, un Hindou et un Barbare dans la même personne.

S'il faut croire ces mots du poète allemand

„Wer den Dichter will verstehen
Muss in Dichters Lande gehen“

nous devrions les prendre comme devise pour comprendre le génie de Leconte de Lisle et son oeuvre.

Né à la Réunion, île isolée au milieu de l'océan indien, sous le soleil des contrées équatoriales, Leconte de Lisle avait devant les yeux presque toute la nature en abrégé, depuis le volcan embrasé, dont les laves en coulant font fuser la mer jusqu'aux pics glacés des monts couverts de neiges éternelles, depuis les grandes forêts vierges de palmiers avec leur solitude mystérieuse jusqu'aux vagues roulantes de la mer — et tout ce tableau superbe sous un ciel toujours bleu et serein. Quelles devaient être les premières impressions, les rêves, les pensées du poète qui passa dans cette île toute sa jeunesse jusqu'à sa vingtième année!

Pourrait-on mieux dépeindre ses impressions et ses rêves de ce temps-là que ne l'a fait le poète lui-même? Écoutons ces beaux vers dans lesquels il nous chante la nature grandiose de son pays natal et les impressions qu'elle a laissées dans son âme:

„Je suis l'homme du calme et des visions chastes
„L'air du ciel gonfle mes poumons;
„Dans un repli des mers éclatantes et vastes
„Dieu m'a fait naître au flanc des monts.

---

[1]) **Th. Gautier:** Rapport sur le progrès de la poésie.

„Dès l'heure où j'ai marché sur mes splendides cimes,
„L'éternelle création
„A bercé ma jeunesse entre ses bras sublimes,
„Et dans sa contemplation
„Je me suis abreuvé dans l'urne universelle
„D'un amour immense et pieux,
„Car je viens du pays où tout chante et ruisselle,
„Flots des mers et rayons des cieux!
„Le monde où j'ai vécu n'a point quelques coudées:
„On ne le trouve en aucun lieu;
„C'est l'empire infini des sereines idées
„Et, calme, on y rencontre Dieu!

Nous devons chercher dans ces vers les traits principaux et caractéristiques de son oeuvre future; les impressions de la jeunesse gravèrent des sillons profonds dans son âme. Avec des rêves ressemblant aux „flots des mers et aux rayons des cieux" le poète emporta de son pays les souvenirs les plus doux et les plus amers. C'est donc là-bas, à Bourbon, que le poète fut enchanté d'un rêve éblouissant qui plana sur toute sa vie, cette „chère vision", à laquelle il songeait quand il écrivit ces vers ailés du „Manchy":

„Sous un nuage frais de claire mousseline
„Tous les dimanches au matin
„Tu venais à la ville en manchy de rotin
„Par les rampes de la coline...

Mais ne croyons pas que sa jeunesse ne s'écoula que dans un seul rêve sublime et que son âme, pareille à ce ciel bleu et éternellement serein de son île natale, se plongea dans une félicité complète. La tristesse, la solitude, la haine et la joie, tous les sentiments de l'âme humaine, il les a déjà tous éprouvés à Bourbon.

„La solitude d'une jeunesse privée de sympathies intellectuelles, l'immensité et la plainte incessante de la mer, le calme splendide de nos nuits, les rêves d'un coeur gonflé de tendresses, forcément silencieuses, ont fait croire longtemps que j'étais indifférent et même étranger aux émotions que tous ont plus ou moins ressenties, quand, au contraire, j'étouffais du besoin de me répandre en larmes passionnées" [1]).

---

[1]) **Jean Dornis:** Leconte de Lisle intime. 1895.

A Bourbon il souffrit surtout de l'esclavage qui lui avait toujours répugné et qui révoltait son âme généreuse. En entendant les cris plaintifs des noirs qu'on frappait et leurs supplications désespérées, il apprit à haïr ou du moins à détester la race humaine, il se réfugiait alors dans la solitude des forêts de palmiers ou sur la plage de la mer, loin de tout ce qui le blessait.

Dès sa première jeunesse, avant qu'il vînt en Europe, quelques-unes des fibres les plus sensibles de son coeur avaient été douloureusement atteintes.

Leconte de Lisle est dans ses poésies, comme nous l'avons déjà dit, un Hindou, un brahmane, un bouddhiste; c'est un Oriental non seulement par son goût esthétique mais plus profondément par sa philosophie. Il est tout d'abord un philosophe des religions et des cultes; il se fait tour à tour le contemporain de chaque époque et le prêtre de chaque religion, mais c'est dans le bouddhisme que nous trouvons la forme naturelle de son esprit. La nature lui apparaît comme une série de phénomènes sans cesse renouvelés que ne soutient aucune substance. Il n'y a de vrai que l'éternel et il n'y a d'éternel que le néant.

„Rien n'existe, tout est illusion et mensonge,
„Rien n'a de substance et de réalité:
„Rien n'est vrai que l'unique et morne éternité:
„O Brahma! toute chose est le rêve d'un rêve".

(*La Vision de Brahma.* Poèmes antiques).

Cette pensée revient sans cesse dans ses poèmes; elle remplit non seulement toutes les pièces d'un sujet hindou, mais on la retrouve dans les dernières strophes du fragment moderne intitulé *Midi*, on le retrouve dans la *Ravine Saint-Gilles* dans la *Dernière Vision*, dans *l'Orbe d'or*, dans *Fiat nox* et dans d'autres encore.

Le bonheur suprême réside dans le repos. Tout le mal consiste dans la vie et par conséquent il faut vivre le moins possible, étouffer en soi l'émotion, les sentiments, se guérir de l'espoir, faire de son âme un asile inviolable de silence et d'oubli. Partout et toujours chaque être souffre; l'homme, l'animal ou la nature souffrent.

Choisissons parmi ses nombreux poèmes par exemple celui qui est intitulé *Çunacépa*, nous y voyons cette pensée développée.

Matruya est torturé par l'amour, Narada par le souvenir

Angira par le doute; chacun d'eux implore Baghavat de le délivrer de son mal:

„Bienheureux Bhagavat, si jamais tu m'accueilles,
„Puissé-je, libre enfin de ce désir amer —
„Puissé-je, chassant le doute amer —
„M'ensevelir en toi comme on plonge à la mer.

Et Bhagavat ouvre aux trois sages son large sein, où leur esprit s'abîme à jamais dans l'immuable félicité. Heureux qui peut fermer son coeur aux passions humaines et trouver en une sainte inaction, en une impassibilité olympienne l'avant-goût du nirvâna. Pourtant, s'il est sûr que la vie est un mal, il n'est pas moins sûr qu'elle nous donne un peu de félicité à certaines heures.

„Réjouis-toi, mon fils! bien qu'il soit vain de rire
„Ou de pleurer, et vain d'aimer ou de maudire.
„Va! le monde est un songe et l'homme n'a qu'un jour
„Et le néant divin ne connaît pas l'amour.

(Çunacépa).

La vie universelle, l'homme, l'animal et la matière brute subissent la même loi, il n'y a pas de hiérarchie dans le monde moral; il n'est pas un être ou un objet qui possède des droits particuliers à la pitié, à l'amour, au respect des autres. La position exclusive de l'homme dans l'univers est abolie, l'homme n'est pas le seul qui sente, qui se réjouisse ou qui souffre. L'animal est un frère inférieur de l'humanité; dans l'animal et dans l'homme c'est la même nature qui se manifeste. Tel est le sens des „descriptions“ de M. Leconte de Lisle et c'est en cela que M. Brunetière a trouvé l'alliance de la science et de la poésie chez Leconte de Lisle [1]).

Aucun poète n'avait dit auparavant les amours, les rancunes, les terreurs et les mélancolies des bêtes.

Un désespoir morne et une sourde fureur agitent le vieux loup à qui l'homme a égorgé sa femelle et ses petits; sur la plage les chiens poussent des hurlements:

„Devant la lune errante aux livides clartés
„Quelle angoisse inconnue, aux bords des noires ondes,
„Faisait pleurer une âme en vos formes immondes?“

(Hurlements).

---

[1]) Brunetière: L'Evolution de la poésie lyrique.

Les éléphants passent avec lenteur — pendant que le soleil cuit leur dos noir et plissé, ils rêvent, massifs pélérins, à ces forêts de figuiers où s'abrita leur race.

Voyant qu'il n'y a ni justice ni paix ni pitié sur la terre, l'âme du poète se déchire d'une tristesse languissante qui est rendue dans des vers très expressifs:

„Nature! Immensité si tranquille et si belle
„Majestueux abîme où dort l'oubli sacré,
„Que ne me plongeais-tu dans ta paix inmortelle,
„Quand je n'avais encor ni souffert ni pleuré?
„Je n'aurais pas senti le poids des ans funèbres,
„Ni sombre ni joyeux, ni vainqueur ni vaincu;
„J'aurais passé par la lumière et les ténèbres
„Aveugle comme un Dieu, je n'aurais pas vécu".

(*Ultra coelos.* Poèmes barbares).

Si nous entendons le même cri désesperé et le même triste désir du Néant sortir de beaucoup de ses poésies il nous arrive parfois de rencontrer dans le temps même, où le poète s'élançait avec le plus d'ardeur vers cette idée pacifiante, son désir de „l'Éternelle Vie". De là vient la beauté tragique, presque surhumaine de ses chants pessimistes.

En face du funèbre mystique qu'attire le nirvâna, se dresse souvent un révolté contre l'anéantissement qui rêve parfois, qui s'attriste quand il songe que ce qui fut son coeur et son cerveau est voué à s'engloutir inévitablement au sombre abîme final. A côté d'une conception du monde triste et pessimiste il se trouve quelquefois des pièces de vers qui montrent un véritable optimisme, une espérance d'avenir. Nous nous souvenons de *Çunacépa* qui se termine par une sorte d'hymne au bonheur et à la jeunesse. Et ce qui nous étonne encore davantage ce sont ces poésies charmantes comme les *Elfes ou Christine* (Poèmes barbares) ou ses *Chansons écossaises*; à côté d'un chant védique nous rencontrons un chant d'amour:

„Là-bas, sur la mer comme l'hirondelle,
„Je voudrais m'enfuir, et plus loin encore!
„Mais j'ai beau vouloir, puisque la cruelle
„A lié mon coeur avec trois fils d'or.

„L'un est son regard, l'autre son sourire,
„Le troisième enfin est sa lèvre en fleur;
„Mais je l'aime trop, c'est un vrai martyre
„Avec trois fils d'or elle a pris mon coeur.
„Oh! si je pouvais dénouer ma chaîne!
„Adieu! pleurs, tourments, je prendrais l'essor.
„Mais non, non! mieux vaut mourir à la peine,
„Que de vous briser, ô mes trois fils d'or!

Si Leconte de Lisle nous apparaît presque comme un Oriental, on ne doit pas oublier que, par sa naissance même, par ses ascendants, c'est un homme de l'Occident, un fils de la civilisation gréco-italienne, le produit d'une race, qui aime la vie; de là de temps en temps l'écho d'un chant d'amour, l'élan vers un ciel moins sombre et triste que celui des poèmes védiques. Au fond, Leconte de Lisle reste un Hindou, mais un Hindou transformé à la mesure de notre siècle par un atavisme lointain. Si en lui l'Oriental ne cherche qu'à oublier et à mourir, l'homme d'Occident veut agir et penser; tandis que le premier n'aperçoit dans l'univers qu'un enchaînement de mirages et de tristes illusions, le second proteste contre cette interprétation du monde extérieur auquel il croit et qu'il aime.

Cet orientalisme et ce bouddhisme est peut-être la partie essentielle de l'oeuvre de Leconte de Lisle mais ils ne sont pas tout; il reste encore chez ce poète un domaine de poésie qui est très remarquable — c'est celui, où il se fait l'historien des peuples anciens et barbares. Si Leconte de Lisle dans la plupart des „Poèmes antiques" est un philosophe et un métaphysicien, c'est dans les „Poèmes barbares" qu'il est historien.

Les „Poèmes barbares", dit M. Jules Lemaître, „c'est l'histoire parcourue à vol de corbeau" — pleine de sang et de cruauté humaine. Si Leconte de Lisle était déjà dans ses „Poèmes antiques" de temps en temps un poète épique, il l'est davantage dans les „Poèmes barbares", qui, à côté de la *Légende des siècles*, semblent une „Histoire des siècles" — histoire des mythes, des croyances et des aventures sacrées de l'humanité, histoire faite presque toute de légendes, mais à laquelle le poète a su imprimer le caractère de la réalité. Il emprunte ses sujets partout; son oeuvre semble un large fleuve qui coule à travers l'histoire et où se reflètent les

peuples, les pays, les héros et les autels des dieux morts, depuis les premiers temps de l'humanité jusqu'au moyen-âge.

Après *Kaïn* et la *Vigne de Naboth* le poète nous montre l'Égypte, la Syrie, la Perse dans des couleurs de sang et de mort; puis il nous déroule le moyen-âge: „les siècles maudits". Les Nornes racontent leur légende pessimiste: la naissance d'Ymer et des géants, qui sont des dieux bienfaisants et qui domptent Ymer et de son corps forment l'univers; puis la révolte de Loki, du Serpent, de Fenris et des Nains et la definitive victoire des puissances mauvaises sur les Ases. Le vieux barde de Temrah se tue quand il voit tomber ses vieux dieux sous les yeux du beau jeune homme inspiré qui lui parle du Christ et le menace de l'enfer. Agantyr, blessé mortellement, rend son épée à sa fille Hervor afin qu'elle le venge; Hialmar blessé sur le champ de bataille appelle le corbeau pour qu'il porte son coeur sanglant à sa bien-aimée. Brunhilde tue Sigurd parce que celui-ci ne l'aime pas, mais reste fidèle à Gudrun. Dans tous ses poèmes: du sang, du sang et encore du sang! Kaïn l'a versé le premier et dès lors il coule à travers l'histoire de l'humanité. Le poème „Kaïn" est sans doute le chef-d'oeuvre de Leconte de Lisle.
Thogorma, le voyant, eut une vision:

„En la trentième année, au siècle de l'épreuve,
„Étant captif parmi les cavaliers d'Assur,
„Thogorma, le voyant, fils d'Elam, fils de Thur,
„Eut ce rêve, couché dans les roseaux du fleuve,
„A l'heure où le soleil blanchit l'herbe et le mur.

Les premiers temps de l'humanité lui apparaissent, il voit Hénokia, la cité des Géants, le tombeau de Kaïn au sommet de la plus haute tour. Voilà qu'un ange, un cavalier apparaît et charge d'imprécations, au nom du Seigneur, le rebelle et ses fils, il leur annonce que Dieu va les punir par le déluge. Alors Kaïn se lève de son tombeau, impose silence au cavalier et raconte à ses fils sa sombre histoire, les délices de l'Éden. L'unique rêve de sa vie était d'y rentrer, et ce rêve il l'a mis dans les coeurs de tous ses descendants.

Ce que le poète voulut nous montrer, c'est le sentiment éternel et profondément humain: „la protestation du corps contre

la douleur, du coeur contre l'injustice et de la raison contre l'intelligible". (Lemaître)

„Et du soir à l'aurore
„Et de l'aube à la nuit, jamais je ne tairai
„L'infatigable cri d'un coeur désespéré!
„La soif de la justice, ô Kéroub me dévore;
„Ecrase-moi — sinon, jamais je ne ploirai!

Leconte de Lisle est surtout un poète épique; le titre même de ses poésies nous l'indique, et s'il nous a donné deux drames, où il nous raconte l'aventure fatale d'Hélène, amante de Paris, et l'histoire d'Oreste, vengeur de son père et meurtrier de sa mère. — le caractère essentiel de ses poésies reste le même. Le poème épique entremêlé de réflexions, parfois lyriques, mais plus souvent philosophiques, c'est la forme naturelle de son esprit poétique qui n'admettait pas de poésie personelle. Les Hindous des bords du Gange, les Hellènes de la mer Égée, les Barbares de toutes les époques et de toutes les contrées pensent, agissent, parlent comme des Hindous, comme des Hellènes, comme des Barbares. Il s'incarne en eux, il vit de leur vie, jouit de leurs joies, souffre de leurs douleurs, s'emporte de leurs colères, partage leurs croyances.

Ne pouvrait-il donc sembler que Leconte de Lisle était „impassible", surtout quand nous nous souvenons de son célèbre sonnet des *Montreurs?*:

„Tel qu'un morne animal, meurtri, plein de poussière,
La chaîne au cou, hurlant au chaud soleil d'été,
Promène qui voudra son coeur ensanglanté
Sur ton pavé cynique, ô plèbe carnassière!

Mais le poète n'était point impassible. Si rigoureusement qu'il ait observé le principe de l'art impersonnel, il a cependant laissé échapper dans plus d'un poème le secret de son âme tendre et désespérée: *L'illusion suprême. Ultra Coelos*, *La Chute des Étoiles*, *La Mort du soleil* etc.
Est-ce un impassible qui a dit:

„Sombre douleur de l'homme, ô voix triste et profonde,
„Plus forte que les bruits innombrables du monde,
„Cri de l'âme, sanglot du coeur supplicié,
„Qui t'entend sans frémir d'amour et de pitié?"

Et peu de temps avant de mourir il écrit encore:

„Toi par qui j'ai senti pour des heures trop brèves,
„Ma jeunesse renaître et mon coeur refleurir,
„Sois bénie à jamais! J'aime, je puis mourir;
„J'ai vécu le meilleur et le plus beau des rêves".

Et si nous parcourons encore ces vers de sa première jeunesse que le poète écrivait de 1837 - 1842 à Dinan et à Rennes [1]) — nous y trouvons le même ton d'ardeur et de passion. Nous ne revenons plus ici sur l' *Illusion suprême* ni sur le *Manchy*, oeuvres d'une poésie tout à fait personnelle, mais lisons encore la *Fontaine aux Lianes*:

„Jeune homme qui choisis pour ta couche azurée
„La fontaine des bois aux flots silencieux,
„De quelles passions ta jeunesse agitée
„Vient-elle ici chercher le repos dans la mort?
„Pourquoi jusqu'au tombeau cette tristesse amère,
„Ce coeur s'est-il brisé pour avoir trop aimé?
„La blanche illusion, l'espérance éphémère,
„En s'envolant au ciel l'ont-elles vu fermée?

Cette courte esquisse critique suffirait, il nous semble, pour mettre en relief les traits principaux et caractéristiques de l'oeuvre poétique de notre poète. En quoi consiste donc l'originalité de la poésie de Leconte de Lisle?

Il se dégage d'abord de ses vers un désir d'absorption au sein de la nature, d'évanouissement dans l'éternel repos, de contemplation infinie et d'immobilité absolue qui touche de très près au nirvâna indien. De là il n'est pas loin à une certaine „impassibilité". D'où vient-il donc que le poète proscrit la passion et son expression? Il nous en faut chercher l'explication dans la nouvelle conception de l'art et de la poésie que s'est faite Leconte de Lisle Selon lui le poète doit voir les choses humaines comme les verrait un dieu du haut de son Olympe, sans y mêler ses propres sentiments. Ce qui fait le poète à ses yeux, ce n'est pas la faculté de sentir, mais celle d'exprimer; le but de la poésie et de l'art existe dans l'expression des sentiments généraux. L'art se suffit à lui-même,

---

[1]) Lec. de L.: Premières poésies et lettres intimes.

c'est le corrompre et l'avilir que de l'appliquer à l'expression des sentiments personnels. De cette conception de la poésie impersonnelle se déduisaient deux conséquences. D'abord, ce poète ne pouvait pas être un lyrique par excellence; c'est la poésie épique plutôt qui est son véritable domaine.

Ses grands tableaux poétiques dans les „Poèmes Barbares", „Poèmes Antiques" et „Poèmes tragiques" Leconte de Lisle nous les dépeint avec l'impartialité d'un historien et le désintéressement absolu d'un philosophe, aux yeux duquel toutes les conceptions dont le genre humain a succésivement vécu, se valent comme ayant été également vraies chacune à son heure. Et ainsi se déroulent devant le lecteur, dans leur souverain éclat, dans leur fidélité locale, dans leurs couleurs éblouissantes, ces poèmes merveilleux et si profondément originaux, où revivent tour à tour les religions mortes, et leurs luttes et leurs reflets sur les civilisations éteintes. Les grands poètes romantiques avaient aussi cherché leur inspiration dans l'histoire primitive de l'humanité, mais au lieu de se faire les contemporains de ces races disparues, ils prêtaient à leurs héros antiques des idées modernes et des sentiments personnels. Enfin si Leconte de Lisle a exprimé, lui aussi, quelquefois son propre sentiment, ses propres idées, comme nous l'avons vu ce n'est point un élégiaque sentimental qui se berce dans sa douleur. La souffrance lui arrache parfois des cris, mais il ne se plaint pas et il ne veut pas être plaint, car se plaindre lui semble une faiblesse, être plaint une honte. Mendie qui voudra la pitié grossière des foules! Lui, il ne livrera pas son mal.

Une autre conséquence de sa conception particulière de la poésie était son désir de fonder l'alliance entre la „science" et l'art: „Le souffle de Platon dans le corps d'Aphrodite" c'est l'idéal du poète.

Pour Leconte de Lisle, „cet artiste épris de rythmes austères et de lignes sculpturables", la poésie n'est qu'une forme de la philosophie. A ses yeux l'art doit tendre à s'unir étroitement avec la science. Dans les temps antiques l'art fut la révélation spontanée de l'Idéal, tandis que la science en est l'étude réfléchie. Mais l'art a maintenant épuisé sa force intuitive et c'est à la science que doit s'adresser le poète s'il veut rendre à l'art le sens de ces traditions oubliées. Cette idée, que nous verrons plus tard développée dans l'oeuvre de M. Sully Prudhomme, le poète l'a rendue le plus

éloquemment dans ces deux poésies: *Hypatie* et *Hypatie et Cyrille.* Dans cette vierge d'Alexandrie, cette charmante philosophe, Leconte de Lisle voyait l'union harmonieuse de la science et de la Beauté.

„Je t'aime et te salue, ô vierge magnanime!
„Debout, dans ta pâleur, sous les sacrés portiques
„Que des peuples ingrats abandonnait l'essaim,
„Pythonisse enchaînée aux trépieds prophétiques,
„Les Immortels trahis palpitaient dans ton sein.
„Tu les voyais passer dans la nue enflammée!
„De science et d'amour ils t'abreuvaient encor;
„Et la terre écoutait de ton rêve charmée
„Chanter l'abeille attique entre tes lèvres d'or.

De cette conception de l'art se dégageait ensuite chez Leconte de Lisle son grand respect pour la forme. Il condamna toute expression négligée, toute épithète molle, toute rime faible ou banale. Leconte de Lisle est à côté de Théophile Gautier et de Théodore de Banville celui qui a prêché le plus haut le culte de la forme.

Leconte de Lisle reste dans la poésie du „Parnasse“ un peu isolé. Il avait, c'est vrai, bien des imitateurs parmi les „Parnassiens“, car il eut, plus qu'aucun autre, la puissance, involontaire sans doute, d'obliger les jeunes esprits à l'idéal qu'il avait concu.

Son amour de l'antiquité et de l'exotisme, son dédain de la vie et son appetit de la mort furent les trop puissants éducateurs de jeunes âmes qui, par l'adoration de son oeuvre, s'accordaient en sa conception du monde poétique.

Sully-Prudhomme.

„Un de plus nouveaux venus de cette jeune troupe („des Parnassiens“), dit Th. Gautier, vers 1869 — c'est Sully-Prudhomme, et déjà il se détache du milieu de ses compagnons par une physionomie aisément reconnaissable, sans contorsion et sans grimace d'originalité“.

Quand nous prenons le premier volume de ses poésies et que nous lisons ces vers adressés au lecteur:

„Quand je vous livre mon poème,
„Mon coeur ne le reconnait plus;
„Le meilleur demeure en moi-même,
„Mes vrais vers ne seront pas lus“ —

nous pourrions penser que le poète nous fermera son coeur, qu'il imitera „l'impassibilité marmoréenne“ de Leconte de Lisle. Mais parcourons seulement les titres de ses poésies: „La Vie Intérieure“ avec *Amour*, *Doute*, *Rêve*, *Action*, „Les Solitudes“, „Les Vaines Tendresses“ et nous nous convaincrons que ce poète n'est pas un épique. Non! au contraire, c'est par excellence l'interprète du monde intime. Homme — il a besoin d'espérer, d'aimer, de pleurer et de souffrir. M. Sully-Prudhomme est avant tout un lyrique; il s'est fait le chantre des suaves tendresses, des pitiés exquises, des fines mélancolies. Sa poésie ressemble beaucoup à ce *Vase brisé*, à ce vase de cristal bien taillé et transparent, où baigne une fleur et d'où l'eau s'échappe comme une larme — parce que le poète se sent „captif des mille êtres qu'il aime“:

„Au moindre ébranlement qu'un souffle cause en eux
„Je sens un peu de moi s'arracher de moi-même“.

Sully-Prudhomme est l'un des esprits les plus délicats du XIX-e siècle; c'est le songeur subtil et raffiné, celui qui, troublé par l'éternel mystère de l'infini et de l'inconnu, — que cet inconnu et cet infini se cache dans la profonde nature ou dans le coeur plus profond encore de la femme — s'élance perpétuellement à la poursuite de l'insaisissable; c'est un poète, „qui mieux qu'aucun autre a mystérieusement chanté, dans une langue douce et claire comme l'aurore ou le crépuscule, toutes les amères angoisses de l'âme qui cherche l'amour, de l'esprit qui cherche le vrai et le beau“ [1]).

L'âme humaine et l'esprit humain — voilà les deux sources intarissables de la poésie de M. Sully-Prudhomme. Celle-là inspire le lyrique, celui-ci produit le philosophe.

Essayons d'abord de connaître le premier. Comme tous les poètes lyriques — M. Sully-Prudhomme chante lui aussi le printemps, les fleurs, la mer, l'hirondelle, l'art, la patrie; des paysages, des chants d'amour, des souvenirs d'un bonheur passé et des réflexions sérieuses se suivent tour à tour. Mais au fond de toutes ses poésies se cache un sentiment de mélancolie et de désenchantement:

---

[1]) Cat. Mendès: La Legende du Parnasse Contemporain.

„J'ai voulu tout aimer, et je suis malheureux,
„Car j'ai de mes tourments multiplié les causes.
„D'innombrables liens, frêles et douloureux,
„Dans l'univers entier vont de mon âme aux choses.

Et comment pourrait-elle ne pas être mélancolique l'âme du poete puisque

„Ici-bas tous les lilas meurent,
„Tous les chants des oiseaux sont courts —
„Ici-bas toutes les lèvres effleurent
„Sans rien laisser de leur velours;
„Ici-bas tous les hommes pleurent
„Leurs amitiés ou leurs amours. —

Cette mélancolie est comme un voile léger qui flotte autour de chaque pièce de vers; c'est un parfum délicat qui pénètre chaque mot, chaque vers de ses poésies et qui de là s'insinue dans nos âmes.

Et cependant ce n'est point un pessimisme, un nihilisme comme celui que nous sentons si souvent dans les vers de Leconte de Lisle. Les poésies de M. Sully-Prudhomme sont en effet tristes et nul n'en a peut-être écrit de plus tristes, mais d'une sincérité touchante et d'une sensibilité, dont la délicatesse a vraiment quelque chose de la mimosa. Mais si ses vers exhalent une tristesse mélancolique, c'est parce qu'ils rendent „l'aurore ou le crépuscule" des sentiments, leurs commencements pleins de soleil et leurs douces agonies. Telles sont ses recueils de poésies: „La Vie Intérieure", „Les Solitudes , „Les Epreuves" et „Les Vaines Tendresses".

Les poésies amoureuses de M. Sully-Prudhomme sont la douloureuse histoire d'un premier amour malheureux, à demi entendu, puis repoussé: *Jeunes Filles* et *Femmes* dans la „Vie Intérieure". Le poete dit d'abord l'éveil de l'amour chez l'enfant, puis „les baisers fuyants risqués aux chatons des bagues" *(Jours lointains);* plus tard il nous raconte avec une tendresse et une subtilité exquise la première passion et ses délicieux commencements.

Ensuite viennent „Les Epreuves" qui sont un superbe recueil de sonnets rangés sous ces quatre titres: *Amour*, *Doute*, *Rêve*, *Action,* et ils sont, si l'on se souvient du sonnet qui leur sert de préface, une „guirlande de fleurs cueillies sur le bord de la route".

Le poète nous dit sincèrement que „sa vie y sera toute“, mais „aussi la tienne lecteur“

„... car les hommes entre eux
„Sont en cela pareils, qu'heureux ou malheureux
„Ils ont au moins perdu vingt printemps à rêver,
„Et qu'enfin tous un jour ont voulu se lever
„Et semer quelque chose avant de disparaître.

Ces sonnets d'amour sont plus sombres et plus amers que les poésies amoureuses de la „Vie Intérieure“ mais en même temps d'une délicatesse et d'une tendresse extrême:

„A peine y verrait-on qu'une femme est aimée,
„Car je ne le dis pas, et vous le sentez bien.

Les sonnets du *Doute* marquent déjà l'inclination du poète vers la poésie philosophique, vers ce doute, qu'il développa ensuite dans ses poèmes proprement philosophiques de la *Justice* et du *Bonheur*. Mais c'est déjà ici (dans des sonnets: *La Prière, La Lutte, Les Dieux*, *La Confession* et autres) que l'esprit du poète est inquiété par le doute; ni son besoin d'aimer, ni ses grands repentirs, ni ses pleurs n'obtiendront que la foi lui revienne. Et pourtant il voudrait prier, parce qu'il se sent trop solitaire — cependant, chaque nuit tourmenté par un doute nouveau, il provoque le sphinx, il affirme et il nie. Nous entendons quelquefois un cri douloureux et désespéré de son coeur qui a perdu la foi de son enfance et qui voudrait retourner à ses croyances d'autrefois? Mais ensuite vient le *Rêve*, le désir suprême de s'assoupir, d'oublier —

„Et las d'approfondir, je veux me reposer
„De l'ingrate besogne où mon front s'évertue,
„Ni l'amour, ni les Dieux! Qu'enfin je m'habitue
„A ne sentir jamais le désir m'embraser
„Ni l'éternel secret des choses m'écraser!
„Qu'enfin je sois heureux! Que je vive en statue“.

Mais l'âme du poète ne peut pas se fermer au „soupir, né du mal autour de lui souffert“. Honte à qui rêve parmi le mal et le travail de tous et qui jouit du repos au milieu des hommes qui souffrent!

„Je ne puis; ce soupir m'obsède comme un blâme,
„Quelque chose de l'homme a traversé mon âme,
„Et j'ai tous les soucis de la fraternité.

„Il y a dans ce psychologue subtil et tendre, un humanitaire, une sorte de positiviste pieux, un croyant à la science et au progrès [1]). Dant cette partie des „Épreuves“ intitulée *Action*, il se trouve plusieurs sonnets, dans lesquels M. Sully-Prudhomme chante les bienfaiteurs de l'humanité.

Après la poésie triste et mélancolique de la „Vie Intérieure“ et des premières „Épreuves“, le poète nous semble enfin arrivé à un certain optimisme qui trouve son expression dans des vers très encourageants:

„Pour une heure de joie unique et sans retour
„De larmes précédée et de larmes suivie,
„Pour une heure tu peux, tu dois aimer la vie.
„Quel homme, une heure au moins, n'est heureux à son tour?
„Une heure de soleil fait bénir tout le jour;
„Et, quand ta main serait tout le jour asservie,
„Une heure de tes nuits ferait encore envie
„Aux morts, qui n'ont plus même une nuit pour l'amour...

Mais les sonnets de *l'Action* ne sont qu'un court appel; le poète reprend vite dans ses „Solitudes“ son ancien chemin, celui de la mélancolie et des douces rêveries. Parfois il pense „aux âmes affligées, où dorment d'anciennes amours“, parfois il s'éveille d'un rêve, l'âme toute sereine, sous un charme étrange qu'il ne peut saisir, et qui lui fait entrevoir des paradis ouverts —

„Des étoiles sans nom dans la nuit des années,
„Qui filent en laissant le fond du coeur plus noir. —

Ce que le poete „divinement sensible“ (Lemaître) nous peint dans les „Solitudes“, c'est toujours. sous des formes choisies, la souffrance de se sentir seul. Voilà la première solitude, celle de l'enfant qu'on a envoyé au collège, mais qui s'y sent solitaire parmi ses camarades; puis la solitude d'un jeune homme qui cherche l'amour et ne le trouve pas, la solitude des âmes humaines qui ne se comprennent pas et ne peuvent s'unir, l'isolement de l'homme qui ne peut plus, comme le petit enfant, vivre tant près de la nature, la solitude de la laide, „enfant qui sait aimer sans jamais être amante“, l'isolement de l'artiste qui pleure sa gloire perdue et qui voit ses propres idées traduites et réalisées par d'autres

---

[1]) **J. Lemaître:** Les contemporains II. p. 50.

artistes, la solitude du poète dans la foule, la solitude d'un mourant qui voudrait encore entendre la chanson de sa nourrice et la dernière solitude, celle des morts.

„Les Vaines Tendresses“, ce sont encore des „solitudes“, parce que le poète toujours „traîne l'incurable envie de quelque paradis lointain“ (*Le Signe*). Il se sent étranger à lui-même; il écoute en lui pleurer le rêve sublime de l'idéal qui le devance de monde en monde, de „cette étoile suprême“, qu'on n'aperçoit pas

„Mais, dont la lumière voyage —
„Et doit venir jusqu' ici-bas
„Enchanter les yeux d'un autre âge. (*L'Idéal*).

Y a-t-il quelque chose de plus désespéré, de plus désenchanté et de plus mélancolique que cette question:

„Et si je meurs sans voir mon idole inconnue
„Si sa lointaine voix ne m'est point parvenue? (*Trop tard*).

Et quand enfin le poète s'élève jusqu'à un *Sursum corda* en formant son désir suprême

„Qu'un astre généreux renaisse
„De mes cendres à leur réveil —
„Rallume au feu de ma jeunesse
„Le plus clair, le plus chaud soleil — (*Sursum corda*).

nous sentons bien que ces paroles viennent du plus profond d'une âme attristée.

Mais si les divers sentiments de mélancolie, de tristesse, parfois même de douleur que nous avons vus exprimés dans „La Vie Intérieure“, dans „Les Épreuves“, dans „Les Solitudes“ et dans „Les Vaines Tendresses“, proviennent tous d'une source unique qui est la sensibilité délicate, presque ultra-féminine mais jamais sentimentale, nous voyons aussi que ce poète est un solitaire qui vit replié en lui-même, qui note les impressions les plus tendres, mais qui cherche toujours et partout la cause de tout ce qu'il sent, de tout ce qu'il souffre; c'est un poète, dont toutes les douleurs viennent de sa sensibilité autant que de son intelligence. Chez ce poète à la sensibilité si tendre se trahissent, dès son premier recueil, les sollicitations d'un esprit critique et philosophe. Peu de poètes ont aussi bien analysé leurs pensées et leurs sentiments que l'a fait M. Sully-Prudhomme. C'est lui aussi qui dans la poésie française

du dix-neuvième siècle a sans doute le mieux rendu la psychologie des âmes contemporaines, tantôt enhardies par le progrès grandiose de l'esprit humain, qui marche de découvertes en découvertes, tantôt inquiétées par des doutes toujours nouveaux.

Les grandes découvertes scientifiques, les nouvelles vérités qui élargissent de plus en plus l'horizon des idées humaines, ont tenté Sully-Prudhomme de façon irrésistible. Son beau poème de *L'Invention* n'est qu'une exhortation à s'engager hardiment dans ces voies infinies et libres où la science invite les poètes à la suivre.

De même *Le Zénith*, dédié aux victimes de l'ascension du ballon *Zénith*, n'est qu'une apothéose de l'héroïsme humain, un hymne magnifique à la science et qui réunit „le plus possible de pensée, de description exacte et de mouvement lyrique“ [1]).

On peut suivre la trace de cette préoccupation constante de la pensée scientifique et philosophique à travers ses divers recueils, mais elle s'accentue surtout dans la traduction en vers du premier livre de Lucrèce et dans le petit poème *Les Destins*, où le poète pose la question du mal.

Les deux Principes se disputent la terre qui vient de naître. Le Mal qui épie jalousement chaque astre aspirant à la vie, songe à lui composer de toutes les infortunes qu'il peut concevoir le plus sombre destin. Il veut y corrompre d'avance tout germe vivant, éteindre à son aurore toute forme d'idéal qui pourrait éclairer ou consoler la planète maudite Mais en même temps l'autre principe, celui du Bien, travaille infatigablement à réparer tous ses désastres. Il crée l'amour idéal, vainqueur de la mort même, il crée la science, il crée la justice, le dévouement, le martyre. Alors intervient le juge, un stoïcien ou un spinosiste qui proclame qu'il n'y a qu'une opposition apparente entre le Bien et le Mal, que le monde le meilleur et le pire ne sont que le même monde, le nôtre contemplé tour à tour sous ses deux faces, par l'endroit et par l'envers, que pour une pensée plus haute la vaine différence des biens et des maux s'évanouit.

Les Destins sont sans doute un poème proprement philosophique, mais c'est surtout dans *La Justice* et *Le Bonheur* que le poète aborde les plus grands sujets de la science ou de la philosophie. *La Justice* est la tentative d'unir la science et la philo-

---

[1]) **Lemaître**: Les Contemporains. II. 63.

sophie avec la poésie. Recourons à la préface de *La Justice* où M. Sully-Prudhomme lui-même a déterminé l'intention, expliqué le titre et marqué le caractère de son oeuvre. „Ce poème, dit l'auteur — paraîtra n'avoir d'un poème que le mètre et la rime. La poésie est réputée faite seulement pour charmer, et ne trouve le lecteur disposé à aucun effort. J'avoue que ces pages ne visent point à charmer; elles visent à intéresser certains esprits anxieux et ne peuvent se lire sans quelque attention. Selon l'opinion commune, la poésie perd ses caractères propres dès que le sujet traité cesse d'être aisément accessible aux esprits de moyenne culture. J'ai plus d'ambition pour mon art: il me semble qu'il n'y a, dans le domaine entier de la pensée, rien de si haut ni de si profond, à quoi le poète n'ait mission d'intéresser le coeur. Dans cette tentative, loin de fuir les sciences, je me mets à leur école, je les invoque et les provoque. La foi étant un compromis entre l'intelligence et la sensibilité, l'une des deux parties s'y est reconnue lésée, et aujourd'hui toutes les deux se défient excessivement l'une de l'autre. La raison et le coeur sont divisés. Ce grand procès est à instruire dans toutes les questions morales; je m'en tiens à celle de la justice. Je voudrais montrer que la justice ne peut sortir ni de la science seule qui suspecte les intuitions du coeur, ni de l'ignorance généreuse qui s'y fie exclusivement, mais que l'application de la justice requiert la plus délicate sympathie pour l'homme éclairée par la plus profonde connaissance de sa nature; qu'elle est par conséquent le terme idéal de la science étroitement unie à l'amour. Les sinistres événements qui ont abaissé notre patrie m'avaient pour la première fois forcé de voir de près et à nu les plaies, jusque-là dissimulées, d'un corps social qui dans la déroute a perdu tous ses voiles. Quel spectacle! Le lecteur y aura suivi les vicissitudes d'une intelligence et les angoisses d'un coeur touchant l'essence et le fondement de la justice".

C'est donc bien d'un poème scientifique et philosophique qu'il s'agit. Il est divisé en deux parties d'inégale étendue: l'une intitulée „Silence au coeur", dans laquelle se révèlent une à une les dures lois de la science positive; l'autre „Appel au coeur", où le poète invoque la conscience humaine, seul tribunal où la justice se promulgue au milieu du silence de la nature.

Deux personnages invisibles, abstraits, remplissent de leurs strophes les premières „veilles": „Le Chercheur" représente la

science, et „la Voix“ est le coeur humain. Avide de vérité, le poète se met à la recherche de la justice avec le seul flambeau de la science, et comme la terre est la seule région de l'univers qui lui soit directement accessible, c'est par elle qu'il commence son investigation.

D'un bout à l'autre du poème nous ne trouvons que de pures abstractions et des théories scientifiques: le déterminisme universel, l'unité et l'identité de la matière cosmique, la loi de la sélection et de la concurrence vitale, l'apparition de la justice dans l'âme humaine, la vie sociale fondée sur la sympathie, enfin le progrès de la cité par l'amour et par la science.

La science ne peut pas nous prouver la Justice, elle ne peut pas davantage nous procurer le Bonheur. Cette dernière thèse, M. Sully-Prudhomme la développe dans son second poème scientifique: *Le Bonheur*. Recourons encore aux paroles de M. Sully-Prudhomme qui nous dit lui-même ce qu'il pense de ce poème.

„Le doute sur l'avenir d'outre-tombe, sur une compensation future des douleurs présentes, sur un règlement final des comptes à rendre, sur la sollicitude et l'existence même d'un Créateur, ce doute pour ceux qui ont le privilège peu enviable de le concevoir et de s'y arrêter, devient à la longue très importun. Plus d'une âme qui en souffre accueillerait peut-être pour une heure, comme une diversion bienfaisante, quelque idéale satisfaction offerte à son besoin de justice et de félicité. Ce poème ne promet pas davantage au lecteur. On serait déçu, si l'on y cherchait une solution rigoureuse des grands problèmes qui s'y posent: l'auteur y caresse seulement un rêve, un souhait que son imagination ne pouvait exaucer avec le plein consentement de sa raison“ [1]).

Le poème est divisé en trois parties: *Ivresses*, *La Pensée*, *Le suprême Essor*. L'action se passe dans un astre lointain où les hommes ressuscitent à la vie. Faustus et Stella qui s'aimaient jadis sur la terre mais qui ne s'y pouvaient unir, s'unissent ici. C'est maintenant qu'ils vont être heureux. Ils goûtent tous les plaisirs les plus exquis, tous les bonheurs les plus délicats, mais Faustus se sent malheureux:

---

[1]) Sully-Prudhomme. Preface: Au lecteur.

„Je n'ai fait qu'aimer et sentir,
„Mais sans pouvoir anéantir
„Ma pensée et sa vieille attache.
„Il couve en ma joie un tourment,
„Car sous l'objet le plus charmant
„Je veux saisir ce qu'il me cache.

Faustus veut arracher le secret dont il souffre toujours; il veut connaître „la cause et la raison du monde". Il les réclame d'abord à ces anciens maîtres, à ces penseurs qui, de l'énigme éternelle épris, ont regardé en face le sphinx impénetrable. Les nations anciennes avec leurs grands philosophes passent devant les yeux de Faustus. Il évoque en vain les plus fameux systèmes, depuis les plus anciens jusqu'à Socrate, Platon et Aristote, puis la philosophie moderne depuis Plotin, Descartes, Bossuet, Pascal, Spinoza, Leibnitz jusqu'à Kant, Fichte, Hegel. Il consulte les sciences modernes avec leurs découvertes, il les cherche chez Euclide, Pythagore, Copernic, Galilée, Newton, d'Alembert, Euler, Clairaut, Lagrange jusqu'à Lavoisier, Bichat, Claude Bernard et autres. Mais n'obtenant ni du passé ni du présent nulle réponse Faustus renonce au vain secours de la science. Ayant parcouru tour à tour les monuments épars des doctrines humaines et vu s'évanouir le fantôme du vrai vainement poursuivi, il cesse de poursuivre cette chimère qui le dévore et semble trouver son repos dans les paroles de Pascal:

„Le seul bien qui nous intéresse,
„Crois-m'en, car je l'ai médité,
„C'est le trésor de la tendresse,
„Plus humain que la vérité.

Faustus est enfin en possession de toute la connaissance humaine, mais il la trouve froide et vide; l'univers n'a plus pour lui de secrets, et pourtant il ne se sent pas heureux. Des voix plaintives s'élèvent jusqu'à lui; il redescend sur la terre pour guérir la souffrance des hommes ou du moins pour la consoler, parce que

„...cette tâche à l'homme est un trop lourd fardeau
„De percer jusqu'à Dieu l'épaisseur du rideau.

Cette félicité que n'avaient pu lui donner ni le plaisir ni la science, il la trouve enfin dans l'amour. Il croit même que le

temps viendra, où tous les hommes seront unis dans l'amour et la concorde:

„Un jour les coeurs, tous envahis
„Par le grand flux d'amour qui monte,
„De s'être si longtemps haïs
„N'auront plus que surprise et honte.

De même que *la Justice, le Bonheur* finit donc aussi par la reconciliation de l'âme humaine, soit avec le monde extérieur, soit avec elle-même. Les deux poèmes apportent au lecteur une certaine consolation; tous les deux caressent les plus nobles aspirations par une rêverie bienfaisante qui peut faire un moment oublier les angoisses de l'âme humaine. Dans les deux poèmes il y a division entre la raison et le coeur. Cet antagonisme préoccupe M. Sully-Prudhomme de très bonne heure, et tout l'effort de sa philosophie tend à réconcilier l'une avec l'autre, les deux puissances hostiles. C'est déjà dans une pièce de la *Vie Intérieure* que cet antagonisme s'éveille. „Vois, dit la raison, comme le mal est partout triomphant. Notre monde n'a pas un bon père". „Je crois, je sens Dieu" répond le coeur. Et la raison: „Prouve"! Cette preuve que demande la raison, le poète la trouve dans le coeur; celui-ci a des raisons supérieures à la raison. Notre raison ne fait que reculer indéfiniment la solution des problèmes, mais notre coeur les résout d'un seul coup, parce que „c'est à force d'aimer qu'on trouve".

„De toutes les oeuvres poétiques des poètes nouveaux — dit M. Cat. Mendès en 1884 [1]), celle de Sully-Prudhomme considérée dans son ensemble est certainement la mieux faite pour troubler, charmer et par moments satisfaire la triste âme moderne assoiffée, quoi qu'on en dise, d'idéal et affamée d'impossible". Et pourquoi en est-il aussi? C'est parce que sa poésie nous rend l'état de l'âme humaine contemporaine; l'oeuvre de M. Sully-Prudhomme c'est toute son âme candide, tout son esprit et tout son caractère: âme douce et triste, tendre et plaintive, âme qui se lamente profondément pour ses propres souffrances et pour celles d'autrui. A côté de son âme nous contemplons dans ses vers l'esprit de M. Sully-Prudhomme. Il réfléchit sur les plus hautes questions de l'esprit humain: l'infini, l'éphémère et l'éternel, l'immensité de l'univers,

[1]) Cat. Mendes; La Legende du Parnasse contemporain.

la petitesse des hommes. Il réfléchit, il raisonne et il synthétise. Ses poèmes sont philosophiques, ils ont pour objet d'instruire le lecteur sur les questions qui l'intéressent le plus et par là ils sont didactiques dans la plus haute et la plus large acception de ce mot.

Ce que M. Sully-Prudhomme doit aux Parnassiens, c'est ce qui pouvait dans leur essai de renaissance poétique tenter un poète scrupuleux et délicat. En effet si le „Parnasse" n'eut jamais aucune influence sur son inspiration, il put en avoir et il en eut certainement sur la forme de son vers. Nous savons par la „Légende" de M. Cat. Mendès qu'il fréquenta le cénacle des „Parnassiens". C'est là qu'il reçut la révélation du vers plastique, de la puissance de l'épithète, de la rime parfaite et rare. M. Jules Lemaître appelle ses sonnets „les plus beaux" de la langue française. Mais, tandis que l'école parnassienne ne voit dans l'art que virtuosité pure, M. Sully-Prudhomme le nourrit de pensées et de sentiments. De cette manière l'idée qu'il s'est faite de la poésie s'oppose directement au dilettantisme où se confine trop souvent le Parnasse.

François Coppée.

Le plus populaire des Parnassiens est peut-être François Coppée. „Heureux homme! — écrivait Jules Tellier dans son livre „Nos poètes en 1888" — il a de quoi retenir à la fois les lecteurs de M. C. Mendès, ceux de M. Sully-Prudhomme, ceux de Verlaine, d'autres encore. Il a pour lui tout le monde". Nous craignons que cela ne soit un peu exagéré. C'est vrai que dans son oeuvre poétique on trouve des pièces de vers d'une tendresse et d'une délicatesse qui rappelle de bien près la poésie tendre et délicate de M. Sully-Prudhomme, d'autre part c'est un conteur, peut-être un des plus aimables; mais il emprunte les sujets de ses contes à une autre source que M. C. Mendès. Comme poète lyrique et comme conteur il marqua son individualisme dans ces deux genres de poésie. Quand'on a lu toute son oeuvre, on est persuadé que ce poète est loin de ressembler à M. Sully-Prudhomme ou à M. C. Mendès, si l'on n'attache pas naturellement trop de valeur à quelques ressemblances extérieures.

Nous allons étudier sous les trois faces l'oeuvre poétique de M. Fr. Coppée: lyrique, narrative et dramatique. Nous appelons une partie de sa poésie narrative, pour bien marquer que le poète

n'est pas un poete épique, mais plutôt un conteur et un narrateur charmant. Leconte de Lisle avait pris pour domaine de sa poésie la nature grandiose d'un ciel tropique „et l'histoire des races lointaines et barbares", M. Sully-Prudhomme s'est fait le chantre de la „vie intérieure", M. François Coppée, pour sa part, se contente de la vie quotidienne et moyenne où il trouve un cadre aproprié pour sa poésie intime et populaire, quelquefois sentimentale.

Dans le Prologue du *Reliquaire* il fait pour ses premiers songes, „pour ses beaux rêves défunts" comme „une chapelle de parfums et de cierges mélancoliques".

Au coeur déja meurtri, qui pleure les baisers ingénus et la foi de son jeune âge, il s'accuse, non peut-être sans quelque complaisance, d'indignes plaisirs, où se sont flétris les saintes et blanches fleurs de son âme; il rêve d'une vierge pieuse et sage dont l'amour sera sa rédemption.

Ces vers du Prologue que nous venons de citer et qui sont pleins de sincérité, semblent être en contradiction avec les suivants qu'on pourrait presque comparer au sonnet des *Montreurs* de Leconte de Lisle:

„Sois impassible, ainsi qu'un soldat sous les armes,
„Et lorsque la douleur dressera tes cheveux,
„Et qu'aux yeux, malgré toi, te monteront des larmes,
„N'en conviens pas, enfant, et dis que c'est nerveux!

Mais M. Fr. Coppée n'adopte pas „l'impassibilité" de Leconte de Lisle; au contraire, grâce à cette „nervosité" qu'il recommande, son oeuvre poétique est bien personnelle et bien lyrique. Elle nous montre toutes ces émotions tendres et délicates qu'il a cueillies „en flânant" à Paris ou dans les banlieues. Écoutons-le; comme il est touchant et candide; comme son âme est émue quand il se demande avec effroi où vont périr tristement, glacés par les frimas sans doute, ces petits oiseaux que nul ne retrouvera au printemps prochain, et dont nul n'a surpris le dernier soupir dans les profondeurs des bois! Puis, c'est une vraie pitié, à fendre l'âme, que le poète éprouve pour le pauvre „chien perdu", cet abandonné.

Mais pleurer le malheur des êtres sans raison, s'apitoyer sur leurs infortunes, leur prêter une plainte et des larmes, demander au brin d'herbe le pourquoi de sa vie éphémère — ce n'est pas tout ce qui remplit le coeur du poète. S'il éprouve de la sympathie

pour tout ce qui est dans la misère et la peine, c'est surtout à l'homme que le poète ouvre son coeur. Mais il ne cherche pas l'homme aux prises avec les grandes spéculations de la pensée, en quête de l'infini et du divin, il le prend dans la vie quotidienne, il peint l'homme d'un métier, l'artisan, l'ouvrier, celui qui peine et qui travaille pour gagner son pain. Il dit son labeur, sa fatigue, sa soufrance. Ce monde qu'il aime, il l'a pris partout, dans ses promenades à travers Paris, dans les banlieues et à la campagne, partout où il a rencontré l'homme en lutte avec la destinée, parfois heureux, mais plus souvent à plaindre, digne enfin d'être chanté comme tout ce qui souffre et pleure. Il a même intitulé un recueil de vers: „Promenades et Intérieurs“. „Ce sont des souvenirs, des éclairs, des boutades trouvés au coin de l'âtre ou dans mes promenades“, dans des promenades à travers Paris qu'il aime „d'une amitié malsaine“.

Les personnages que M. Fr. Coppée nous peint sont ceux de la vie ordinaire et du petit monde; il est le poète des „Humbles“, qui nous a donné une poésie populaire ou bourgeoise.

„Les Intimités“, „Les Humbles“, „Les Poèmes modernes“ et „Poèmes divers“ nous montrent dans M. François Copée le charmant conteur. Quelques pièces de ces recueils sont de véritables chefs-d'oeuvre: *La Grève des forgerons*, *Le Naufragé*, *Angelus*, *Pharaon* *Deux tombeaux*, et d'autres.

Tous les contes de M. Fr. Coppée sont de petits drames, mais des drames qui parfois ne manquent pas de profondeur. Il y a là de la mélancolie, de la tristesse, quelquefois une profonde douleur: *La Nourrice*, *En province*, *La veillée*. *Le roman de Jeanne*. tous ces poèmes nous montrent des infortunes dramatiques, des douleurs désespérées, des sacrifices éclatants. La plupart des héros de M. Coppée passent dans la foule, personne ne connaît leurs détresses, mais le poete nous dévoile doucement et tendrement la tristesse ou la beauté cachée sous la médiocrité et la platitude extérieure.

Une nourrice qui, de retour au village, trouve dans un coin le berceau de son enfant mort (*La Nourrice*); la vieille fille qui se dévoue à son jeune frère infirme (*Une Sainte*); la fiancée de l'officier de marine attendant depuis dix ans celui qui ne revient pas *(L'Attente)*; l'idylle de la bonne et du militaire, échangeant à voix basse sur

le banc d'un jardin public leurs soucis déjà consolés par l'amour, voilà les héros qu'affectionne le poète.

Dans deux ou trois pièces de vers M. Fr. Coppée nous montre toute la beauté du pardon. Ces poésies sont de véritables chefs-d'oeuvre de psychologie, parce que pour bien nous montrer la beauté divine du pardon, mais aussi le combat difficile qui se passe dans l'âme, il met en relief, par une accumulation saisissante, habilement graduée, le nombre et la gravité des motifs de haine et de colère. C'est un véritable combat intérieur qu'il nous dépeint. Il réveille dans l'âme, brusquement placée devant le plus difficile des devoirs, les souvenirs encore vifs de l'injure, ouvre la blessure à peine fermée et laisse un instant à l'infortuné le loisir de savourer ce que sa vengeance aurait de volupté. M. Coppée a choisi ce sujet pour une scène dramatique: *Les deux douleurs.*

Dans *La Veillée*, un de ses plus beaux poèmes, c'est le combat intérieur que le poète a voulu nous rendre. La fiancée a vu partir pour la guerre celui qui allait faire son bonheur, et à qui bientôt elle devait s'unir. Elle languit dans l'attente de la paix. Les derniers combats ont eu lieu; elle espère — il va revenir! Un soir, le château s'ouvre pour donner asile à un blessé. C'est elle qui veillera toute la nuit cet officier blessé de l'armée ennemie — et elle apprend du moribond qu'il est le meurtrier de son fiancé: ce moribond, dont elle a allégé les souffrances avec toute la tendresse et le dévouement d'une soeur. Rien de plus saisissant que le drame qui se passe dans ce coeur. Mais elle est mûre pour l'héroïsme; elle prononce le mot de pardon, ce mot qui la brise et qui doit la conduire au tombeau, mais aussi qui adoucit pour le pauvre mourant l'amertume de l'agonie.

M. Coppée nous dit lui-même que „les humbles, les vaincus résignés de la vie restent toujours ses préférés, mais il nous donne aussi beaucoup de petites scènes de la vie quotidienne, qui se passent chaque jour sous nos yeux; ce ne sont pas de grands tableaux, mais de simples croquis, où il suit sa fantaisie, son caprice; il chante

„La route qui s'en va, le nuage qui passe,
„La voile sur le fleuve et l'oiseau dans l'espace
„La liberté, l'azur, le lointain, l'horizon. *(Intimités)*

Lui, „le pâle enfant du vieux Paris“, qui a „le regret des rêveurs

qui n'ont pas voyagé", aime s'asseoir dans les champs, les cheveux au vent et voir le soleil se coucher

„Parmi la brume d'or, derrière les vieux ormes,
„Contempler les couleurs splendides et les formes
„Des nuages baignés dans l'occident vermeil.

Ce poete qui nous raconte si souvent l'histoire des autres n'a presque jamais raconté sa propre histoire. — A peine l'aperçoit-on dans les poëmes intitulés *Olivier* et *L'Exilée*, tandis que *Toute une jeunesse*, sorte de roman d'analyse, dans lequel l'auteur a exprimé des sentiments très purs, et dont le titre ferait croire à une autobiographie, à une confession, ne nous montre que les aventures du jeune Amédée Violette, le héros de *Toute une jeunesse*, aventures qui sont imaginaires et ne se rapportent pas à l'existence réelle de M. Fr. Coppée.

Ce conteur charmant de contes populaires, bourgeois, ce créateur de quelques poëmes d'amour tendres et subtils, ce chantre des *Intimités* et des *Humbles*, où se sont accentuées les qualités distinctives de son talent, fut bientôt connu, mais *Le Passant*, comédie en un acte, fut le commencement de sa popularité toujours croissante.

Le théâtre de M. Fr. Coppée comprend une douzaine d'oeuvres de proportion très inégales, dont plusieurs comme *Les Bijoux de la Délivrance*, *La Bataille d'Hernani*, *La Maison de Molière* ne sont que des poëmes très courts, sans dialogue, ni action.

C'est par *Le Passant* que M. Coppée, en 1871 commença, à se faire connaître et qui fut un vrai coup de maître.

Ce *Passant* c'est le petit bohémien, au coeur pur, c'est Zanetto, qui n'a pour tout trésor que sa chanson et sa belle humeur, c'est le joyeux guitariste, l'enfant des bois, qui va „amusant les échos" et luttant „dans sa libre course"

„Avec le passereau, le nuage et la source,
„Celui qui suit au ciel les oiseaux et qui passe,

celui qui vient on ne sait d'où et qui n'a pas de but, un ménestrel moderne, content toujours, toujours heureux.

Il vient au palais de Silvia, cette Florentine, „froide et méchante souveraine, qui a passé sa jeunesse à se faire adorer". Elle a vu à ses pieds tant de froides amours, et il lui reste un

amer regret, c'est de n'avoir jamais aimé. Zanetto serait l'amour vrai, candide et désintéressé, celui que Silvia a rêvé de posséder un jour sans jamais l'avoir trouvé. Elle se sent envahie du désir d'accueillir celui qui serait pour elle l'ange de la paix et le messager du bonheur. Mais tout à coup elle se ravise: „demain, il saurait qui je suis". Zanetto même s'aperçoit qu'il pourrait peut-être rester plus longtemps et même aimer cette inconnue qui seule pourrait „le transformer en oiseau de volière. Il veut quitter sa vie irrégulière et vivre chez elle n'ayant d'autre dessein

„Que de passer le jour assis sur un coussin
„A vos pieds, vous faisant trouver les heures brèves
„Et bercant de chansons fugitives vos rêves.

Et quand il lui demande ingénûment un abri de quelques heures dans son palais ou plutôt une place pour s'y fixer à toujours, Silvia répond: „Je ne puis".

„Adieu donc — soupire Zanetto —
„Adieu donc, ô doux sort que mon coeur envia!
„Je serai plus heureux chez Silvia peut-être!...
„On la dépeint royale et pâle comme vous.
„Comme elle doit aimer la musique câline
„Qui sous un doigt savant sort d'une mandoline!

Chez Silvia! Il ne sait donc pas quelle est cette femme, ni qu'elle est devant lui! Et il demande le chemin qui conduit à sa demeure. Zanetto n'y ira pas, se dit la femme, „au front rêveur et aux tristes pensées"; il n'ira pas chez Silvia, cette „infâme qui hait le naïf et le pur", et elle lui dit:

„Vous qui n'avez au coeur rien d'artificiel,
„Vous qui chantez ainsi que les oiseaux du ciel,
„Vous franchiriez, la joue humide de rosée,
„Le seuil de la maison funeste et méprisée;
„Vous entreriez avec le soleil du matin
„Dans la salle où finit à peine le festin;
„Et votre lèvre pure, enfant, serait rougie
„A la coupe banale où s'abreuve l'orgie.

Et Zanetto part, reprenant „son éternel voyage", mais il tremble de reprendre sa route, car il lui semble qu'il n'y a plus pour lui de sentier conduisant au bonheur, il a peur de choisir le chemin lui-même —

„Je pars, mais je prendrai, pour me mettre en chemin,
„Le côté vers lequel vous étendrez la main.

Et Silvia lui indique le côté opposé à la ville.

Deux Douleurs, drame en un acte, nous rappelle le poème intitulé *La Veillée*, dont le sujet est le pardon. *L'Abandonnée* est un récit, un poème plutôt qu'un drame véritable. C'est l'histoire d'une amante malheureuse, qui vient mourir à l'hôpital, où elle retrouve, juste à temps pour lui pardonner, son amant d'autrefois, maintenant docteur célèbre, interne dans cet hôpital. *Severo Torelli* nous reporte en Italie dans le milieu des moeurs corrompues du temps de la Renaissance. C'est un épisode de l'histoire des républiques italiennes au XV-e siècle. La ville de Pise rêve de se délivrer du condottiere Barnabo Spinola, agent de la tyrannie de Florence. C'est le jeune Severo Torelli, „un coeur de héros, une âme romaine,

„Où s'est depuis l'enfance à jamais implanté
„L'amour de la patrie et de la liberté,

que le peuple de Pise, avide de secouer le joug des lions florentins, a choisi pour l'instrument de ses vengeances.

La guerre de cent ans avec prologue et epilogue est un drame en cinq actes. Dans la préface M. Coppée nous dit lui-même les circonstances auxquelles il doit la conception de ce drame.

„En 1873, au lendemain de la guerre, deux poetes amis avaient pensé qu'il pouvait être salutaire d'évoquer sur la scène française, avec le souvenir des désastres anciens, le spectacle des héroïques efforts tentés par nos aïeux pour les réparer et pour reconstituer la patrie".

Il y a en effet dans ce drame toutes les ardeurs du plus chaud patriotisme. A côté de l'action historique il s'y passe un drame, dont le héros est un jeune coeur malheureux. Le désastre de Poitiers (1356, Prologue) a ruiné la fleur de la chevalerie française jusqu'à ne laisser survivre, pour soutenir l'honneur de tant de blasons glorieux, que des enfants; mais ces enfants sont des héros, marqués au front du sang qui a découlé de la suprême blessure de leurs pères. Des deux derniers rejetons des Mauny, Olivier, l'aîné, est un guerrier redoutable, émule et compagnon de Bertrand du Guesclin (Acte I. en 1364); son nom seul fait

trembler les Anglais. Alain, le cadet, est faible, débile, chétif, une grande âme „en prison dans un corps souffrant“.

Trop faible on le condamne à occuper sa vie „de poésie et d'art“; il chante sur sa viole, il dit des chansons, mais il souffre, le noble enfant! Car le sang des Mauny bouillonne dans ses veines, il s'indigne d'être si faible et d'être seul à ne rien pouvoir. Il s'exalte au souvenir des hontes à laver, des défaites à venger. Mais pour empêcher à jamais le triste effet d'une prédiction funeste, Olivier, l'aîné, a juré à sa mère de veiller sur son frère et de ne pas permettre qu'Alain connût la guerre et son enivrement. Alain cherche à savoir pourquoi on le retient, pourquoi on l'arrête. Et il croit avoir deviné le secret, il jette à son frère Olivier, qui n'obéit qu'à son serment, ce reproche amer: „Tu sais que nous aimons tous deux la même femme et tu veux m'avilir à ses yeux“. Mais le jour d'avant sa mort, cette nuit où il se prépare à la grande veillée des armes, l'âme d'Alain se dépouille de ses dernières faiblesses, il s'aperçoit qu'il n'était qu'un jaloux; et à ce frère qu'il a offensé, il demande pardon. Mourant il adresse à son frère et à Clotilde, qu'il aime, cette prière, son dernier désir:

„Quant à vous que j'aimais, ma folie
„Est passée! Oubliez, ainsi que moi j'oublie,
„Ce rêve malheureux qui nous fit souffrir tous.
„Aimez bien Olivier; il est digne de vous.
„C'est un coeur de héros. — Quant à moi, le poète,
„Le rêveur, traitez-moi tous les deux, comme on traite
„Un enfant maladif et toujours mécontent
„Qui fait pleurer sa mère et l'aime bien pourtant.

A cette âme douce et noble d'Alain ressemble beaucoup celle de Philippo, le bossu du *Luthier de Crémone.* Le podestat de Crémone vient de léguer sa chaîne d'or à l'homme habile „qui fera le meilleur violon de la ville“. Maître Ferrari, le premier artiste de Crémone, gai compagnon et luthier de son état, a promis de donner sa fille à celui qui mériterait le prix du concours. Giannina, sa fille, fait plus d'une objection. „Et si c'était votre petit élève, „le bossu Philippo, qui dût être vainqueur?“

Mais cette hypothèse n'arrête pas le père. Or, ce Philippo, le bossu, est un vrai phénomène; il est bossu, c'est vrai, mais un grand artiste, il est musicien comme Palestrina. Maître Ferrari

a encore un autre élève, Sandro, qui possède l'amour de Giannina, la fille du luthier. Les deux élèves vont concourir. Sandro, ayant l'amour de Giannina et sachant qu'elle est le prix du concours, a mis tous ses soins, tout son coeur, dans la construction du violon qu'il vient d'achever. Mais il a en Philippo un rival dangereux; Philippo joue à ravir, il est l'émule du rossignol,

„Il aime Giannina. Et peut-être?... Qui sait?
„Quand elle sentira que dans ce corps si frêle
„La flamme du génie a pu jaillir pour elle,
„Elle est fille d'artiste, elle aura la grandeur,
„En songeant au talent, d'oublier la laideur!...

Mais ce sont là de vaines espérances; il sait bien que c'est Sandro qu'elle aime. Voilà l'intrigue; elle se dénoue par la double substitution des violons, faite l'une par Philippo, qui sacrifie son espérance au bonheur de Giannina, l'autre par Sandro, en qui la tentation a été plus forte que la loyauté. Philippo obtient donc le prix, il est le roi „du métier, l'auréat et maître ès-lutherie". Mais le coeur généreux de Philippo ne connaît ni la vengeance ni la jalousie; il pardonne à son rival et il dit adieu à Crémone, laissant Giannina à Sandro,

„...je pars, trop heureux si je suis regretté
„Et suivi d'un regard comme les hirondelles...
„Je ne demande pas de souvenirs fidèles,
„Seulement un regret!... C'est plus que je ne vaux!

Philippo c'est le sacrifice, c'est le dévouement, c'est toute la dignité d'une âme qui s'est placée fièrement au-dessus des mesquines jalousies, mais qui ne se résigne pas à l'héroïsme sans une tristesse profonde. Quand l'heure est venue de renoncer à l'espérance du bonheur longtemps rêvé, il sent bien que l'on ne peut perdre gaiement ses plus chères illusions, et qu'au fond de ces renoncements étranges il y a un déchirement et une angoisse indicibles. Et le sacrifice accompli, quel accent d'intime douleur, contenue, résignée, mais intense, dans son adieu aux jeunes fiancés, dont il vient de faire le bonheur au détriment du sien:

„Si quelque corde, ainsi qu'il arrive parfois,
„Avec un son plaintif se brise entre tes doigts,

„Songez ous deux, songez qu'en cet adieu suprême
„Je sens mon pauvre coeur qui se brise de même.
„Je sais, mes bons amis, que vous n'y pouvez rien
„Mais n'oubliez jamais que je vous aimais bien.

Les drames de M. Fr. Coppée se ressemblent beaucoup dans leur idée fondamentale et dans leurs principaux personnages: Zanetto (*Le Passant*), Philippo (*Le Luthier de Crémone*), Alain (*La guerre de cent ans*), Marie (*Les Jacobites*). Ce sont des âmes nobles et candides, nées pour aimer, avides des rayons d'un soleil qui les fasse vivre, naïves souvent jusqu'à croire éperdument à la candeur, à la bonne foi, à la sincérité des autres, elles ne peuvent se résigner à la prose de la vie, qui ne leur apporte que des tortures.

Même dans les drames historiques comme *Pour la couronne*, *Les Jacobites*, *La Guerre de cent ans*, *Severo Torelli*, l'histoire ne sert que de cadre au drame psychologique, mais ce qui leur manque plus d'une fois c'est une psychologie véritablement humaine. Les héros sont encore ceux du théâtre romantique, des personnages factices, toujours les mêmes: le tyran, le patriote conspirateur, le traître, la courtisane etc. L'oeuvre dramatique de M. Fr. Coppée, dit M. Georges Pellissier [1]), ne fait „que répéter le théâtre romantique, avec un soin plus attentif de réalisme pittoresque, avec beaucoup moins de sincérité, de poésie et de grandeur. Partout la convention et la rhétorique".

En résumé et à proprement parler le théâtre de M. Fr. Coppée n'est pas son oeuvre personnelle; il n' a rien ajouté de nouveau à ses devanciers. C'est donc la poésie narrative qui reste son domaine; la poésie populaire, bourgeoise, intime, vécue, dont il n'y avait quelques accents avant lui que dans la chanson de Béranger peut-être, M. Fr. Coppée, lui l'a réalisée. C'est par là qu'il est tout à fait original et c'est par là qu'il a vraiment étendu le champs de la poésie. „Il y a comme acclimaté des sujets qu'on en croyait indignes pour leur simplicité; et il a surtout, en les traitant, presque toujours évité l'écueil du prosaïsme ou celui de l'insignifiance" [2]).

---

[1]) G. Pellissier: Le mouvement litteraire contemporain 1901 p. 165.
[2]) F. Brunetière: L'evolution de la poesie lyrique.

José-Maria de Hérédia.

Le sonnettiste par excellence du „Parnasse“ c'est M. José-Maria de Hérédia. „Ne lui demandez pas la grâce familière de François Coppée, ni la philosophie subtile de M. Sully-Prudhomme. Né sous le ciel chaud de Cuba, ce qui lui plaît et ce qu'il vous offre, ce sont de farouches floraisons de couleurs“ [1]).

C'est encore l'oeuvre poétique de M. de Hérédia qui rappelle le plus celle de Leconte de Lisle. Pour nous en convaincre, rappelons brièvement les divisions de son recueil des *Trophées*. Nous voyons que M. de Hérédia chante dans la plupart les mêmes sujets que Leconte de Lisle: La Grèce et la Sicile, Rome et les Barbares, le Moyen-âge et la Renaissance, l'Orient et les Tropiques, la Nature et le Rêve. Mais, si les poésies de M. de Hérédia ont quelque ressemblance avec l'oeuvre poétique de Leconte de Lisle, c'est d'abord par leur impersonnalité ou plutôt par leur tendance à l'impersonnalité. L'auteur des „Trophées“ est avant tout un artiste, sensible à la seule beauté des choses, c'est le plus parfait „sculpteur de sonnets“ dans la poésie française contemporaine.

Leconte de Lisle avait imposé à la poésie une technique rigoureuse, mais M. de Hérédia en fut un observateur peut-être plus scrupuleux encore et plus strict.

Il s'est voué exclusivement à l'alexandrin et presque uniquement au sonnet, d'où il résulte qu'il y a mis une perfection extrême. Voici ce que dit M. J. Lemaître: „Chacun de ses sonnets suppose une longue préparation, et que le poète a vécu des mois dans le pays, dans le temps, dans le milieu particulier que ces deux quatrains et ces deux tercets ressuscitent. Chacun d'eux résume à la fois beaucoup de science et beaucoup de rêve. Tel sonnet renferme toute la beauté d'un mythe, tout l'esprit d'une époque, tout le pittoresque d'une civilisation“ [2]).

Ce poète n'aime point les ombres et les ténèbres; il est épris du plein soleil. C'est dans ses vers un flamboiement continu de chaude clarté, un ruissellemet d'or et de pourpre. Il voit et il comprend les spectacles de la nature: la splendeur du soleil, la sérénité de la nuit ou la majesté d'un paysage. Dans ses sonnets

---

[1]) C. Mendès: La Légende p. 258.

[2]) Lemaître: Les Contemporains II. série 756.

descriptifs il nous peint quelques paysages de Bretagne. ou le *Soleil couchant*, quand

„L'horizon tout entier s'enveloppe dans l'ombre
„Et le soleil mourant sur un ciel riche et sombre,
„Ferme les branches d'or de son rouge éventail,

ou bien il dit la fuite des Centaures, dont les sabots sonnent dans la nuit, et dont les regards en arrière voient s'allonger derrière eux, aux rayons de la lune, „la gigantesque horreur de l'ombre herculéenne", ou bien il chante la course de Pégase dans l'éther étoilé, ou Hannibal écoutant à la Trebbia „le piétinement sourd des légions en marche". A côté de sonnets descriptifs, il y en a dans les „Trophées" d'autres, inspirés par l'histoire et la mythologie.

Le poète y chante la Grèce et la Sicile, les Centaures aux puissantes vigueurs et les Nymphes aux chairs neigeuses, il évoque tour à tour le moyen-âge et la Renaissance, les Conquérants d'or et les Romanceros espagnols Son imagination cherche des impressions dans tous les âges. Il n'est rien de la vie des dieux ou de la vie des hommes qui n'excite son enthousiasme. Toute l'oeuvre de M. de Hérédia est comme un résumé de l'histoire mythologique, légendaire ou véridique du monde. Les dieux de tous les temps lui sont connus; il sait leurs illustres aventures symboliques et il les raconte, mais il s'enthousiasme surtout pour les grands événements dont les héros furent ces aventuriers héroïques qui conquirent audacieusement à la civilisation européenne d'immenses pays nouveaux; il raconte cette *Véridique histoire de la conquète de la Nouvelle-Espagne* par le capitaine Bernal Diaz del Castillo. Ses *Conquérants de l'or* sont une sorte de chronique versifiée et „miraculeusement rimée" qui „prend des proportions d'épopée" (Lemaître).

Leconte de Lisle développait dans ses poésies une exactitude scientifique, M. de Hérédia, s'il n'est pas plus exact que son devancier, est au moins d'une exactitude plus étroite. On sait qu'il suivit les cours de l'École des Chartes, et on le devine dans son oeuvre, où semble parler tantôt un philologue, tantôt un épigraphiste, tantôt un mythologue. Mais ce poète à l'imagination si vibrante, avec un sens historique très développé et précis est aussi un philosophe. Mais ce n'est point le renoncement bouddhique

et le pessimisme de Leconte de Lisle qui attire M. de Hérédia. Au contraire, pour lui, la nature est essentiellement bonne et plus l'homme se rapprochera d'elle, plus il trouvera de bonheur et de calme. L'auteur des *Trophées* chante les hommes primitifs et le libre déploiement de leurs forces. Ses épigrammes et ses bucoliques évoquent la vie heureuse des Grecs et la tranquillité des champs. Toute une suite de ses poèmes célèbre les vergers et leur fraîcheur qui rassérène les âmes.

Parfois seulement la mélancolie des choses passées, une inquiétude passagère semble troubler l'harmonie de ses vers. M. José-Maria de Hérédia a peint parfois la tristesse des splendeurs éteintes et la désolation des ruines; des rêves mystérieux pénètrent son coeur. Il vient alors au bord de l'océan bercer son coeur triste au murmure grave des vagues; le vent lui apporte en Bretagne, à travers les mers, un souffle étrangement parfumé des fleurs écloses aux Antilles bleues. Quelquefois résonne sur sa lyre une corde douce et tendre qui charme le lecteur par sa mélancolie ou sa plainte. Sa phrase s'attendrit lorsqu'il dit le charme de la douce Viole ou de Sabinula, ou lorsqu'il murmure la plainte de cet esclave qui regrette Syracuse et sa belle amoureuse, et qui, confiant son suprême désir au messager partant vers elle, ajoute: „Tu la reconnaîtras, car elle est toujours triste". La mélancolie le prend à chanter sans cesse les civilisations disparues, les songes évanouis, les splendeurs éteintes et les soleils couchants. Ouvrez son livre au hasard et vous trouverez la Grèce et la Sicile, avec ses Bacchus et ses Arianes, avec ses faunes roux et ses nymphes de neige ou d'ambre; vous trouverez dans ces merveilleux poèmes la nature ardente et fleurie où s'écoula l'enfance du poète, l'âme des Conquistadors dont il descend, les purs souvenirs de la beauté antique qu'il évoque pieusement.

L'impression générale de l'oeuvre poétique de M. de Hérédia se fonde sur la beauté et l'harmonie d'une forme admirable. *Les Trophées*, ce merveilleux livre de sonnets, exhalent une poésie sonore et colorée, où l'enthousiasme s'accroît par un labeur merveilleusement ordonné; c'est une poésie où les mots traduisent exactement les choses, poésie dont l'harmonie est tout à la fois intérieure et extérieure.

Etudier la splendeur de la forme et l'ensemble d'idées qui en émane, permettra de pénétrer la pensée de M. de Hérédia.

L'auteur des *Trophées* se sert de la musique des mots pour sculpter et pour peindre. Il n'aime point les ombres et les ténèbres: il est amant du plein soleil. C'est dans ses vers un continu flamboiement de chaude clarté, un ruissellement d'or fauve, une incandescence de couleurs éclatantes.

Il aime les oppositions violentes des tons, les contrastes intenses de deux teintes; il méprise les jeux variés des nuances, les indéfinissables harmonies des paysages, la douceur des couleurs délicates et des lignes indécises qui prolongent les horizons. Le *Soleil couchant* est le meilleur exemple de cette puissance de description. Couleurs et sonorités, ce n'est pas tout Hérédia, mais c'est bien ses deux qualités essentielles et les deux dons tout particuliers qu'il a reçus. „Tandis que d'autres donnaient dans le mysticisme sensuel de Baudelaire ou dans le bouddhisme de Leconte de Lisle, et tandis que presque tous étaient profondément tristes, le sentiment que M. José-Maria de Hérédia exprimait de préférence, c'était je ne sais quelle joie héroïque de vivre par l'imagination à travers la nature et l'histoire magnifiées et glorifiées. En cela il se rencontrait avec M. Théodore de Banville; mais ce qui peut-être le distinguait entre tous, c'était la recherche de l'extrême précision dans l'extrême splendeur“ [1]).

Catulle Mendès.

L'un des premiers „Parnassiens“ et celui qui a contribué le plus à fonder „Le Parnasse Contemporain“ est M. Catulle Mendès. S'il y eut un „Parnasse“, comme dit M. Gustave Kahn dans son livre *Les Symbolistes et les Décadents*, ce fut un peu par réaction de son esprit sur des poètes différents qu'il sut retenir un instant à l'écouter et surtout par sa fréquente affirmation qu'il y avait le „Parnasse“. C'est lui également, que nous avons cité tant de fois comme historien officiel du „Parnasse“.

Il parle lui-même deux fois de son oeuvre: dans „La Légende“ et récemment dans un nouveau recueil de poésies, intitulé: *Les braises du cendrier* (1900):

---

[1]) Jules Lemaître: Les contemporains II.

„Moi, poete et non pas le moindre —
„En un poeme encor sans pair
„J'ai vu frémir, rosir et poindre
„Comme une aube, Vesper!

M. Catulle Mendès est poete lyrique, épique et dramatique; sa poésie est grave et légère; nous y trouvons des pièces profondément lyriques, des chansons amoureuses et légères à la Heine et des contes épiques. Les sujets en sont très variés. Examinons d'abord ses poésies lyriques. Parmi ses premiers vers se trouve une pièce dans laquelle le poete fait sa profession de foi poétique; il veut que son âme nous reste inconnue, que rien ne nous révèle son mal intérieur:

„Tu ne parleras pas, ô mon âme inquiète!
„Rien ne révelera ton mal intérieur:
„Pas de sanglots humains dans le chant du poete...
„D'autres accepteront ce rôle inférieur;
„A défaut de vertu j'ai la pudeur des larmes,
„Et veux grincer des dents sous un masque rieur.
(Pudor).

Ces vers ne rappellent-ils pas le célèbre sonnet des *Montreurs* de Leconte de Lisle? On voudrait volontiers croire les paroles du poete surtout quand elles sont prononcées avec un air de sincérité, mais combien de fois n'a-t-on pas l'occasion de se convaincre qu'au fond le poete nous raconte ses propres bonheurs, ses tristesses, ses larmes et ses joies!

Les titres seuls de ses recueils de poésies nous prouvent, que dans son âme il y a des larmes de joie et de tristesse, qu'il y a des rêves, qui l'ont jadis enchanté et qui ne se sont pas accomplis, il a vu si souvent

„A l'heure morne où la nuit tombe
„Ses rêves dispersés au vent
„Comme des plumes de colombe.

Le poete ne voit que son désespoir, la solitude, la nuit et les tombes. Si, en écrivant ses poésies de jeunesse, le poete croyait à la sincérité de ses propres sentiments, vieilli, il a bien changé d'avis. „En vérité, écrivait M. C. Mendès dans la „Légende“ en 1884, „je crois que je mépriserais totalement *Philoméla* et que

je ne lui aurais pas donné place dans le recueil de mes Poésies, si, à défaut de tout autre mérite, mon livre de début ne révélait du moins un très fier amour de l'art et des belles formes, le soin de la langue et le souci du rhythme".

Dans ses premières poésies le poete est un jeune rêveur, triste quelquefois jusqu'au fond de son âme, „sur qui pèse un étrange sommeil", parce que cette âme, „de l'ombre hôtesse coutumière, a des nuits sans étoile et des jours sans soleil". Nous trouvons ce rêveur dans le poème intitulé: *Pantéléia*. Dans *Pantéléia*, créature idéale et chimérique, le poete a rêvé de faire vivre et de rendre sensible l'idée de la Beauté éternelle, parce que l'âme humaine ressent toujours le désir suprême de l'Idéal; elle s'éveille parfois des terrestres sommeils et son élan s'accroche à des broussailles d'astres. et, là en haut, dans „le palais d'argent aux lumineux pilastres"

„L'âme un instant s'accouple au farouche Idéal;
„Puis enfin, retombée à terre, aile d'Icare,
„Nostalgique du Beau, qu'elle entrevit ailleurs,
„Garde un divin amour où le rêve s'égare.

Tous les types suprêmes de beauté, conçus par l'homme sous de noms divers, — Vénus, Astarté, Freya, Madeleine — s'étaient incarnés en Pantéléia qui, surpassant Vénus, perle éclose de l'onde, naquit de l'écume du ciel!

C'était tout le rêve humain, l'Idéal personnifié. Tout ce qui vit, tout ce qui respire, tout ce qui végète, l'homme et la nature admirent Pantéléia, la convoitent, et l'implorent. Mais elle demeure seule, éternellement vierge.

Ce poete, rêveur de beauté éternelle, chantre harmonieux de l'amour chante de préférence les larmes et les nuits. La nuit, le soir et le crépuscule lui donnent des rêves, et les larmes lui rappellent toujours la brièvete du bonheur et la profondeur du coeur humain —

„Reste! N'allume pas la lampe. Que nos yeux
„S'emplissent pour longtemps de ténèbres...
„Nous sommes las autant l'un que l'autre. Les cieux
„Pleins de soleil nous ont trompés. Le jour nous blesse.
„Voluptueusement berçons notre faiblesse
„Dans l'océan du soir morne et délicieux.

Pleurer c'est être, pleurer c'est un bonheur prodigieux; M. C. Mendès aime les larmes, nous en trouvons dans plusieurs de ses poésies: *Le choix mélancolique, L'odelette aux larmes, Insolvabilité.*

Dans les *Soirs moroses* le poète devient pensif; son âme est agitée d'étranges inquiétudes, comme dans cette poésie intitulée *Funérailles*, autour de laquelle plane un voile mystérieux de symbole.

Sur l'immensité du ciel, qui semble au poète être le plafond d'un caveau sépulcral, il n'y a qu'un astre seul dans les ténèbres. Ciel et mer ont un aspect funèbre:

„Parmi les plaintes douloureuses
„Que hurle l'orgue de la mer
„Les rafales de vent amer
„Gémissent comme les pleureuses —
„Tandis qu'avec le bruit là-bas
„D'un écroulement de décombres
„Le lourd battant des vagues sombres
„Dans les roches sonne le glas.

Tout l'univers semble être en deuil. Qui donc est mort?

„Qui donc a-t-on mis au cercueil
„D'assez grand pour que tout l'espace
„Mer et ciel, sans fin ni milieu,
„Dans un seul sanglot se confonde?

Et le coeur du poète se glace: — si c'était Dieu!

Mais le poète ne reste pas longtemps si pensif et si sérieux. Des *Soirs moroses* il passe aux *Sérénades*", qui portent comme sous-titre: „poèmes ingénus", recueil de toutes petites pièces amoureuses. On y entrevoit que le poète a voulu exprimer quelques souvenirs de sa jeunesse; il sent encore la *Douceur du Souvenir:*

„Souviens-toi. Le regret même n'est pas amer.
„Le deuil des jours anciens sourit quand tu le pleures,
„Et du plus sombre soir le souvenir est clair.

M. Cat. Mendès appelle lui-même les „Sérénades", „le plus futile et le plus souriant" de ses petits recueils. Elles voulaient ressembler aux „Lieder" de Henri Heine, et elles ressemblaient aux tendres complaintes que chantaient sous les balcons les

étudiants de Castille. Un mélange de songerie allemande et de crânerie espagnole" [1]). Voilà la dernière strophe du *Finale*:

„Et, bercé d'un souffle qui vole
„De Weimar à Valladolid,
„J'ai joué les airs de mon lied
„Sur une guitare espagnole.

Mais à côté du poète lyrique il y a chez M. Mendès aussi le créateur des beaux poèmes et des contes épiques. Le domaine qui lui est propre est la légende; il l'aime tant qu'il voudrait voir tous les poètes écrire plus ou moins des légendes. Une force invincible l'attire vers la légende humaine ou religieuse, inventée ou rénovée. C'est plein de cet amour pour la légende que M. C. Mendès a écrit la plupart de ses poèmes: *Pantéléia, Pagode, Contes épiques, Hespérus, Le Soleil de Minuit.*

La dernière âme, un de ses plus beaux poèmes, exprime merveilleusement ce regret du passé divin, des temps légendaires

„Le ciel était sans dieux, la terre sans autels,
„Nul réveil ne suivait les existences brèves.
„L'homme ne connaissait, déchu des anciens rêves,
„Que la Peur et l'Ennui qui fussent immortels.
„Qui donc se souvenait qu'une âme eût dit: Je crois!
„L'antique oubli couvrait les divines légendes.

Mais dans un pays très lointain il existait encore un temple antique, survivant des siècles révolus, — qui s'écroulait parmi le roc, le lierre et l'herbe, mais qui gardait, „encore sacré dans sa chute superbe, le souvenir d'un Dieu de qui le nom n'est plus". Alors un poète abandonna son pays, les villes sans église

„Et les coeurs sans élan d'espérance ou d'amour,
„En qui le doute même était mort sans retour,
„Et que tranquillisait la certitude acquise.

Le poète partit dans sa jeunesse pour ce pays lointain, au temple de ce dieu inconnu, et il marcha presque toute sa vie; il avait des cheveux blancs quand il atteignit le seuil de la ruine auguste,

---

[1]) C. Mendes: La Legende. p. 181.

„Et son âme exhalée en un grand cri d'extase
„Monta, dernier encens, vers le dernier des dieux!

N'est-ce pas le cri suprême d'un coeur anxieux à l'aspect de notre siècle réaliste, dont le but unique est le vrai, et dont le mot d'ordre est: „science“ et „pas de rêveries“, „pas de rêves“. „Les historiens dédaignent les chevaliers anciens, les preux, les héroïnes, les combats fantastiques, les aventures miraculeuses. Eh bien! prenons nous autres poètes tout entier ce passé fabuleux qu'ils répudient. C'est un trésor brut que nous saurons transformer en parfaite richesse“ [1]). Comme Leconte de Lisle, son maître, M. Catulle Mendès alimente son inspiration poétique chez tous les peuples de l'antiquité et du moyen-âge; il passe de sujets hindous aux sujets bibliques, de ceux-ci à un conte breton *(Saléun ou le petit ermite)*, de la Bretagne il se lance dans les steppes sombres du Volga pour nous raconter la légende des deux apôtres qui apportèrent le Verbe de l'Évangile à ces barbares sourds, „les Huns, fils des Mogols“ *(Le Prédestiné)*, du plus loin orient de l'Europe il retourne en Espagne (*Don Ruy Diaz*, *L'épée*), de là il va en Dalmatie pour chanter l'héroïsme de *La fille du Domn*, et du moyen-âge il revient enfin dans les temps modernes pour nous dire un poème mystique et mystérieux, son poème swedenborgien *Hespérus*.

Élève du „brahmine“ Leconte de Lisle, M. C. Mendès explique dans les plus beaux poèmes et légendes les mystères du lotos, fait dialoguer Yami et Yama, célèbre l'enfant Krichna, chante Kamadéwa et les Védas, puis nous raconte les plus belles légendes bibliques, s'attendrit aux *Imprécations d'Agar*, ou quand il chante *La dernière abeille* ou *L'heure volée*. La philosophie de M. Cat. Mendès est aussi „kaléidoscopique“ que le choix de ses sujets poétiques. Tantôt il suivra le „conseil du Sofi“ et dira:

„Sois l'immobile roc où les vents et les fleuves
„Se brisent et d'où nul écho ne leur répond,

tantôt il prêche un nihilisme rappelant celui de Leconte de Lisle: sourir et pleurer est vain, le court bonheur apprend le dédain d'espérer et le dégoût de la vie.

---

[1]) Cat. Mendès: La Legende p. 270.

La philosophie de M. C. Mendès n'est pas déterminée; si elle semble parfois être pessimiste et même nihiliste, l'âme du poète garde toujours un peu de spiritualisme:

„Pourtant, fausses lueurs dans le lointain des bibles,
„Hôtes des bleus Cwargas et des Ciels radieux
„Vous qui n'existez pas, anciens ou nouveaux dieux
„Pour qui l'aube se lève ou que le couchant dore,
„Forces! Gloires! Beautés! Rêves! je vous adore!

M. Cat. Mendès est le „parnassien" par excellence. Il réalise dans son oeuvre le mot d'ordre du „Parnasse", cette tentative du recherche sur tous les terrains, d'excursions fantaisistes, héroïques, variées sourtout.

Les Sérénades, *Les Soirs moroses*, *l'Hymnaire des amants* et les poèmes à la Henri Heine, les contes épiques du Gange et les légendes bibliques voisinent les uns avec les autres dans son esprit vraiment kaléidoscopique. Ce poète est peut-être la personnalité parnassienne la plus large et la plus variée.

Léon Dierx.

Si M. Cat. Mendès rappelle de très près Leconte de Lisle par son goût esthétique et sa philosophie, Léon Dierx, auteur des *Lèvres closes* et du *Soir d'octobre* ressemble beaucoup à M. Sully-Prudhmme.

M. Cat. Mendès a pour lui une véritable admiration. Dans la „Légende" il lui consacre des pages pleines d'éloges, et „récemment encore, dans *Les braises du cendrier* (1900) il n'a pour ce poète que des paroles d'adoration:

„Mais toi, Dierx, âme blanche et haute,
„Cygne à l'aile ouverte en plein ciel,
„Côtoyeur des beaux gouffres, hôte
Du jour torrentiel,
Évocateur des nuits premières
„Où l'ombre était d'air bleu,
„Témoin de l'aube et des lumières
„Pures, témoin de Dieu.
„Nul, mon ami, ne te surpasse.
„D'autres, heureux, ont eu leur tour!

„Ton âme contient plus d'espace
„Et ton coeur plus d'amour.
„Toute la vie en ton coeur libre
„Se plaint comme le vent des bois;
„Ah! que tu souffres! ton vers vibre
„D'universels abois.

L'âme de ce poète est d'une structure excessivement fine et délicate, elle vibre au moindre contact; que ce soit le silence des bois ou le roulement des vagues de la mer, tout parle à son âme, tout vit en son âme.

S'il est vrai qu'on peut deviner l'âme d'un poète ou du moins sa principale préoccupation, quand on cherche dans ses oeuvres quel est le mot ou quels sont les mots qui s'y reproduisent le plus fréquemment, on est tenté de dire que ce sont chez Léon Dierx le mystère des bois, de la nature et de l'amour.

Il vit dans un rêve éternel de beauté et d'amour. „Les réalités basses sont autour de lui comme des choses qu'il ne voit pas, ou s'il les apercoit, ce n'est que de très haut, très vagues, très confuses, et dépouillées par l'éloignement de leurs tristes laideurs" [1]).

Ce poète aime à s'asseoir quand l'ombre du soir enveloppe les champs de son harmonie, quand la cigale dort dans les blés mûrissants. Assis dans un sentier il regarde le ciel s'étoiler et les vapeurs de la plaine

„Avec ces bruits confus dont la terre était pleine
„Monter comme un encens sur un immense autel.

C'est dans de tels instants, quand la nature et tout être semble reposer immobile et s'endormir, que les rêves de son âme,

„Qui dans l'illusion tournent désespérés,
„Voltigent par essaims sur les corps léthargiques
„Et s'en vont bourdonnant par les bois, par les prés.

Il y a certainement dans les poésies de M. Dierx d'autres motifs — puisque l'âme du poète est toujours et partout comme une lyre aux cordes nombreuses — mais dans chaque poète il n'y en a que

---

[1]) Cat. Mendès: Le Legende.

quelques-unes qui résonnent le plus souvent, le plus haut et le plus clair. Ce qui résonne sur les cordes de la lyre de ce poete, c'est la douceur infinie des paysages forestiers traversés de lune et „des méditerranées d'azur où tremble une voile pâle dans le lointain", c'est la candeur des vierges, la sérénité des héros et aussi la mélancolie hautaine des vaincus, — tout ce qui est beau, tout ce qui est tendre et fier, l'impressionne incessamment, le pénètre, le remplit, devient l'atmosphère, où respire sa vie intérieure.

Il y a dans les poésies de M. Dierx, je ne sais quel charme mystérieux qui fait, que ses tableaux des grandioses paysages silencieux de la campagne ou des forêts vierges à la beauté farouche vivent et enchantent notre âme, qui se sent transportée dans ces bois „aux grands arbres pensifs" rêveuse et entourée de mystères inconnus.

La langue française n'a pas de mot qui puisse bien rendre ce sentiment que les Allemands expriment par „Stimmung" „stimmungsvoll" et nous autres Polonais par „nastrój". Nous croyons que la poésie de M. L. Dierx a ce caractère, cette faculté d'introduire l'âme humaine dans l'état d'un certain somnambulisme sentimental.

„S'il était permis au regard humain, dit M. C. Mendès, de pénétrer dans le mystère des pensées, ce que l'on verrait dans celle de Dierx, ce serait le plus souvent, parmi la langueur éparse du soir, des songes habillés de blanc qui passent deux à deux en parlant tout bas de regret ou d'espoir, tandis qu'une cloche au loin tinte douloureusement dans les brumes d'une vallée" [1]).

Ce poète est aussi un mystique, un panthéiste qui voit partout dans la nature un invisible lien qui „va des sens à l'esprit et des âmes aux corps" —

„L'invisible lien, dans les ténèbres denses,
„Dans le scintillement lumineux des couleurs,
„Éveille les rapports et les correspondances
„De l'esprit au regret, et du sourire aux pleurs.

L'invisible lien monte et fait sourdre en nous ces sources de nos rêves, parfois pleins de sanglots et parfois pleins de chansons. Qu'est-ce que ce lien que le poète voit partout? C'est l'âme des choses

---

[1]) Cat. Mendès: La Légende.

qui l'entourent, soit, quand le soir enveloppe les bois et les champs d'un voile crépusculaire, et „qu'un long frisson descend des coteaux aux vallées“, soit, quand l'automne arrive avec ses jours frileux et courts, que l'été meurt, que son soupir glisse à la lisière des bois.

L'esprit mystérieux qui par moments nous prête un regard surhumain montre au poète ce que personne n'a vu: „des continents couverts d'arbres pétrifiés, des pays aux confins ignorés de la terre; loin „des vieux continents par l'angoisse habillés“, il a goûté le calme enchantement des pays ignorés. C'est dans un tel pays, bien loin d'ici, que le poète voit aux flancs d'un mont, couronné par la brume, monter un bois toujours vert de sombres filaos, une étrange forêt aux douleurs ineffables —

„Ces filaos songeurs croisent leurs nefs sans nombre
„Le vent frémit sans cesse à travers leurs branchages
„Et prolonge en glissant sur leurs cheveux froissés
„Pareil au bruit lointain de la mer sur les plages
„Un chant grave et houleux dans les taillis bercés.

Le poète entend et comprend les douleurs de cette forêt; il comprend „ce chant grave et houleux“, car il a détourné ses yeux de l'homme et de la vie et „son âme a rôdé sous l'herbe des tombeaux“ —

„J'ai détrompé mon coeur de toute humaine envie,
„Et je l'ai dispersé dans les bois par lambeaux.

(Prologue des „Lèvres closes“).

Pour ressentir cette étrange beauté des paysages, des bois dormants où flotte une âme frissonnante, de ces pays lointains et ignorés vers lesquels s'envolent les rêves du poète, il faudrait citer bien des pages de ces poésies, surtout: *Le Soir d'octobre*, *Forêt d'hiver*, *Les deux îles*, *La Nuit de juin*, *La Ruine*, *Filaos* et beaucoup d'autres.

Mais M. Dierx n'est pas seulement le chantre le plus éloquent et l'interprète du mystère de la nature, il est aussi le poète de la douleur humaine; il voit l'homme aux prises avec d'innombrables tortures. Il entend les voix de ceux que l'injustice accable, „le vaincu dont jamais on ne surprend un cri“, „l'idéal aux abois, que la faim mène en laisse“; partout il voit „en leur orgueil déçus

„Tous les forçats du beau que la laideur écrase.
„Le regret chez les uns, le remords chez les autres,
„Tant de songes figés, tant de nuits, tant d'éclats
„Tant d'appels, tant d'adieux, tant de chocs, tant de glas.

(Le Passage).

Un voile léger de mélancolie semble planer autour de ses poésies, nous le voyons aussi dans les vers des *Amants*. Nous devinons un rêve dans son âme, un amour enfoui, un souvenir du bonheur passé. L'amour chez ce poète n'a rien de sensuel; c'est le chantre des chastes amours virginales.

L'oeuvre poétique de M. Dierx est avant tout lyrique, mais il nous a donné aussi quelques-uns des plus beaux poèmes épiques que nous connaissons, il a semé parmi ses poésies comme des rares perles précieuses. Il nous raconte cette histoire touchante de Souré-Ha du temps des Pharaons, de la brune vierge qui comprit que la nature

„N'avait pas de sanglot, pas de note assez pure,
„Dignes de terminer son hymne de douleurs,

dignes de ses pleurs, de ses pleurs d'amour, ignorés de l'amant!

„Goutte à goutte ils tombaient de leur source divine,
„Et quelque boucle sombre, errant sur sa poitrine,
„Semblait vouloir chercher et boire avidement
„Ces pleurs, ces pleurs d'amour, ignorés de l'amant!

De l'Egypte le poète nous conduit au nord pour nous raconter *Hemrik le veuf*, puis il retourne dans nos temps pour nous dire l'histoire de *Stella Vespera*, qui rappelle de très près le mythe de Pygmalion et Galatée.

L'auteur des *Lèvres closes,* des *Amants* et des *Paroles d'un vaincu* est une âme plus profonde que M. C. Mendès. Tandis que celui-ci est vraiment kaléidoscopique, dans M. Dierx il y a plus de gravité, plus de solennité et surtout plus d'unité. Certainement lui aussi il est élève de Leconte de Lisle dans ses premières oeuvres, mais bientôt il développe sa propre individualité. Par ses rêveries, par sa douce mélancolie, par sa philosophie plutôt panthéistique que nihiliste, par sa conception de la nature, de la vie universelle, par ses chants d'amour chaste et pur et

surtout par sa sensibilité délicate presque féminine, il ressemble surtout à M. Sully-Prudhomme.

L'oeuvre poétique de M. L. Dierx est contenu dans un seul volume, elle manque peut-être de variété, mais on y trouve des pages qui assureront dans l'avenir la gloire de ce poète. Le nom de celui qui a écrit *Les lèvres closes* ne peut pas être oublié.

Armand Silvestre.

M. Catulle Mendès, Léon Dierx et Armand Silvestre forment un groupe homogène; il y a certainement des différences entre eux, mais ce sont des différences d'individualité et de tempérament.

Les Renaissances, La Chanson des heures, Les Ailes d'or et *les Roses d'octobre* nous révèlent un poète mystique et panthéiste qui chante la *Vie des morts*, un poète profondément lyrique dans les *Vestales*, un ancien Grec dans les *Sonnets païens*, un des plus beaux recueils qu'ait produits le „Parnasse". Ce poète est d'abord un panthéiste. Les morts vivent; il voit leurs âmes éparses dans les arbres, dans les brouissailles, dans les sources qui sont leurs yeux, dans les nuages qui sont leurs pensées, dans les astres où flambent leurs anciennes passions, dans la mer, „temple obscur des métamorphoses", dans le chant nocturne des voix terrestres. Le poète prie donc sa bien-aimée qu'elle ne brise pas la fleur qui se tendra vers sa main —

„Dans tout cela qui sait si je ne serai pas?
„Donc à tout ce qui vit, pour m'épargner, soit douce!

Le panthéisme d'Armand Silvestre trouve sa meilleure expression dans le recueil, intitulé: *La Vie des morts*, qui fait la première partie des *Renaissances.* Dans les murmures de la création il écoute le chant des morts, dont il sent passer l'âme dans l'air qu'il respire, dans la lumière si douce et pure, par les matins où se fleurissent les prés de toutes les couleurs du printemps. Dans tout cela, un lyrisme soutenu, soutenu très haut, des images grandioses et de vagues effusions panthéistiques. Léon Dierx et Armand Silvestre sont tous les deux des panthéistes par excellence parmi les „Parnassiens", seulement Dierx est plus vague, son panthéisme est plus confus, celui d'Armand Silvestre est plus déterminé; et puis il revient toujours, quelquefois vague mais plus

souvent précis; des vers tels que les suivants resteront pour toujours comme le credo panthéistique du poète:

„Et tandis qu'affranchis par les métamorphoses,
„Les corps brisent enfin leur moule passager,
„L'Esprit demeure et semble à jamais se figer
„Dans l'immobilité symbolique des choses.

Ensuite, après la *Vie des morts* le poète chante dans les *Vestales* la chaste beauté virginale, et puis son rêve s'enfuit „vers les temps éternels dont les douleurs humaines ne mesureront plus le monotone ennui", vers les „paysages métaphysiques" qui passent devant son âme, la remplissant d'étranges visions.

Le poète nous dit ensuite *La Chanson des heures*: heures du rire et des pleurs, heures d'ivresse et de gloire et leurs échos vibrants et fidèles.

Silvestre abandonne enfin le panthéisme et devient un ancien Grec pour chanter la chanson païenne, il s'enivre de la beauté des formes, il évoque les temps où l'heure souriante „comme un fleuve d'azur s'écoulait en chantant, „où tout était clarté sous le ciel éclatant, où tout vivait sous les lois du thyrse et de la lyre", ces temps d'amour et de fête dont le poète évoque dans son livre le fantôme adoré. Ce que Charles Baudelaire disait de Théophile Gautier: „Homme heureux! homme digne d'envie! il n'a jamais aimé que le Beau!" on peut le dire d'Armand Silvestre. Toute son innombrable invention poétique, dix volumes compacts, plus de soixante mille vers, n'est qu'un seul effort vers le même idéal. Il étreint cette beauté physique, qu'il idolâtre, ces torses radieux aux divines allures, — parfois de son âme sort un cri soudain de la chair ardente, il adore à genoux la beauté physique de la femme et tout à coup il retombe épuisé pour crier à l'idéal terrestre: „Tu n'as pas d'âme! Tu n'aimes pas!" Devant ce poète éperdument épris de la beauté physique, de cette Beauté païenne, se dresse tout à coup le spiritualiste, qui cherche quelque chose au-delà, qui cherche l'âme.

Voilà le mystère de l'âme d'Armand Silvestre: l'amour effréné pour la beauté physique, mêlé d'angoisses et d'essors vers un autre idéal. Le monde poétique de M. Armand Silvestre est impalpable, impondérable. Les personnages qu'il crée dans ses magnifiques sonnets sont affranchis du temps et de l'espace. Et, par un con-

traste singulier, ce monde diaphane est un monde sensuel; la passion qui règne dans ces espaces éthérés est la passion de la chair. Malgré son enivrement de la matière, de la beauté physique, Armand Silvestre reste toujours inassouvi de l'âme et de sa beauté; il s'est fait le poète de *Virginis amor,* il est „celui que l'amour d'une vierge a blessé“ et comme d'un baume saint il recouvre de mystère

„Sa blessure divine, et, sous la nuit austère
„Pleure tout bas le mal qui le fait insensé.

Et puis l'inspiration du poète prend des *Ailes d'or* pour chanter les *Amours amères* et les *Larmes des choses.* En dédiant ce recueil *des Ailes d'or* à Banville, Armand Silvestre dit: „Je vous dédie ce livre parce que c'est celui où j'ai mis le plus de moi-même“,

„Pareils à des oiseaux, dont l'aile se colore
„Aux feux de l'occident, vous irez, ô mes vers
„Raconter la douceur des printemps aux hivers
„Et redire au couchant les hymnes de l'aurore.

Signalons seulement encore les *Vers pour être chantés* qui sont de véritables romances, où il y a des fleurs et des oiseaux, des roses, des violettes, des lis, des rossignols, le printemps, l'aube et le crépuscule. Ces romances délicieuses étalent un superbe tissu d'images et d'impressions et „font couler jusqu'à l'âme l'ivresse des couleurs, des formes et des parfums“. (Lemaître).

Il n'est pas difficile de préciser l'individualité d'Armand Silvestre: c'est un panthéiste, un ancien Grec, épris de la beauté de la forme, un spiritualiste qui nous rappelle l'idéalisme de Platon. Oublions pour un moment, que ce poète a écrit les *Contes grassouillets* et nous ne pourrons pas nier que dans cette âme se passe quelque chose de tragique qui lui prête un caractère quelque fois triste et mélancolique. On pourrait presque dire qu'il y a quelque chose de fatal dans ce poète, de la fatalité de ces hommes qui, ayant une âme qui devait vivre dans les temps de Pindare et d'Anacréon, sous les ciels sereins de la Grèce antique — ou qui devait descendre dans notre monde en quelques siècles futurs. Il se trouve chez Armand Silvestre quelque chose de cette fatalité de l'homme moderne.

Pour comprendre ce „cas particulier“ de poète, ce poète spiritualiste et à la fois ce faune sensuel, que la vie a condamné à rire en prose et à qui elle n'a permis que de rares et soudaines revanches de sa naturelle mélancolie dans la poésie (Dédicace des *Roses d'octobre* 1890), rappelons-nous encore ce qu'il nous dit lui-même qu'il n'a écrit que pour ceux

„Qui savaient bien trouver, même au fond de mon rire,
„L'idéal éperdu qui pleure et me défend.

„Pénétrer dans l'oeuvre poétique d'Armand Silvestre, c'est s'envelopper de plein air, de nuée et de splendide ciel. Et lorsqu'on redescend d'elle, on se souvient d'avoir vu, plus haut que les glaciers et les neiges, des seuils de porphyre, des vestibuls d'albâtre incrustés de blanches pierreries et des colonnades de jade pâle, et au loin, si loin, parmi des fumées d'encens qui montent d'encensoirs, faits en forme de lys ou d'étoiles blanches, une prodigieuse divinité tour à tour voilée et dévoilée, couronnée d'impérissable triomphe“ [1]).

Albert Glatigny.

Encore un Grec, encore un faune à l'âme moderne, à „l'amour bestial“ pour la nature, un poète qui parcourt les forêts et aime à regarder dans la source son image apparaître et qui s'écrie:

„Je vois que je deviens faune, que mes oreilles
„Se terminent en pointe, et deux cornes, pareilles
„Aux cornes d'un chevreau, se dressent sur mon front.

(*Joie d'Avril* dans les „Flèches d'or“).

Ce Grec, ce faune — c'était Albert Glatigny, comédien errant et rimeur magnifique. Ce poète fut le „bohémien“ du „Parnasse“, mais il ne fut pas comme tant d'autres, poète par occasion ou par nécessité, poète par contenance, poète d'attitude, mais poète parce qu'il ne pouvait être autre chose et que tout ce qu'il voulait dire, lui aussi, arrivait à ses lèvres sous formes de vers.

„S'il ne faut plus rimer, je meurs
„Vive la Muse et les rimeurs!“

Glatigny ressemble à Silvestre; comme celui-ci, il appartient

---

[1]) Cat. Mendès: *Le mouvement poétique français* de 1867 à 1900. 1903 p. 133.

à jamais au farouche Idéal de la Beauté physique et de l'Amour sans bornes; artiste, il ne sait aimer que par les yeux, le rhythme fut son désir, la cadence fut sa joie —

„Moi, j'ai placé l'amour de mon coeur et ma joie
„Dans le spectacle auguste et saint de la splendeur
„Des formes où la ligne altière se déploie,
„Dans sa force, dans son calme, dans sa grandeur.
„Mon âme, trop longtemps dans ce monde captive,
„Fuyait vers le pays où chante le Mélès,
„Parmi les oliviers, près de la mer plaintive,
„Respirant l'air qu'avait respiré Périclés.

Albert Glatigny est un poète de talent, esprit charmant, dont les vers sont tantôt clairs et sonores, tantôt doux et riants, tantôt graves et mordants, poète qui disait de lui-même et de ceux qui le regardaient: „Nos habits leur font voir les cordes de nos lyres".

Pour achever en quelques traits son esquisse psychologique et artistique ajoutons encore qu'il aspirait à pleins poumons cette vie d'aventures qu'il a chantée avec tant d'amour dans *La Halte des comédiens* et dans le *Roman comique.*

L'auteur des *Vignes folles* et de *Flèches d'or* est le vrai rossignol de la Jeunesse et de l'Amour. C'est peut-être avec trop de modesté que le poète écrit dans la préface de ses *Vignes folles*: „Ces poèmes de la première jeunesse valent-ils la peine d'être réimprimés? Ils avaient, quand ils ont paru, cette beauté si vite flétrie, la beauté du diable. Quand il m'arrivait d'accoupler deux mots sonores et retentissants, ma joie était sans bornes et je me souciais peu de savoir s'ils étaient en situation. Et cependant avec quelle foi, avec quel amour ont été écrits ces vers que vous me demandez! Là peut-être est le secret du succès éphémère qui les accueillit à leur apparition".

Les Vignes folles dédiées à Théodore de Banville, dont l'influence s'y montre trop visiblement, ne sauraient être comparées aux vers postérieurs de Glatigny. Mais que d'éclat déjà et de musique! quel magnifique lyrisme dans ces strophes „modernes et païennes" à la fois! Et avant tout ce sont des vers, de vrais vers, ce sont:

„Des vers où l'extase déborde,
„Des vers où le caprice torde
„Comme il veut les mètres divers;
„Des vers où le poète oublie
„Tout, hormis la sainte folie:
„Des vers, enfin, qui soient des vers!

Voilà le désir suprême d'Albert Glatigny.

Et puis le poète chante les *Flèches d'or*, ses meilleurs poèmes qui constituent son plus beau recueil de vers et dont s'honorera toujours la poésie française.

Il les a dédiées à Leconte de Lisle, „son cher et illustre maître". C'est ici que le poète nous laisse entrevoir ses beaux rêves harmonieux, où tout est ordonné, ces rêves dont il s'est fait une seconde patrie, „plus chère mille fois que celle où il est né", c'est dans ce recueil qu'il nous dit sa tristesse, sa douleur, et „le premier cri d'amour, ce trésor de la vingtième année", ce chant de la jeunesse.

Malgré son amour païen de la beauté physique qui se révèle si souvent dans ses vers, il hait les amours turbulentes, sensuelles, „pleines de cris, de pleurs et de lâches effrois" —

„Ton doux nom, dit si bas, que nul ne l'entendra,
„O trépassée auguste et chère! te dira
„ . . . . que toujours dans les choses banales
„J'ai gardé la pudeur des amours virginales.

(Le Chanson ignorée).

Et enfin que nous reste-t-il encore à dire de l'auteur des *Vignes folles* et des *Ailes d'or?* Disons seulement que c'était une âme noble, insouciante comme un papillon, candide à l'excès, ignorant presque le mal et planant sans cesse dans l'éther, un artiste, éperdument épris de l'amour de la beauté, le poète-bohémien qui nous a dit

„Les chansons aux rimes hautaines,
„Les haltes au bord des fontaines
„Les chants et les bonheurs rêvés.

Né dans un village, arrivé à l'âge d'homme presque sans éducation et sans lettres, Albert Glatigny entrevit l'art pour la première fois sous cette forme sensible qui seule peut s'imposer

aux esprits ignorants. Il en eut la première révélation en voyant jouer des comédiens de campagne; il les suivit, jouait avec eux des mélodrames et des vaudevilles. Un recueil de vers quelconque d'un poète contemporain lui a donné la révélation du vrai langage qu'il était destiné de parler. Et chose inouïe et vraiment prodigieuse! Après avoir dévoré, relu ce livre, Glatigny fut du coup l'admirable rimeur, l'ouvrier excellent, victorieux de toutes les difficultés, l'ingénieux et subtil artiste qu'on a admiré dans *Les Vignes folles*, dans *Les Flèches d'or*, dans *Le Fer rouge*, dans *Vers les Saules* et dans d'autres. Chose inouïe et vraiment prodigieuse encore! il sut en un moment, comme d'instinct et par révélation, ce métier laborieux, compliqué et difficile de la poésie. Comme poète, Glatigny procède de Banville, avec une nuance d'originalité. Il est „la plus étrange figure littéraire qu'ait peut-être vu notre âge; un comédien errant et ronsardisant qui a aimé les vers comme on aime l'amour, et qui en est mort“ [1]).

Esprit d'enfant, ébloui de tout, coeur d'enfant, épris de tout, il a laissé, avec une oeuvre, une légende; une oeuvre de joie et de bonté. d'aventure heureuse et douloureuse et de chimère, une légende, soeur de son oeuvre, aussi joyeuse, plus douloureuse hélas! où le désastre seul ne fut pas chimérique.

La doctrine.

Avant d'aborder une critique d'ensemble de l'oeuvre poétique des Parnassiens et du rôle que ces poètes ont joué dans l'histoire de la poésie française du XIX-e siècle, tâchons d'abord de préciser l'oeuvre de ces poètes que nous venons d'étudier. Il y a deux courants principaux parmi ces Parnassiens que nous venons d'examiner: l'un familier, bourgeois, intime, celui de M. M. Coppée et de Sully-Prudhomme; l'autre provenant des sources lointaines et antiques, celui de Leconte de Lisle et de Cat. Mendès. Comme il y a quelques notables différences entre le poete des *Humbles* et celui des *Solitudes*, de même il y en a entre ceux-ci et leurs compagnons du Parnasse. On ne retrouve point par exemple chez les autres Parnassiens la curiosité des sources pupulaires, le goût du poème et de l'épopée familière qui distinguent M. Coppée.

---

[1]) Paul Bourget: Etudes et Portraits 1894.

L'ambition philosophique des Parnassiens n'a jamais pris non plus le chemin didactique où M. Sully-Prudhomme a tenté ses plus grands efforts.

Avant d'émettre un jugement d'ensemble sur l'école parnassienne, écoutons encore ce qu'en dit M. C. Mendès.

„Nous avons non pas ouvert, car nous mêmes nous provenions des maîtres, mais élargi, aplani, rendu plus aisé la bonne voie poétique. Grâce à nous, qui avons définitivement vaincu les élégiaques et les débraillés et les cyniques rieurs, enfants dégénérés du grand Lamartine et de l'admirable Musset, grâce à nous qui avons proclamé la nécessité de ne pas compter sur l'inspiration seule, de l'exalter par le travail et de l'épurer par soumission aux règles sacrées, grâce à nous, les poètes nouveaux pourront se développer sans entraves" (Légende p. 302).

Est-ce vraiment le rôle entier que les Parnassiens ont joué dans l'histoire de la littérature francaise? Il faut, nous semble-t-il, si l'on veut le trouver, remonter un peu plus avant dans le passé.

Victor Hugo, Lamartine et Musset, dans le second quart du dix-neuvième siècle (1825—1850) ont donné des chefs-d'oeuvre. Ce fut l'époque du plus grand développement de la poésie française. Mais parmi toutes ses qualités, cette grande poésie lyrique avait manqué d'un peu de précision, de netteté, de réalité même. La poésie romantique ayant donné les *Odes et ballades*, les *Méditations*, *Rolla* et les *Nuits*, aboutissait lentement, surtout chez les imitateurs des grands poètes romantiques, à un Lamartinisme et au Mussétisme un peu pleurards.

Baudelaire, dans ses *Fleurs du mal* essaya donc de donner pour motif et pour thème au désespoir poétique des souffrances plus particulières, plus rares, plus subtiles que celles de ses devanciers. Il se manifeste déjà une évolution ou plutôt la tentative de puiser à des sources nouvelles. Et quand le romantisme, qui fut dans le principe une renaissance du sentiment exalté par la ferveur spiritualiste, eut épuisé son inspiration primitive, il tendit, comme toute école sur le déclin, à s'absorber de plus en plus dans le souci de la forme pure. Aux grands poètes succédèrent alors les ciseleurs du vers. Déjà Th. Gautier ne se rattache à l'école romantique que par le côté pittoresque et descriptif, „il a préparé ce que M. Brunetière appelle, la transition du romantisme au naturalisme". C'est lui qui a contribué à débarrasser la poésie de la

fatigante obsession du „Moi“. L'auteur des *Émaux et Camées* finit par faire consister tout son art dans la description de la nature.

Idées ou sentiments, le monde invisible, n'existent pas pour lui; il réduit la poésie à n'être que le choix des mots et leur bel arrangement. Le culte exclusif de la forme poétique avait tout au moins fait de lui un artiste. Naturellement il a trouvé des imitateurs; le plus brillant d'entre eux c'est Théod. de Banville, qui se proposa de rétablir dans ses droits la forme trop souvent négligée par Lamartine, par Musset quelquefois et par Hugo même. La doctrine des Parnassiens reposait en réalité d'abord sur le principe qu'il n'existe pas de bonne poésie sans l'accord de la tradition et de la nouveauté, ni d'autre part, sans l'harmonie de la forme et de la pensée. Cette théorie, commune à tous les maîtres du vers français, peut être définie dans sa dernière application parnassienne un romantisme classique. C'est la théorie d'André Chénier qui a été pour la première fois réalisée selon ses mots: „Faire des vers antiques sur des sujets nouveaux“. La valeur de cette doctrine s'atteste par la perfection chez les Parnassiens dès la première heure, aussi bien dans *Les Vignes folles* d'Albert Glatigny que dans la *Philoméla* de Cat. Mendès, dans les *Épreuves* de Sully-Prudhomme que dans les *Intimités* de Coppée et dans *Les Lèvres closes* de Dierx.

Les Parnassiens, imitant Théophile Gautier, se sont attachés presque uniquement à la beauté formelle. Et comme Th. Gautier a dit de lui-même: „Je suis un homme pour lequel le monde visible existe“, les Parnassiens ont essayé de mettre dans leurs poésies le plus de vérité de ce monde visible et réal soit que, comme Fr. Coppée, ils reproduisaient des paysages ou des scènes de la vie populaire, soit que, comme Sully-Prudhomme, ils substituaient aux cris de la passion romantique une analyse délicate et réfléchie de leur sensibilité, soit enfin que, comme Leconte de Lisle et Hérédia, ils s'appliquaient à restituer les civilisations disparues.

De là le réalisme qui est au fond le caractère essentiel de la poésie des Parnassiens. La poésie parnassienne est réaliste, ainsi que le fut toute la littérature de cette époque-là. Très naturellement, puisqu'elle était contemporaine du grand mouvement positiviste qui, vers le temps du second Empire, emporta toute la pensée française. Le monde phénoménal est pour le parnassien et pour le positiviste la suprême réalité, ou, si l'on veut, il constitue

dans son ensemble une sorte de vaste allégorie dont la signification est mystérieuse. Peindre la réalité telle quelle se présente immédiatement aux regards de l'observateur, tel est l'art du Parnassien. Les romanciers conçoivent leur art, non plus comme une oeuvre plaisante d'imagination, mais comme une reproduction très documentée du réel. Ils observent, ils prennent des notes, ils font des expériences, et leurs romans sont le résumé de leurs constatations.

Les Parnassiens ont essayé de rompre avec la poétique romantique et pour cela, dans tous les genres, dans le genre lyrique proprement dit et dans le genre descriptif, dans la poésie populaire et dans la poésie philosophique ils ont tâché de serrer de plus près une réalité dont le romantisme s'était si peu soucié qu'il en avait érigé le mépris en principe. Les Parnassiens n'ont rien tenté d'innover dans la poésie que ce que prétendait innover au théâtre Alexandre Dumas et Flaubert dans le roman. C'était en somme la réaction naturelle contre le romantisme, c'était la tentative de fonder l'art objectif sur les débris du lyrisme. Les Parnassiens s'efforcent d'être impersonnels et prétendent à ne pas déformer par leur vision spéciale l'objet de leur étude. Et s'ils n'y réussissent qu'à demi, — très heureusement pour la plupart d'entre eux — c'est bien contre leur gré.

Les *Poèmes Barbares* de Leconte de Lisle, les *Contes parisiens* de François Coppée, dans leur genre sont une tentative de même ordre exactement que *Salambô*, et les problèmes philosophiques qui hantaient l'esprit inquiet du poète de la *Justice* sont les mêmes aussi qui s'agitaient entre les philosophes contemporains. C'est ainsi qu'au lieu d'être isolés et comme à part du mouvement général de la pensée contemporaine les Parnassiens s'y trouvent étroitement rattachés. Que reste-t-il à demontrer encore? que les Parnassiens échappent au reproche de monotonie intentée par leurs détracteurs, reproche aussi banal qu'immérité. Y a-t-il rien de commun entre la mélancolie grandiose de Léon Dierx et l'ample lyrisme d'Armand Silvestre? Quelle analogie d'inspiration ou de forme surprenez-vous entre Sully-Prudhomme et Coppée, entre Hérédia et Mendès? Ils ont eu tous leur accent personnel, leur originalité distincte.

Jamais dans la communauté, l'on pourrait dire, dans l'unité de doctrine, on n'a trouvé pareille diversité de pensée et d'exécution. Et cette diversité se révèle, non seulement entre les poètes de ce

groupe, mais dans l'oeuvre de chacun de ces poètes. Chez Sully-Prudhomme, par exemple, quel contraste entre les *Stances et Poèmes* et les *Vaines Tendresses.* Quel nouvel essor, quel développement de la forme et de l'idée dans la *Justice* et le *Bonheur.* Il y a enfin dans le même Coppée comme vingt poètes en un seul homme, un ciseleur, un élégiaque psychologue, un lyrique patriote, un conteur épique et l'auteur gracieux et subtil des comédies poétiques argentées par le clair de lune, et le tragique de *Severo Torelli*, de *Pour la couronne* etc.

Le mouvement parnassien, comme nous avons dit, avait été contemporain du mouvement réaliste et positiviste. Le jour vint où les négations du positivisme parurent arbitraires autant que brutales. Son erreur apparut : elle consistait à négliger tout ce qui n'était pas objet d'observation directe de connaissance scientifique. Une réaction devait se produire en faveur de la métaphysique; le symbolisme en fut une des formes et la poésie d'un temps qui réagit contre le positivisme devait recourir nécessairement au symbole.

Wiadomości szkolne.

I.

Grono nauczycielskie

z końcem roku szkolnego 1904/5.

Dyrektor:

Petelenz Ignacy, Dr. fil., radca rządu, kawaler orderu Franciszka Józefa, b. docent zoologii lwowskiej szkoły politechnicznej, honorowy obywatel miasta Żywca, Poseł do Rady Państwa.

Profesorowie:

Flach Józef, Dr. fil., gospodarz klasy V. a, uczył języka niemieckiego w kl. V a, VI a, b, VII a, b; tygodniowo godzin 20.

Grabowski Tadeusz, Dr. fil., docent Uniwersytetu Jagiel., członek komisyi literackiej Akademii Umiejętności, gospodarz klasy VII a; uczył języka francuskiego w kl. IV a, b, V a; języka polskiego w kl. VI b, VII a; tyg. godzin 16.

Hołubowicz Hilary, (VII. rangi), inżynier, zawiadowca zbiorów geometrycznych, gospodarz klasy V b; uczył matematyki w kl. V b; geometryi wykreślnej i rysunków geometrycznych w kl. VI a, b, V b, IV a, II a, b; tyg. godzin 19.

Jeziorski Franciszek, (VII. rangi), zawiadowca gabinetu fizyki; uczył matematyki w kl. VII a; fizyki w IV a, b, VI a, VII a; tyg. godzin 15.

Kosiński Kajetan, (VII. rangi), zastępca dyrektora: uczył rysunków w kl. IV a, b, V a, b, VII a, b; tyg. godzin 16.

Krywult Waleryan, (VIII. rangi), zawiadowca biblioteki nauczycielskiej; uczył historyi powszechnej w kl. IV a, VI a, b; tyg. godzin 17.

Piccard Leon, (VII. rangi), zawiadowca zbiorów rysunkowych: uczył rysunków odręcznych w kl. III a, VI a, b; tyg. godzin 8.

Pogorzelski Wiktor, gospodarz klasy VII b, zawiadowca biblioteki uczniów; uczył języka polskiego w kl. I a, V a, b, VII b; historyi w kl. I a; tyg. godzin 17.

Rafałowski Artur, gospodarz klasy VI b; uczył matematyki w kl. VI b, VII b; fizyki w kl. III b, VI b, VII b; tyg. godzin 18.

Świderski Franciszek, (VIII. rangi); ksiądz, Dr. św. teol.; uczył religii w kl. IV a, b, V a, b, VI a, b, VII a, b; tyg. godzin 16.

Tołłoczko Stanisław, Dr. fil., docent Uniw. Jagiel., zawiadowca gabinetu chemii, gospodarz klasy IV b; uczył matematyki w kl. IV b; chemii w kl. IV a, b, V a, b, VI a, b; tyg. godzin 17.

Zathey Stanisław, Dr. fil., gospodarz klasy I b; uczył języka polskiego w kl. I b, IV a, b, VI a; historyi w kl. I b; tygod. godzin 14.

Znamirowski Franciszek, (VII. rangi); był na urlopie.

Nauczyciele:

Borowiczka Tadeusz, zawiadowca zbiorów geometrycznych, gospodarz klasy IV a; uczył matematyki w kl. V a, VI a, geometryi w kl. III a, b, IV b, V a, VII a, b; tyg. godzin 21.

Ptaśnik Jan, Dr. fil.; był na urlopie.

Tyszecki Teofil, Dr. med. i chir., lekarz; uczył gimnastyki w kl. I—VII; tyg. godzin 28.

Zastępcy nauczycieli:

Alscher Jan, gospodarz klasy II a; uczył języka niemieckiego w kl. I a, b, II a, b; tyg. godzin 24.

Gładyszowski Józef, gospodarz kl. III a; uczył języka niemieckiego w kl. III a, b, IV b, V b; tyg. godzin 18.

Filasiewicz Witołd, uczył matematyki w kl. I a, b, II a, b, III a, b, IV a; tyg. godzin 21.

Kielski Bolesław, uczył języka francuskiego w kl. III a, b; tyg. godzin 8,

Koch Władysław, gospodarz kl. III b; uczył geografii w kl. III a, b, IV a, b; historyi w III b, IV b, V a, b; języka polskiego w III b; tyg. godzin 22.

Kwiatkowski Ludwik, uczył rysunków odręcznych w kl. I a, b, II a, b, III b; kaligrafii w kl. I a, b; tyg. godzin 24.

Łasiński Edmund, gospodarz kl. I a; uczył geografii w kl. I a, b; fizyki w III a; tyg. godzin 9.

Niedzielski Tadeusz, gospodarz kl. II b; uczył języka polskiego w kl. II a, b, III a; historyi w kl. II a, b, III a; geografii w II a, b; tyg. godzin 21.

Rachalski Alfred, zawiadowca zbiorów przyrodniczych; uczył historyi naturalnej w kl. I a, b, II a, b, V a, b, VI a, b, VII a, b; tyg. godzin 19.

Rajda Aleksander, ksiądz; uczył religii w kl. I a, b, II a, b, III a, b; tyg. godzin 12.

Węckowski Stanisław, Dr. fil., gospodarz kl. IV a; uczył języka francuskiego w kl. V b, VI a, b, VII a, b; języka niemieckiego w kl. IV a; tyg. godzin 19.

Asystenci:

Pol Mieczysław, malarz, zajęty na lekcyach rysunków odręcznych u prof. Piccarda i zast. naucz. Kwiatkowskiego.

Szwarc Stanisław, zajęty na lekcyach rysunków odręcznych u prof. Kosińskiego.

Zawadowski Adolf, zajęty na lekcyach geometryi u prof. Hołubowicza i Borowiczki.

Nauczyciele pomocniczy:

Gabryś Jerzy, proboszcz gminy ewang., dla nauki religii wyznania ewangelickiego.

Künstlinger Dawid, Dr. fil., dla nauki religii mojżeszowej, której udzielał uczniom całego zakładu w 7 godzinach tygodniowo.

Callier Oskar, em. profesor, dla nauki języka angielskiego, której udzielał w 4 godzinach tygodniowo.

Łepki Bogdan, Dr. fil., dla nauki języka ruskiego.

Nennel Henryk, dla nauki stenografii, której udzielał w 4 godzinach tygodniowo.

Isakowicz Antoni, dla nauki śpiewu, której udzielał w 4 godzinach tygodniowo.

Służba szkolna:

Domin Tomasz, tercyan stały.
Piech Józef, sługa pomocniczy.
Ciołek Franciszek, sługa pomocniczy.

II

Kronika zakładu.

Dnia 30. i 31. sierpnia 1904 odbyły się wpisy do zakładu na rok szkolny 1904/5.

Dnia 1. i 2. września, tudzież dnia 30. czerwca 1904 odbyły się egzamina wstępne do pierwszej klasy, a w dniach 2. do 15. września do klas II — VII. Do egzaminu wstępnego do I. klasy zgłosiło się 71 uczniów, z których przyjęto 64.

Dnia 3. września 1904 rozpoczęto rok szkolny uroczystem nabożeństwem w kościele św. Anny.

†

Dnia 5. września 1904 odbyło się żałobne nabożeństwo za duszę

ś. p. prof. JÓZEFA WEBERA,

który zmarł dnia 18. sierpnia 1904.

Ś. p. Józef Weber, urodzony w r. 1859 w Kursowie na ziemi wielkopolskiej, uczęszczał do gimnazyum w Poznaniu, a studya uniwersyteckie odbył na Uniwersytetach w Wrocławiu i w Berlinie. Egzamin nauczycielski z nauk przyrodniczych, tudzież z matematyki zdał we Lwowie, gdzie też jako zastępca nauczyciela, w gimnazyum V-tem rozpoczął zawód nauczycielski. W r. 1897 został rzeczywistym nauczycielem w szkole realnej w Jarosławiu, a w r. 1901 profesorem w tut. szkole realnej.

W naszym zakładzie zdobył sobie ś. p. Weber odrazu serca zarówno kolegów jak młodzieży.

Spokojny, niezwykle skromny, powagę łączył z nadzwyczajną pogodą i równowagą, a dobrocią i rzadką towarzyską słodyczą potęgował urok swej

prawdziwie męzkiej, pełnej fizycznej siły postaci. Ciężka walka o byt w trudnych warunkach w połączeniu z wcześnie rozwijającą się chorobą sercową, nurtującą w kwitnącym na pozór zdrowym organizmie, nie pozwoliła mu mimo gruntownej i wszechstronnej wiedzy uwydatnić swych zdolności na szerszem polu działania. Natomiast oddany całą duszą szkole, jej obowiązkom i ukochanej młodzieży, stał się ś. p. Weber, dzięki niestrudzonej i nieustannej pracy nad sobą, wzorem pedagoga wytrawnego i znakomitego dydaktyka. Jego sposób udzielania nauki historyi naturalnej nie tylko przysparzał uczniom wiedzy, ale też budził w nich zamiłowanie do przyrody i kształcił ich prawdziwie.

W lipcu r. 1905, uzyskawszy od władzy szkolnej zasiłek na podróż naukową, zwiedzał ś. p. Weber północne Włochy, Adryatyk i kraje nadreńskie.

Zmęczenie, wywołane trudami podróży, przyczyniło się widocznie do spotęgowania rozwijającej się od lat wspomnianej choroby sercowej, która przy sposobności zwiedzania salin Wielickich w dniu 18. sierpnia 1904 położyła kres życiu zasłużonego pedagoga i przez wszystkich, którzy go bliżej znali, ukochanego człowieka.

Pogrzeb ś. p. prof. Józefa Webera odbył się dnia 21. sierpnia 1904 w Wieliczce. Imieniem kolegów pożegnał go prof. Dr. Grabowski.

Cześć Jego pamięci!

Z początkiem roku szk. 1904/5 zaszły w składzie grona nauczycielskiego następujące zmiany:

Profesor Czesław Pieniążek, skończywszy 30-ty rok rok służby, przeszedł na własne żądanie w stały stan spoczynku, a przy tej sposobności otrzymał w uznaniu swych zasług tytuł Radcy szkolnego. (R. szk. kr. 4. lipca 1904 l. 23457).

Dyrekcya spełnia miły obowiązek, wyrażając i na tem miejscu w swem imieniu tudzież w imieniu grona nauczycielskiego

i młodzieży profesorowi Pieniążkowi serdeczne podziękowanie za długoletnią pracę w tut. zakładzie.

Dr. Stanisław Tołłoczko rozp. c. k. R. szk. kr. z dnia 8. sierpnia 1904 l. 22468 został mianowany profesorem w tut. zakładzie.

Dr. Jan Ptaśnik rozp. c. k. R. szk. kr. z dnia 8. sierpnia 1904 l. 22458 został zamianowany profesorem w tut. zakładzie, równocześnie jednak otrzymał całoroczny urlop.

Dr. Stanisław Zathey rozp. z dnia 8. sierpnia 1904 l. 22468 został mianowany profesorem w tut. zakładzie.

Alfred Rachalski rozp. c. k. R. szk. kr. z dnia 30. sierpnia 1903 l. 21934 został mianowany zastępcą nauczyciela w tut. zakładzie.

Prof. Franciszek Znamirowski otrzymał urlop do końca roku szkolnego 1904/5 dla poratowania zdrowia.

Z zakładu odszedł zast. naucz. Jan Kozak, mianowany rozp. z dnia 8. sierpnia 1904 l. 22468 rzeczywistym nauczycielem w szkole realnej w Krośnie.

Dnia 9. września 1904 odbyło się żałobne nabożeństwo za duszę ś. p. Cesarzowej Elżbiety.

†

Dnia 23. września 1904 odbyło się nabożeństo żałobne za duszę

ś. p. STANISŁAWA PODOLIŃSKIEGO

pilnego i pracowitego ucznia drugiej klasy, który zmarł podczas feryi.

Cześć Jego pamięci!

W dniach od 19. do 24. września 1904 odbył się piśmienny, a w dniach od 27. do 29. września 1904 ustny egzamin dojrzałości w terminie jesiennym 1904.

Dnia 4. października 1904, jako w dzień Imienin Najjaśniejszego Pana Cesarza i Króla Franciszka Józefa I., odbyło się uroczyste nabożeństwo w kościele św. Anny.

Dnia 19. listopada 1904, jako w dniu Imienin Cesarzowej Elżbiety, odbyło się żałobne nabożeństwo w kościele św. Anny.

Dnia 15. grudnia 1904 obbył się dla uczniów klas niższych poranek, a dla uczniów klas wyższych wieczorek ku uczczeniu pamięci Adama Mickiewicza.

Dnia 30. stycznia 1905 rozdano uczniom świadectwa za pierwsze półrocze r. szk. 1904/5.

Zmiejszenie liczby godzin na drugie półrocze b. r. otrzymali zastępcy nauczycieli, pp. Bolesław Kielski i Tadeusz Łasiński, a profesor Dr. Tadeusz Grabowski powrócił z urlopu i objął swe obowiązki.

W dniach od 21. do 24. marca b. r. odbyły się rekolekcye pasyjne, tudzież Wielkanocna spowiedź i Komunia św.

Dnia 17. kwietnia b. r. zwiedzili uczniowie klasy VII. gazownię i elektrownię miejską. Za ułatwienie zwiedzenia tych instytucyi zechce Dyrekcya gazowni i elektrowni przyjąć uprzejme podziękowanie dyrekcyi zakładu.

Dnia 16. kwietnia b. r. otrzymała dyrekcya od WP. Wacława Lipkowskiego ucznia tut. zakładu kwotę 200 K. na wsparcia dla uczniów, potrzebujących pomocy. Darem tym rozporządziła dyrekcya w porozumieniu z ks. katechetą zakładu, a szanownemu ofiarodawcy składa na tem miejscu serdeczne podziękowanie za pamięć o potrzebach zakładu.

W dniach od 9. do 15. maja b. r. odbył się piśmienny egzamin dojrzałości.

†

Dnia 23. maja 1905 odbyło się żałobne nabożeństwo za duszę

ś. p. WŁADYSŁAWA KOZIKA,

zdolnego i pracowitego ucznia drugiej klasy, który zmarł dnia 13. maja b. r. w Uhersku.

Cześć Jego pamięci!

†

Dnia 26. maja 1905 zmarł zdolny i pracowity uczeń klasy IV. A.

PAWEŁ WINIARZ

Pogrzeb odbył się dnia 28. maja przy udziale grona nauczycielskiego i młodzieży zakładu.

Cześć Jego pamięci!

Dnia 15. czerwca br. połączono budynek szkoły z elektrownią miejską i zaprowadzono instalacyę elektryczną w gabinetach fizyki, chemii i historyi naturalnej.

W dniach od 13. do 18. czerwca b. r. odbył się ustny egzamin dojrzałości. Sprawozdanie o tymże egzaminie znajduje się w rozdziale V. niniejszego sprawozdania.

Dnia 28. czerwca b. r. odbyło się żałobne nabożeństwo za duszę ś. p. Cesarza Ferdynanda.

W ciągu roku szkolnego przystąpiła młodzież 3-krotnie do spowiedzi i komunii św.

Dnia 29. czerwca b. r. zakończono rok szkolny uroczystem nabożeństwem w kościele św. Anny, podczas którego odśpiewano hymn ludu.

III.
Plan naukowy*.

a) Rozkład godzin.

PRZEDMIOT	KLASA							Razem
	I.	II.	III.	IV.	V.	VI.	VII.	
Religia**)	2	2	2	2	2	2	2	14
Język polski	3	4	3	3	4	3	4	24
Język niemiecki . . .	6	6	5	4	4	4	4	33
Język francuski . . .	—	--	4	3	3	3	3	16
Geografia	3	2	2	2	—	—	—	9
Historya	2	2	2	3	3	3	4	19
Matematyka	3	3	3	3	4	4	4	24
Historya naturalna .	2	2	—	—	2	2	2	10
Fizyka	—	—	3	2	—	3	4	12
Chemia	—	—	—	3	2	2	—	7
Geometrya i rysunki geometryczne . . .	—	2	2	2	3	3	2	14
Rysunki odręczne . .	4	4	4	3	3	2	2	22
Kaligrafia	2	—	—	—	—	—	—	2
Gimnastyka	2	2	2	2	2	2	2	14
Razem . . .	29	29	32	32	32	33	33	220
Język ruski***)	—	—	—	2	2	2	—	6

*) Zatwierdzony rozporządzeniem c. k. Ministerstwa Wyznań i Oświecenia z dnia 1 maja 1900. L. 4202.

**) Religii mojżeszowej udziela się w każdej klasie w 1 godz. tygodniowo.

***) Względnie obowiązkowy.

Przedmioty nadobowiązkowe: język angielski (4 godz.), stenografia (4 godz.), śpiew (4 godz.).

b) Rozdział materyału nauki.

KLASA I.

Religia: (2 godziny na tydzień). Zasady katolickiej wiary i moralności.

Język polski: (3 godziny na tydzień). Czytanie wzorów według wypisów.

Deklamacya: Należyte wygłaszanie z pamięci wzorowych utworów poetycznych, niekiedy ustępów prozaicznych.

Gramatyka: Elementarna nauka o zdaniu pojedynczem i o składni zgody; najważniejsze zdania poboczne; poznanie ważniejszych znaków pisarskich. Deklinacya imion. Ćwiczenia piśmienne głównie w ortografii.

Język niemiecki: (6 godzin na tydzień). Czytanie; uczenie się na pamięć słówek, zwrotów i całych ustępów; zdawanie sprawy z treści czytanych ustępów na podstawie stosownych pytań; tłómaczenia; rozmówki. Znajomość odmian regularnych i głównych zasad składni; ćwiczenia ortograficzne. — Ćwiczenia piśmienne.

Geografia: (3 godziny na tydzień). Zasadnicze pojęcia z geografii, traktowane w sposób poglądowy, o ile są potrzebne do zrozumienia mapy. Ruch dzienny słońca względem budynku szkolnego i siedziby szkoły w rozmaitych porach roku; na tej podstawie oryentowanie się w najbliższem otoczeniu, na mapie i na globusie. Opisanie i wyjaśnienie oświetlenia i ogrzewania ziemi w obrębie kraju rodzinnego w ciągu całego roku, o ile te zjawiska zależą bezpośrednio od długości dnia i wysokości słońca. Przegląd oro- i hydrograficzny ziemi, tudzież położenie najgłówniejszych państw i miast w poszczególnych częściach świata. Wprowadzanie do czytania na mapie z ciągłemi ćwiczeniami.

Rysowanie najprostszych przedmiotów geograficznych w związku z mapą.

Historya: (2 godziny na tydzień). Najważniejsze podania, osoby i zdarzenia z dziejów kraju rodzinnego.

Matematyka: (3 godziny na tydzień). Układ dziesiątkowy: Pisanie liczb u Rzymian. Pierwsze cztery działania na liczbach całkowitych i ułamkach dziesiętnych, oderwanych i mianowanych.

Wyjaśnienie układu metrycznego miar i wag. Ćwiczenia w prostem wnioskowaniu. Podzielność liczb, rozkład na czynniki pierwsze; największa wspólna miara i najmniejsza wspólna wielokrotność. Pierwsze 4 działania na ułamkach zwyczajnych. Zamiania ułamków zwyczajnych na dziesiętne i na odwrót. Rachunek liczbami wielorakiemi.

Początki nauki form geometrycznych. Pojęcia zasadnicze geometryi i objaśnienie z poglądu brył elementarnych, jakoto: sześcianu, graniastosłupa, ostrosłupa, walca, stożka i kuli. Objaśnianie najważniejszych form geometryi płaskiej i ich cech głównych na podstawie poglądu.

Historya naturalna: (2 godziny na tydzień). W pierwszem półroczu: Zwierzęta, mianowicie ssawce i ptaki: W drugiem półroczu: Rośliny, mianowicie wybór roślin zarodkowych, na których najłatwiej zaznajomić można uczniów z zasadami zewnętrznej budowy rośliny.

Rysunki odręczne: (4 godziny na tydzień). Rysowanie płaskich form ornamentu geometrycznego jako przygotowanie do ornamentu swobodnego. Łatwe ornamenta swobodne; kwiaty stylizowane; łatwe kształty naczyń w rzucie geometrycznym. — Materyał: Ołówek, farba. — Objaśnienia: Zastosowanie i znaczenie ornamentów rysowanych.

Kaligrafia: (2 godziny na tydzień). Pismo zwykłe łacińskie i niemieckie, pismo rondowe i igiełkowe.

KLASA II.

Religia: (2 godziny na tydzień). Dzieje starego zakonu z uwzględnieniem chronologii i geografii biblijnej.

Język polski: (4 godziny na tydzień). Czytanie wzorów według wypisów, jak w klasie I.

Deklamacya, jak w klasie I.

Gramatyka: Elementarna nauka o zdaniu złożonem. Powtórzenie deklinacyi imion, odmiana słów. Nauka pisowni i interpunkcyi uzupełniona i rozszerzona. Ćwiczenia piśmienne jak w kl. I.

Język niemiecki: (6 godzin na tydzień). Zdawanie sprawy z czytanych ustępów na podstawie stosownych pytań, retrowersya; dłuższe rozmówki, memorowanie słówek, zwrotów i całych

ustępów. Powtórzenie odmiany regularnej, poznanie najważniejszych wyjątków. — Ćwiczenia piśmienne.

Geografia: (2 godziny na tydzień). Zwięzłe powtórzenie pojęć zasadniczych geografii matematycznej. Ruch pozorny słońca w rozmaitych szerokościach; z tego wynikające różnice w oświetleniu i ogrzewaniu ziemi jako podstawa klimatów. Azya i Afryka pod względem położenia i zarysu, tudzież co do oro- i hydrografii, etnografii i topografii z uwzględnieniem stosunków klimatycznych, o ile je można wyjaśnić z ruchu pozornego słońca. Związek między klimatem a roślinnością, płodami krajów i zatrudnieniem ludów należy traktować tylko na niektórych przystępnych, jasno zrozumiałych przykładach. Europa: pogląd na jej położenie i zarys, na oro- i hydrografię. Państwa Europy południowej i Wielka Brytania według zasad, podanych przy geografii Azyi i Afryki. Początek ćwiczeń w szkicowaniu map.

Historya: (2 godziny na tydzień). Najważniejsze osoby i zdarzenia z dziejów monarchii austryacko-węgierskiej z uwzględnieniem dziejów powszechnych.

Matematyka: (3 godziny na tydzień). Powtórzenie nauki o ułamkach zwyczajnych. Rachunek liczbami niezupełnemi. Mnożenie i dzielenie skrócone. Rozwiązywanie zagadnień z reguły trzech prostej i złożonej za pomocą wnioskowania. Najważniejsze wiadomości o miarach, wagach i pieniądzach. Nauka o stosunkach i proporcyach z zastosowaniem do rozwiązywania zagadnień z reguły trzech prostej i złożonej. Rachunek procentu prostego, prowizyi i dyskontu.

Historya naturalna: (2 godziny na tydzień). W pierwszem półroczu: Zwierzęta, mianowicie dokończenie zwierząt kręgowych, potem zwierzęta bezkręgowe, szczególnie owady. W drugiem półroczu: Rośliny, mianowicie dalszy ciąg nauki klasy pierwszej; przerobienie kilku roślin zarodnikowych i takich roślin zarodkowych, których obserwacya przedstawia większe trudności. Wdrażanie do zrozumienia podziału zasadniczego i rozpoznawanie najważniejszych grup roślinnych.

Geometrya i rysunki geometryczne: (2 godziny na tydzień).

a) **Geometrya** (1 godzina). Zasady planimetryi do przystawania włącznie.

b) **Rysunek geometryczny** (1 godzina). Ćwiczenia w uży-

waniu przyrządów rysunkowych. Rysunek konstrukcyjny w związku z materyałem przerobionym i z uwzględnieniem łatwych form ornamentalnych według wzorów.

Rysunki odręczne: (4 godziny na tydzień). Rysowanie od ręki modeli geometrycznych pojedynczo i w grupach z poglądu. Ciąg dalszy rysowania ornamentów swobodnych z zastosowaniem farby. Materyał: Ołówek (w danym razie pióro), farba. — Objaśnienia: Zasady rysunku perspektywicznego z poglądu. Wyjaśnienia o rozwoju i celu ornamentów.

KLASA III.

Religia: (2 godziny na tydzień). Żywot Pana Jezusa i dzieje apostolskie z uwzględnieniem chronologii i geografii biblijnej.

Język polski: (3 godziny na tydzień). Czytanie wzorów według wypisów. Czytanie, objaśnianie i zdawanie sprawy, jak w kl. I. i II. Krótkie wiadomości o życiu i pismach celniejszych pisarzy, z których dzieł wyjątki właśnie się czyta. Deklamacya, jak w kl. I. Gramatyka: Przysłówki, spójniki, przyimki. Składnia rządu. Prawidła pisowni.

Wypracowania piśmienne: dwa na miesiąc, naprzemian szkolne i domowe.

Język niemiecki: (5 godzin na tydzień). Swobodniejsza reprodukcya czytanych ustępów prozaicznych i poetycznych; uwzględnienie synonimów (zwrotów, podobną myśl wyrażających); uczenie się na pamięć.

Systematyczna gramatyka w zakresie nauki o formach i składni rządu. — Ćwiczenia piśmienne.

Język francuski: (4 godziny na tydzień). Nauka czytania; memorowanie słówek, zwrotów i zdań; retrowersya i rozmówki. Najważniejsze prawidła odmian regularnych (rodzajnika, rzeczownika, przymiotnika, zaimka). Słowa posiłkowe; główne zasady konjugacyi regularnej; tworzenie najważniejszych czasów złożonych. — W 1 półroczu co tydzień krótki dyktat w ścisłym związku z wziętymi ustępami. W 2 półroczu co 4 tygodnie dwa dyktaty i jedno wypracowanie szkolne. Tematy do dyktatów, jak w 1 półroczu; do zadań szkolnych: pisanie z pamięci memorowanych ustępów, retrowersye.

Geografia: (2 godziny na tydzień). Geografia tych krajów europejskich, których nie traktowano w klasie II, (z wyłączeniem monarchii austryacko-węgierskiej); geografia Ameryki i Australii według zasad, podanych w geografii w klasie II., mianowicie także co do wyjaśnienia stosunków klimatycznych. Ćwiczenia w szkicowaniu map.

Historya: (2 godziny na tydzień). Podania o bogach i bohaterach z historyi Greków i Rzymian.

Matematyka: (3 godziny na tydzień). Początki arytmetyki ogólnej. Nauka o czterech działaniach głównych na liczbach ogólnych o jednym i więcej wyrazach z wyłączeniem rachunku ułamkami. Podnoszenie do kwadratu i do sześcianu wyrażeń algebraicznych, jedno- i wielowyrazowych, tudzież liczb dziesiętnych. Wyciąganie pierwiastka kwadratowego i sześciennego z liczb dziesiętnych. Ciągłe ćwiczenia w rachowaniu liczbami szczególnemi w celu utrwalenia wiadomości arytmetycznych z klas poprzednich, ćwiczenia w rachunku podziału.

Fizyka: (3 godziny na tydzień): **Wstęp:** Rozciągłość i nieprzenikliwość ciał, stany skupienia; ruch i jego cechy, bezwładność. Siła, jej punkt przyłożenia, kierunek i wielkość. Pojęcie dwu sił równych; przedstawienie sił za pomocą odcinków.

Nauka o ciężkości: Kierunek ciążenia na ziemi, ciężar, jednostka ciężaru, środek ciężkości, rodzaje równowagi ciała podpartego. Dźwignia, waga równoramienna i waga rzymska, blok stały. Ciężar właściwy, gęstość względna.

Nauka o siłach molekularnych: Podzielność, drobina, dziurkowatość, spójność, przyczepność. Sprężystość, prawo sprężystości na ciągnienie, waga sprężynowa.

Nauka o ciałach płynnych: Własności charakterystyczne tych ciał. Rozchodzenie się ciśnienia, powierzchnia poziomu. Ciśnienie hydrostatyczne. Reakcya wody wypływającej. Naczynia połączone (zjawiska włoskowatości). Zasada Archimedesa. Łatwiejsze przypadki wyznaczenia ciężaru właściwego przez obserwacyę parcia płynów. Pływanie ciał. Areometr podziałkowy.

Nauka o ciałach gazowych: Własności charakterystyczne tych ciał. Ważenie powietrza, barometr, manometr, prawo Mariotta. Pompy wodne i pompy pneumatyczne. Lewar. Balon powietrzny.

Nauka o cieple: Wrażenie ciepła, temperatura. Zmiana objętości przez ciepło. Termoskopy, termometry. Ciepło właściwe. Przewodzenie ciepła, doświadczenia główne o promieniowaniu ciepła. Wyjaśnienie pór roku na podstawie ruchu ziemi około słońca. Zmiana stanu skupienia. Prężność par. Zasada maszyny parowej. Źródła ciepła.

Nauka o magnetyzmie: Magnesy naturalne i magnesy sztuczne, igła magnesowa, działanie wzajemne dwu biegunów magnetycznych. Magnetyzowanie przez rozdział, przcz pocieranie. Magnetyzm ziemi, pojęcie zboczenia i nachylenia z powtórzeniem wiadomości zasadniczych z astronomii. Busola.

Nauka o elektryczności: Elektryzowanie przez tarcie, przeż udzielanie. Przewodzenie elektryczności. Dwa rodzaje stanu elektrycznego. Elektroskopy. Siedziba elektryczności. Działanie kończyn. Elektryzowanie przez rozdział. Najzwyklejsze przyrządy do wytwarzania i gromadzenia elektryczności. Burze. Gromochrony. — Ogniwo i stos Volty, dowód biegunowości elektrycznej. Prąd elektryczny. Najzwyklejsze ogniwa galwaniczne. Wytwarzanie ciepła i światła przez prąd. Elektroliza (rozkład wody i galwanoplastyka). Działania magnetyczne prądu. Telegraf Morsego. Zasadnicze doświadczenia o indukcyi elektrycznej. Telefon i mikrofon. Termoelektryczność.

Geometrya i rysunki geometryczne: (2 godziny na tydzień).

a) **Geometrya:** (1 godzina). Ciąg dalszy i dokończenie planimetryi. Równość i przekształcenie powierzchni figur płaskich. Obliczanie powierzchni, proporcyonalność i podobieństwo w związku z odpowiednim materyałem nauki matematyki w tej klasie.

b) **Rysunek geometryczny:** (1 godzina). Rozszerzenie rozpoczętych w klasie drugiej konstrukcyi na podany wyżej materyał naukowy.

Rysunki odręczne: (4 godziny na tydzień). Ciąg dalszy rysunku perspektywicznego według trudniejszych modeli pojedynczych lub ugrupowanych; ciąg dalszy rysowania płaskich ornamentów polichromicznych. Przejście do ornamentów plastycznych. — Materyał: Ołówek (w danym razie pióro), kredka, farba. — Objaśnienia: Wyjaśnienie ornamentów rysowanych co do stylu, celu i zastosowania. Wiadomości o barwach

i harmonii barw. Ciąg dalszy objaśnienia zjawisk perspektywy i cieniowania przy rysowaniu z modeli.

KLASA IV.

Religia: (2 godziny na tydzień). Wyjaśnienie ważniejszych obrzędów kościelnych z podaniem powodu i czasu ich wprowadzenia.

Język polski: (3 godziny na tydzień). Czytanie wzorów, jak w kl. III. Uwzględnienie listów i innych zwykłych pism praktycznych. Najważniejsze wiadomości o głównych rodzajach poezyi i prozy w związku z lekturą. Deklamacya, jak w kl. I. Gramatyka: Składnia w obrębie czasownika. Systematyczna nauka o zdaniach złożonych i okresach. Powtórzenie całego materyału gramatycznego w ogólniejszych zarysach. Ćwiczenia piśmienne, jak w kl. III.

Język niemiecki: (4 godziny na tydzień). Reprodukcye, jak w kl. III.; uczenie się na pamięć.

Systematyczna gramatyka w zakresie nauki o zdaniu; uzupełnienie składni rządu. Ćwiczenia piśmienne.

Język francuski: (3 godziny na tydzień). Zdawanie sprawy z treści czytanych ustępów na podstawie stosownych pytań; retrowersye; dłuższe rozmówki; memorowanie słówek, zwrotów i całych ustępów. Powtórzenie i uzupełnienie odmian regularnych (przymiotnika, liczebnika, zaimka); nauka o przysłówku i przyimku; najzwyklejsze czasowniki nieregularne. — Co 4 tygodnie jeden dyktat, jedno zadanie szkolne i jedno domowe. Tematy do wypracowań, jak w klasie III., przy cokolwiek zwiększonych wymaganiach.

Geografia: (2 godziny na tydzień). Położenie, tudzież geografia fizyczna i polityczna Austro-Węgier z wyłączeniem części statystycznej, lecz z dokładnem uwzględnieniem płodów poszczególnych krajów, zatrudnienia ludności, stosunków komunikacyjnych i kultury ludów.

Ćwiczenia w swobodnem rysowaniu łatwiejszych szkiców kartograficznych.

Historya: (3 godziny na tydzień). Dzieje starożytne, głównie Greków i Rzymian, ze szczególnem uwydatnieniem momentów z historyi kultury i z ciągłem uwzględnieniem geografii.

Matematyka: (3 godziny na tydzień). **Arytmetyka ogólna:** Powtórzenie, uzasadnienie i rozszerzenie nauki o pierwszych czterech działaniach na liczbach ogólnych i szczególnych, całkowitych i ułamkowych. Uzasadnienie najprostszych reguł podzielności liczb układu dziesiątkowego. Teorya największej wspólnej miary i najmniejszej wspólnej wielokrotności, zastosowana do wielomianów. Równania stopnia pierwszego o jednej i więcej niewiadomych z zastosowaniem do rozwiązywania ważniejszych zagadnień praktycznych.

Nauka o stosunkach i proporcyach z liczbami ogólnemi z zastosowaniami.

Fizyka: (2 godziny na tydzień). **Nauka o ruchu:** Ruch jednostajny, ruch jednostajnie zmienny, spadek wolny, opór powietrza, rzut pionowy w górę. Składanie i rozkładanie ruchów. Rozwiązanie wykreślne rzutu poziomego i rzutu ukośnego. Związek między siłą, masą a przyspieszeniem. Równoległobok sił. Ruch na równi pochyłej. Tarcie. Wahadło. Siła odśrodkowa, ruch centralny. Wyjaśnienie obrotu ziemi około osi i jej biegu około słońca. Wypadkowa sił równoległych o tym samym kierunku na podstawie doświadczeń; bliższe określenie środka ciężkości. Powtórzenie i doświadczalne wyznaczenie warunków równowagi dźwigni, kołowrotu, bloka stałego i bloku ruchomego, wielokrążka i równi pochyłej z uwzględnieniem pracy zużytej. Główne zjawiska zderzenia się ciał sprężystych.

Nauka o głosie: Powstanie głosów. Rozchodzenie się głosu objaśnione doświadczeniami. Prędkość głosu, odbijanie się głosu. Rodzaje głosów; siła i wysokość tonów, skala tonów; struny, widełki stroikowe, piszczałki. Odbrzmiewanie. Narząd słuchowy.

Nauka o świetle: Źródła światła. Prostoliniowe rozchodzenie się światła. Cień. Fazy księżyca, zaćmienia. Ciemnia optyczna. Siła oświetlenia, prawo odbijania się światła, obrazy w zwierciadłach płaskich i kulistych. Załamywanie się światła (jakościowo). Przechodzenie światła przez płyty, graniastosłupy i soczewki. Obrazy w soczewkach, ciemnia fotograficzna, oko, akomodacya, okulary, widzenie przedmiotów, trwanie wrażeń świetlnych, kąt widzenia, lupa, mikroskop. Lunety dioptryczne najprostszej konstrukcyi. Rozszczepianie się światła, widmo słoneczne, barwy uzupełniające, barwa ciał wskutek pochłaniania światła. Tęcza.

Chemia: (3 godziny na tydzień). Doświadczenia objaśniające różnicę między zjawiskami fizycznemi a chemicznemi. Krótka charakterystyka najważniejszych pierwiastków i ich połączeń, połączona z nauką poglądową najważniejszych minerałów i skał.

Olej skalny; przykłady węglowodorów, alkoholów i kwasów. Krótkie uwagi o tłuszczach i mydłach. Węglowodany. Fermentacya. Najważniejsze połączenia sinu. Benzol i kilka jego najważniejszych połączeń pochodnych. Żywice (terpentyna). Olejki eteryczne (olej terpentynowy). Ciała białkowate.

Geometrya i rysunki geometryczne: (2 godziny na tydzień). *a)* **Geometrya.** Zasady stereometryi. Najważniejsze twierdzenia o wzajemnem położeniu prostych i płaszczyzn ze względu na potrzeby nauki o rzutach. Graniastosłup, ostrosłup, walec, stożek i kula. Wyznaczenie powierzchni i objętości tych brył. (Wzory odnoszące się do kuli należy podawać bez dowodzenia).

b) **Rysunek geometryczny.** Przedstawienie punktów, odcinków, figur płaskich i łatwych brył geometrycznych za pomocą dwu rzutni prostopadłych sposobem poglądowym i w związku z materyałem naukowym stereometryi.

Rysunki odręczne: (3 godziny na tydzień). Ciąg dalszy rysunku perspektywicznego według kształtów naczyń i innych odpowiednio dobranych wyrobów przemysłowo-artystycznych i technicznych, pojedynczo lub w grupach. Rysowanie bogatszych ornamentów polichromicznych i plastycznych, tudzież motywów z natury. — Materyał: Ołówek (w danym razie pióro), kredka, farba. — Objaśnienia o stylach, barwach i cieniowaniu.

KLASA V.

Religia: (2 godziny na tydzień). W 1 półroczu historyczny przegląd głównych źródeł katolickiej nauki wiary i moralności.

W 2 półroczu dogmatyka katolicka.

Język polski: (4 godziny na tydzień). Czytanie celniejszych dzieł literatury polskiej wieku XVI w związku z lekturą celniejszych a charakterystycznych ustępów z dzieł tych autorów klasycznych (greckich i rzymskich) w przekładach, którzy byli wzorami dla autorów polskich. Obowiązkowa lektura domowa. Deklamacya, jak w kl. I.

Wypracowania piśmienne.

Język niemiecki: (4 godziny na tydzień). Ćwiczenia w reprodukcyi szczegółowej lektury nowszych pisarzy, przeważnie prozaicznej. — Memorowanie (deklamacya). — Obowiązkowa lektura domowa.

Uzupełnienie wiadomości gramatycznych (ze składni rządu, zdania i szyku). — Ćwiczenia piśmienne.

Język francuski: (3 godziny na tydzień). Zdawanie sprawy z treści czytanych ustępów na stosowne pytania; dłuższe rozmówki; próby samodzielnej reprodukcyi czytanych ustępów; Uzupełnienie nauki o odmianach. Czasowniki nieregularne, niezupełne i nieosobowe; spójniki. Składnia rządu; składnia w obrębie czasownika (tryby i czasy). — Ćwiczenia piśmienne. Tematy, jak w klasach poprzednich: krótkie swobobne opowiadania; przekłady z języka wykładowego na język francuski.

Historya: (3 godziny na tydzień) Dzieje średniowieczne i nowożytne aż do pokoju westfalskiego w ten sam sposób, co w kl. IV, ze szczególnem uwzględnieniem monarchii austryacko-węgierskiej.

Matematyka: (4 godziny na tydzień). **Arytmetyka ogólna:** Równania nieoznaczone stopnia pierwszego o dwu niewiadomych. Potęgi i pierwiastki; pojęcie liczb niewymiernych. Jednostka urojona. Równania stopnia drugiego o jednej niewiadomej i równania stopni wyższych o jednej niewiadomej, dające się sprowadzić do równań kwadratowych. Najprostsze przypadki równań kwadratowych o dwu niewiadomych. Nauka o logarytmach.

Geometrya: Geometrya płaska. Utwory zasadnicze geometryi płaskiej. Teorya równoległych. Twierdzenia o trójkącie aż do przystawania włącznie; twierdzenia o czworokącie i wielokącie; twierdzenia o kątach i cięciwach w kole, o trójkątach, czworokątach wpisanych i opisanych. Proporcyonalność odcinków, podobieństwo figur; z tego wynikające twierdzenia o trójkącie i kole. Poprzeczne w trójkącie, harmoniczne rzędy punktów. Równość powierzchni, zmiana i podział powierzchni; obliczanie powierzchni, wielokąty umiarowe, pomiar koła. Niektóre zagadnienia o zastosowaniu algebry do geometryi.

Historya naturalna: (2 godziny na tydzień). **Botanika:** Przegląd grup roślin w ich naturalnym porządkn na podstawie zewnętrznej i (gdzie potrzeba) wewnętrznej budowy i czynności fizyolo-

gicznych rośliny wogóle; charakterystyka najważniejszych rodzin roślinnych na ich przedstawicielach, przyczem wykluczone są wszelkie zbyteczne szczegóły systematyczne.

Chemia: (2 godziny na tydzień). **Chemia nieorganiczna:** Rozszerzenie i pogłębienie materyału naukowego klasy IV. w kierunku wykazania prawidłowości zjawisk chemicznych. Wyprowadzenie drogą eksperymentalną prawideł teoretycznych i doświadczalnych.

Szczegółowe traktowanie wodoru, tlenu, azotu, węgla, tudzież najważniejszych połączeń tych pierwiastków; analogiczne traktowanie chloru, bromu, jodu, fluoru, siarki, boru, fosforu, arsenu, antymonu i krzemu.

Krótka, ogólna charakterystyka metali i szczegółowe omówienie tych metali i ich połączeń, które pod względem teoretycznym i praktycznym zasługują na szczególniejszą uwagę.

Geometrya i rysunki geometryczne: (3 godziny na tydzień). Powtórzenie najważniejszych twierdzeń o wzajemnem położeniu prostych i płaszczyzn. Systematyczne przeprowadzenie i należyte wyćwiczenie w rozwiązywaniu zagadnień zasadniczych geometryi wykreślnej o punktach, prostych i płaszczyznach, uwzględniając przy sposobności także rzutnię krzyżową. Rzuty figur płaskich i wyznaczenie ich cieniów rzuconych na rzutnie. Wykreślenie koła z jego kładu. Wyprowadzenie najważniejszych własności elipsy z analogicznych własności koła w związku z jego kładem.

Rysunki odręczne: (3 godziny na tydzień). **Rysunek figuralny:** Wyjaśnienie budowy anatomicznej głowy ludzkiej, najważniejsze wiadomości o proporcyi i różnicach wieku. Ćwiczenia w rysowaniu konturów, następnie w półcieniach i cieniach pełnych, rysowanie według wzorów i odlewów gipsowych.

KLASA VI.

Religia: (2 godziny na tydzień). Etyka katolicka.

Język polski: (3 godziny na tydzień). Czytanie celniejszych dzieł literatury polskiej od początku XVII wieku do r. 1822 w związku z lekturą celniejszych a charakterystycznych ustępów z autorów klasycznych (greckich i rzymskich) we wzorowym przekładzie. Mickiewicz. Cwiczenia w wykładzie ustnym. Obo-

wiązkowa lektura domowa. Deklamacya jak w kl. I. Wypracowania stylistyczne jak w kl. V.

Język niemiecki: (4 godziny na tydzień). Pogląd na rozwój dawniejszej literatury niemieckiej aż do Klopstocka; dokładniejsza, na lekturze celniejszych dzieł oparta znajomość epoki klasycznej od Klopstocka do roku 1794, ze szczególnem uwzględnieniem Lessinga i Herdera. Podanie zasad poetyki i stylistyki. Deklamacya; obowiązkowa lektura domowa. — Ćwiczenia piśmienne.

Język francuski: (3 godziny na tydzień). Dokończenie nauki gramatycznej: zwroty imiesłowowe, zdania przysłówkowe. Czytanie większych ustępów z prozy powieściowej i opisowej; wzory poezyi epickiej i lirycznej: krótkie szkice biograficzne tych autorów, z których dzieł wyjątki właśnie się czyta; ćwiczenia ustne. Nauki udziela się w języku francuskim. — Co 4 tygodnie jedno zadanie szkolne i jedno domowe. Tematy: swobodna reprodukcya przerabianych w szkole ustępów powieściowych; streszczanie ustępów większych; przerabianie poematów opisowych na prozę: listy; przekłady na język francuski w ścisłem zastosowaniu do pewnych prawideł składni, z zachowaniem zasady stopniowania, aż do przekładu dzieł oryginalnych

Historya: (3 godziny na tydzień). Dzieje nowożytne od pokoju westfalskiego w ten sam sposób, co w dwu klasach poprzedzających, ze szczególnem uwzględnieniem monarchii austryacko-węgierskiej.

Matematyka: (4 godziny na tydzień) **Arytmetyka ogólna:** Równania logarytmowe; wykładnicze. Postępy arytmetyczne i postępy geometryczne. Rachunek procentu składanego, rachunek rent. Powtarzania.

Geometrya: 1. Trygonometrya. Funkcye goniometryczne, rozwiązywanie trójkąta prostokątnego. Dalsze wzory goniometryczne. Rozwiązywanie wielokątów umiarowych. Twierdzenia główne, służące do rozwiązywania trójkątów ukośnokątnych z zastosowaniami. Łatwiejsze równania goniometryczne.

2. Stereometrya. Najważniejsze twierdzenia o wzajemnem położeniu prostych i płaszczyzn w przestrzeni. Własności główne naroża w ogólności a w szczególności naroża trójścien-

nego; (naroże biegunowe). Podział i własności brył. Przystawanie i symetrya, podobieństwo i podobieństwo symetryczne brył. Powierzchnia i objętość graniastosłupa, ostrosłupa i ostrosłupa ściętego. Obliczanie objętości walca, stożka, stożka ściętego, tudzież powierzchni tych brył przy osiach prostopadłych do podstawy. Powierzchnia i objętość kuli, tudzież jej części o łatwych ograniczeniach.

Historya naturalna: (2 godziny na tydzień). **Zoologia:** Najważniejsze wiadomości o budowie ciała ludzkiego i czynnościach jego organów ze wskazówkami dyetetycznemi; przerobienie gromad zwierząt kręgowych i ważniejszych grup zwierząt bezkręgowych na podstawie ich wewnętrznej i zewnętrznej budowy, tudzież z uwzględnieniem stosunków rozwojowych, lecz z pominięciem wszelkich zbytecznych szczegółów systematycznych.

Fizyka: (3 godziny na tydzień). **Wstęp:** Krótkie uwagi o zadaniu i metodzie fizyki. Powtórzenie nauki o rozciągłości i nieprzenikliwości ciał z klas niższych. Drobina, atom. Stany skupienia.

Mechanika: Wiadomości wstępne o ruchu. Ruch jednostajny i jednostajnie zmienny. Prawo bezwładności. Spadek wolny. Pomiar sił dynamiczny i statyczny. Ciężar. Opór powietrza. Rzut pionowy w górę. Określenie i miara pracy. Siła żywa, energia. — Składanie i rozkładanie ruchów, rzut pionowy i rzut ukośny. Ruch na równi pochyłej. Składanie i rozkładanie sił, przyłożonych do jednego punktu; wypadkowa sił, przyłożonych do punktów układu sztywnego. Moment obrotu. Para sił. Środek ciężkości. Rodzaje równowagi; stałość. Maszyny proste na zasadzie zachowania pracy. Opory ruchu, niemożność tak zwanego „perpetuum mobile". Waga równoramienna i waga dziesiętna. — Ruchy po liniach krzywych, siła dośrodkowa i odśrodkowa. Ruch centralny. Wahadło matematyczne i wahadło fizyczne, to ostatnie tylko sposobem doświadczalnym (wahadło rewersyjne). — Powtórzenie nauki o siłach molekularnych z klas niższych. Moduł sprężystości. Wytrzymałość. Uderzenie. — Powtórzenie mechaniki płynów z klas niższych, z odpowiedniem uogólnieniem i uzupełnieniem. Twierdzenie Torricelli'ego o wpływie, ciśnienie hydrodynamiczne w poziomej rurze wypływowej. Napięcie powierzchni, włoskowatość. Roztwarzanie, dyfuzya. — Powtórzenie mechaniki gazów z klas niższych z uzupełnieniem.

Prawa Mariotta i Gay-Lussaca. Ważenie gazów; obliczenie rozrzedzenia i zgęszczenia w pompach powietrznych; parcie w powietrzu. Barometryczne mierzenie wysokości. Wypływ gazów, dyfuzya, absorbcya.

Nauka o ruchu falowym: Prawa prostego ruchu drgającego, łatwe przypadki składania drgań, fale postępowe podłużne i poprzeczne, odbijanie się i interferencya fal, fale stojące, wszystko przeważnie sposobem wykreślnym i eksperymentalnym.

Akustyka: Powstanie głosu. Rodziaje głosu. Wyznaczenie wysokości tonu. Skala dur i mol, trójdźwięk. Prawa drgania struny napiętej (monochord), tony górne. Siła tonu. Barwa tonu. Odbrzmiewanie. Brzmiące pręty, płyty i błony. Piszczałki. Narząd głosowy. Rozchodzenie się głosu. Prędkość rozchodzenia się głosu, ubywanie siły głosu z odległością, odbijanie się i interferencya fal głosowych. Narząd słuchowy.

Chemia: (2 godziny na tydzień). **Chemia organiczna:** Pojęcie związku organicznego. Wykazanie istotnych składników związku organicznego; wzory atomistyczne stosunkowe; wzory drobinowe; wzory empiryczne i wyrozumowane.

Olej skalny. Metan, etan, propan, butan i pentan wraz z ich najważniejszemi połączeniami pochodnemi; kwas palmitowy, stearowy i cerotowy. Etylen i propylen, oraz ich ważniejsze połączenia pochodne. Acetylen, najważniejsze połączenia allylu, kwas olejowy; tłuszcze naturalne (mydła i świece); węglowodany, fermentacya alkoholowa. Najważniejsze związki sinowe. Krótkie omówienie mazi pogazowej. Benzol, toluol i ich najważniejsze połączenia pochodne. Dwu- i trójfenilometan ze wskazaniem na barwniki smołowe. Indygo. Naftalina, antracen. Pirydyna, chinolina, akrydyna; najważniejsze alkaloidy. Olej terpentynowy, kamfora, kauczuk i gutaperka; żywice. Ciała białkowate.

Geometrya i rysunki geometryczne: (3 godziny na tydzień). Rzuty prostokątne graniastosłupów, ostrosłupów, walców i stożków. Przekroje płaskie, siatki, oświetlenie równoległe, tudzież łatwiejsze przypadki wzajemnych przenikań tych brył. Sposób powstania w przestrzeni przecięć ostrokręgu, ich konstrukcye i rzuty. Wyprowadzenie najważniejszych własności tych krzywych z ich zastosowaniem do prowadzenia stycznych. Płasz-

czyzny styczne do powierzchni walców i stożków. Cienie rzucane na wnętrze powierzchni walcowych i stożkowych.

Rysunki odręczne: (2 godziny na tydzień). Ciąg dalszy rysunku figuralnego według odlewów gipsowych i trudniejszych wzorów. O ile czas wystarczy powtórzenie ćwiczeń w rysowaniu ornamentów i kształtów roślinnych z natury. Ćwiczenia w szkicowaniu i rysowaniu z pamięci, jak w kl. III.

KLASA VII.

Religia: (2 godziny na tydzień). Przegląd historyi kościelnej.

Język polski: (3 godziny na tydzień). Czytanie celniejszych dzieł literatury polskiej wieku XIX. w całości lub w dłuższych wyjątkach. Czytanie celniejszych i charakterystyczniejszych ustępów z autorów klasycznych greckich i rzymskich, we wzorowym przekładzie. Ćwiczenia w wykładzie ustnym.

Obowiązkowa lektura domowa.

Deklamacya jak w klasie I. — Ćwiczenia stylistyczne,

Język niemiecki: (4 godziny na tydzień). Epoka klasyczna od roku 1794 do śmierci Goethego; pisarze austryaccy czasów nowszych. Pogląd na dzieje piśmiennictwa niemieckiego po śmierci Goethego. Deklamacya. Obowiązkowa lektura domowa. Ćwiczenia piśmienne.

Język francuski: (3 godziny na tydzień). Powtarzanie przy sposobności najważniejszych prawideł gramatycznych. Lektura dłuższych ustępów poetycznych (dramatycznych) i prozaicznych. Zarysy biograficzne tych autorów, z których dzieł wyjątki właśnie się czyta. Uwzględnienie rozpraw z dziedziny nauk przyrodniczych i technicznych. Nauki udziela się w języku francuskim. — Wypracowania piśmienne jak w kl. VI.

Historya: (4 godziny na tydzień). Dwie godziny: Powtórzenie historyi i geografii monarchii austryacko-węgierskiej z dołączeniem przeglądu statystycznego produkcyi płodów surowych, przemysłu i handlu, uwzględniając dla porównania stosunki analogiczne w wielkich państwach europejskich.

Nauka o ustroju konstytucyjnym i o administracyi monarchii ze szczególnem uwzględnieniem części monarchii, reprezentowanej w Radzie państwa.

Dwie godziny: Dzieje kraju rodzinnego ze szczególnem uwzględnieniem momentów z dziejów kultury.

Matematyka: (4 godziny na tydzień). Arytmetyka ogólna: Zasady nauki o połączeniach. Dwumian Newtona dla wykładników całkowitych i dodatnich. Zasady nauki o prawdopodobieństwie.

Geometrya: Trygonometrya sferyczna. Najważniejsze własności trójkąta sferycznego, jego powierzchnia. Najważniejsze wzory do rozwiązywania trójkątów sferycznych prosto- i ukośnokątnych. Zastosowanie trygonometryi sferycznej do stereometryi i najprostszych zagadnień astronomicznych. Geometrya analityczna: Geometrya analityczna prostej i koła i przecięć stożkowych na płaszczyźnie na podstawie spółrzędnych prostokątnych, a w niektórych ważniejszych przypadkach także spółrzędnych biegunowych. Własności przecięć stożkowych ze względu na ognisko, styczne, normalne i średnice. Kwadratura elipsy i paraboli. — Powtórzenie całego materyału naukowego klas wyższych na przykładach odpowiednio dobieranych.

Historya naturalna: (2 godziny na tydzień). I. Półrocze. **Mineralogia:** Przerobienie najważniejszych minerałów pod względem ich krystalograficznych, fizycznych, chemicznych i innych własności w systematycznym porządku, lecz z pominięciem wszelkich postaci rzadszych lub takich, którychby uczniowie na podstawie poglądu poznać nie mogli.

II. Półrocze. **Zasady geologii:** Zwięzłe i krótkie przedstawienie przemian fizycznych i chemicznych z uwzględnieniem stosownych przykładów; najzwyklejsze skały i najważniejsze szczegóły o budowie gór, objaśnione o ile możności przykładami z blizkiego otoczenia Krótki opis epok geologicznych; przy nauce o zwierzętach i roślinach przedhistorycznych należy często zwracać uwagę na odpowiednie typy dzisiejsze, a przy sposobności wskazywać na rodowe powinowactwo istot żyjących.

Fizyka: (4 godziny na tydzień). **Zasady astronomii (Kosmografii):** Pozorny ruch dzienny sklepienia niebieskiego; czas gwiazdowy; spółrzędne odniesione do horyzontu i równika; wyznaczenie linii południkowej i wysokości bieguna. — Wielkość i kształt ziemi. Obrót ziemi około osi (doświadczenie z wahadłem Foucaulta) i zjawiska stąd wynikające. Ruch pozorny

słońca, ekliptyka. Spółrzędne odniesione do ekliptyki. Prawdziwy i średni czas słoneczny. Rok gwiazdowy i rok zwrotnikowy. Dni przestępne. Ruch prawdziwy ziemi około słońca. Odległość słońca. — Planety. Krótkie wyjaśnienie ich ruchu pozornego. Prawa Keplera; wyprowadzenie prawa Newtona o ciążeniu powszechnem z praw Keplera. Odległość i ruch księżyca. Opisanie sposobu wyznaczenia średniej gęstości ziemi. Porównanie masy ziemi z masą słońca, przypływ i odpływ morza. Precesya punktów równonocnych, wyjaśnienie jej zapomocą giroskopu. — Krótkie wiadomości o poszczególnych planetach, o kometach, gwiazdach spadających, gwiazdach stałych, gromadach gwiazd i mgławicach.

Nanka o cieple: Termometry, spółczynnik rozszerzalności. Ilość ciepła, ciepło właściwe. Związki między ciepłem a pracą mechaniczną; mechaniczny równoważnik ciepła. Istota ciepła. — Zmiany stanu skupienia z uwzględnieniem ciepła zużytego i wytworzonego. Krótkie wiadomości o parach nasyconych i parach przegrzanych. Gęstość par (ciężar drobinowy). Higrometrya. Opady atmosferyczne. Maszyna parowa. Przewodzenie ciepła. Krótkie uwagi o promieniowaniu ciepła. Izotermy, izobary, wiatry.

Nauka o magnetyzmie i elektryczności.

a) **Magnetyzm:** Powtórzenie zjawisk zasadniczych. Prawo Coulomba, natężenie bieguna, natężenia pola magnetycznego, linie sił magnetycznych. Położenie biegunów, moment magnetyczny. Elementa magnetyzmu ziemi.

b) **Elektryczność statyczna:** Powtórzenie doświadczeń zasadniczych o elektryzowaniu przez tarcie, udzielanie i rozdział; maszyna influencyjna. Prawo Coulomba i pomiar elektro-statyczny ilości elektryczności; pole elektryczne, najważniejsze wiadomości o potencyale w punkcie pola elektrycznego. Potencyał przewodnika. Scharakteryzowanie potencyału zapomocą doświadczeń. Pojemność, kondenzatory (stała dielektryczna), energia elektryczna ciała naelektryzowanego. Elektryczność atmosfery.

c) **Prądy elektryczne:** Różnica potencyałów w otwartem ogniwie galwanicznem, siła elektromotoryczna, zasadnicze doświadczenia Wolty, stosy galwaniczne. Prąd elektryczny, jego pole magnetyczne, prawo Biot-Savart'a, bezwzględna jedno-

stka elektromagnetyczna prądu i Amper. Busola stycznych Webera. Galwanometr zwierciadłowy. Prawo Ohma. Elektroliza, polaryzacya galwaniczna, ogniwa stałe, akumulatory. Wytwarzanie ciepła przez prąd. Prawo Joula, bezwzględne jednostki elektromagnetyczne oporu i siły elektromotorycznej, prawny Ohm i Volt. Oświetlenie elektryczne. Zjawisko Peltier'go. Prądy termoelektryczne. Pomiar oporu według metody podstawienia. Wyznaczenie oporu wewnetrznego i siły elektromotorycznej ogniw według metody Ohma. Rozgałęzienie prądu na dwie części. — Pole magnetyczne zamkniętego przewodnika płaskiego. Działanie wzajemne dwu przewodników prądu. Pole magnetyczne solenoidu; teorya magnetyzmu Ampera; elektromagnesy; zastosowania. Zjawiska zasadnicze diamagnetyzmu. Obroty elektromagnetyczne. — Indukcya prądów z odwołaniem się na zasadę zachowania energii. Działanie fizyologiczne indukcyi. Objaśnienie maszyny magnetoelektrycznej i maszyny dynamoolektrycznej. Induktor Rumkorffa. Telefon i mikrofon.

Optyka: Powtórzenie nauki o rozchodzeniu się światła z klasy IV. Hipotezy o naturze światła. Wyznaczenie prędkości rozchodzenia się światła. Fotometrya. — Odbijanie się światła, wyjaśnienie na podstawie ruchu falowego. Obrazy w zwierciadłach płaskich i w zwierciadłach kulistych. Załamywanie się światła, uzasadnienie jego teoretyczne na podstawie ruchu falowego. Odbicie całkowite. Przechodzenie światła przez płytę, ograniczoną równoległymi ścianami płaskiemi, przez graniastosłup, minimum zboczenia, wyznaczenie spółczynnika załamania. Soczewki, obliczenie i konstrukcya obrazów w soczewkach, aberacya sferyczna. — Rozszczepianie się światła; zabarwienie obrazu w soczewce, soczewki achromatyczne. Wyjaśnienie tęczy sposobem wykreślnym. Spektrometr. Widma emisyjne i absorpcyjne, najważniejsze wiadomości o analizie spektralnej, wyjaśnienie linii Fraunhofera; barwy ciał. Krótkie uwagi o fluorescencyi i fosforescencyi. Działanie termiczne światła, ciemne promienie ciepła; emisya i absorpcya promieni ciepła; ciała atermaniczne i diatermaniczne. Promienie Röntgena.

Aparat projekcyjny, ciemnia fotograficzna, oko. Mikroskopy i lunety dioptryczne z krótkiem wyjaśnieniem powiększe-

nia. Interferencya, barwy cienkich płytek, pierścienie Newtona, uginanie się światła przez szparę. Polaryzacya przez odbicie i przez załamanie podwójne; płytki turmalinowe. Graniastosłup Nikola. Skręcenie płaszczyzny drgania (Sacharometr).

Geometrya i rysunki geometyczne: (2 godziny na tydzień). Rzuty powierzchni kuli, jej przekroje płaskie, płaszczyzny styczne, tudzież walce i stożki styczne do kuli. Cienie własne i cienie rzucone na wypukłe i wklęsłe strony powierzchni walców, stożków i odcinków kuli.

Powtórzenie najważniejszych partyi geometryi wykreślnej na odpowiednio dobranych zagadnieniach i przykładach.

Rysunki odręczne: (2 godziny na tydzień). Wykonanie zadań do egzaminu dojrzałości z materyału naukowego klas poprzedzających. Po wyborze przedmiotów należy uwzględnić uzdolnienie indywidualne uczniów.

Ćwiczenia w szkicowaniu i rysowaniu z pamięci, jak w klasie III.

Gimnastyka we wszystkich klasach: Zadanie i plan nauki według reskryptu c. k. Ministerstwa Wyznań i Oświecenia z 12 lutego 1897 L. 17.261 ex 1896. (Dz. rozp. c. k. M. W. i O. z r. 1897 Nr. 17).

c) Wykaz książek szkolnych dla zakładu

Klasa	Religia	Język polski	Język niemiecki	Język francuski	Geografia
I.	Katechizm większy dla szkół Krakowskich	Gramatyka Małeckiego wyd IX (i VIII.) Wypisy polskie Prochnickiego i Wójcika tom I. wyd. II.	German-Petelenz: Ćwiczenia niemieckie dla klasy I.	—	Benoni Tatomit, wydanie VI.
II.	Dąbrowski: Historya biblijna starego zakonu, wydanie III.	Gramatyka Małeckiego wyd. IX. Próchnicki i Wójcik. Wypisy polskie na kl. II.	German-Petelenz: Ćwiczenia niemieckie dla klasy II.	—	Baranowski i Dziedzicki: Geografia powszechna wyd. VII.
III.	Dąbrowski: Historya biblijna nowego zakonu, wydanie III.	Gramatyka Małeckiego wyd. VIII. Wypisy polskie Czubka i Zawilińskiego na kl. III.	Petelenz: Gramatyka. Wypisy. German-Petelenz dla kl. III.	J. Amborski: książka do nauki jęz. francuskiego, część I.	jak w kl. II.
IV.	Ks. Jougan: Liturgika katolicka	Gramatyka Małeckiego wyd. VIII. Wzory poezyi i prozy Fr. Próchnickiego.	Petelenz: Gramatyka jak w kl. III. Wypisy. German-Petelenz dla kl. IV.	J. Amborski: książka do nauki jęz. francuskiego, część II.	Benoni Majerski: Geografia monarchii austr.-węgier.
V.	Wappler-Świsterski. Nauka wiary katoleckiej.	Tarnowski-Bobin: Wypisy. Tom I. część I. Zathey: Antologia.	Petetenz u. Werner: Deutsches-Lesebuch fur die V. Classse.	J. Amborski: książka do nauki jęz. francuskiego, część III.	—
VI.	Martin-Solecki: Etyka Wyd. I. i II.	Tarnowski-Bobin: Wypisy. Tom I część I. Zathey: Antologia.	Petelenz u. Werner: Deutsches Lesebuch fur die VII. Gymnasialclasse.	J. Amborski: jak w V kl. część IV.	—
VII.	Ks. Jougan: Historya Kościoła katolickiego.	Wypisy polskie Tarnowskiego i R. Bobina. Część II. Zathey: Antologia.	Petelenz u. Werner: Lesebuch fur die VIII. Gymnasialcl.	jak w kl. VI.	—

przepisanych na rok szkolny 1904/1905.

Historya	Matematyka	Historya naturalna	Fizyka	Chemia	Geometrya wykreślna
Pieniążek: Opowiadania z dziejów kraju rodzinnego	Brzostowicz: Arytmetyka.	Nowicki-Limbach: Zoologia wyd. VII. Rostafiński: Botanika na klasy niższe.	—	—	—
Zaleski: Opowiadania z dziejów austryackich i powszechnych.	Brzostowicz: Arytmetyka.	jak w I. kl.	—	—	Jamrógiewicz: Geometrya.
Zipper: Mitologia Greków i Rzymian.	Brzostowicz: Początki arytmetyki i algebry, część II.	—	Kawecki-Tomaszewski: Fizyka dla niższych klas.	—	j. w. II. kl.
W. Zakrzewski: Historya powszechna, część I.	Dziwiński: Zasady algebry. Mocnik-Maryniak: Geometrya, wyd. IV.	—	j. w III. kl.	Soehenyi Chemia	j. w III. kl.
Zakrzewski: Historya powszechna, część II.	Algebra i Geometrya jak w IV. kl. Logarytmy Kranza.	Rostafiński: Botanika szkol. dla kl. wyższych wyd. II.	—	j. w IV. kl.	Łazarski: Zasady geometryi wykreślnej.
Zakrzewski: Historya powszechna, część III.	jak w V. kl.	Petelenz: Zoologia dla wyższych klas szk. średnich, wyd. II.	Kawecki-Tomaszewski: Fizyka dla wyższych klas.	—	j. w V. kl.
Zakrzewski: Historya powszechna, część III Lewicki: Zarys dziejów Polski. Głąbiński-Finkel: Historya i statystyka austr.-węg. monarchii.	jak w V. kl.	Wiśniowski: Minerologia i geologia.	j. w VI. kl.	—	j. w V. kl.

IV.

Tematy wypracowań piśmiennych.

a) w języku polskim.

KLASA V a.

1. Moje ulubione zajęcie w czasie ostatnich wakacyi. — 2*. Założenie Akademii w Krakowie. — 3. Charakterystyka Zagłoby. 4*. Znaczenie M. Reya w literaturze polskiej. — 5. Życie roślin najniższych. — 6*. Kmieć pod Częstochowem. — 7. Wykazać znaczenie chórów w Antygonie. — 8*. Krótka treść i znaczenie „Zgody“ Kochanowskiego. — 9*. Śmierć bohaterska Mohorta na grobli Boryszkowieckiej. — 10. Rozwiązać myśl zawartą w zdaniu: „Nie odkładaj na jutro, co możesz zrobić dzisiaj“. — 11. Wielkie odkrycia geograficzne na przełomie wieków średnich. — 12. Treść i znaczenie trenu XIX. Jana Kochanowskiego. — 13. Sielanka i jej przedstawiciele w literaturze starożytnej. — 14. Z jakich pobudek powinniśmy kochać ojczyznę? Według kazania sejmowego ks. Skargi „O miłości ojczyzny“.

KLASA V b.

1. Opis miejscowości, w której przepędziłem ostatnie wakacye. — 2*. Jak w V a. — 3. Charakterystyka Podbipięty. — 4. Teatr w starożytnej Grecyi. — 5. Jak w V a. — 6. Powrót Jana Kazimierza do Polski („Potop“). — 7. Dworzanin polski w XVI wieku. — 8. Krótka treść i znaczenie „Satyry“ Kochanowskiego. — 9*. Wizerunek kresowego rycerza polskiego. — 10. Jak w V a. — 11. Jak w V a. 12. Rozbiór sielanki Szymonowicza p. t. „Żeńcy“. — 13. O co obwinia Starowolski współ-

---

*) Oznacza zadanie szkolne.

rodaków w „Lamencie matki konającej“ i jaką im zapowiada przyszłość? — 14*. Charakterystyka Jana Kochanowskiego jako poety.

KLASA VI a.

1*. Tok myśli w utworze Morsztyna p. t. „Wiejski żywot“. — 2. Typ szlachcica polskiego z XVII wieku. — 3*. Życie komórki roślinnej. — 4. Pomnik Kopernika dłuta Godebskiego (opis). — 5*. Wpływ króla Stanisława Augusta na współczesnych poetów i poezyę. — 6. Zwierzęta w bajkach. — 7*. Charakterystyka Trembeckiego. — 8*. Akcya w komedyi Niemcewicza p. t. „Powrót posła. — 9. Życie zwierząt w zimie. — 10*. Rozwój morskiej potęgi Anglii do końca XVIII w. — 11. Treść obrazu Grottgera p. t. „Pójdź za mną w dolinę łez“. — 12*. Mickiewicz jako uczeń uniwersytetu. — 13. Rozwinąć myśl Mickiewicza: „Człowiek nie jest stworzony na łzy i uśmiechy, — Ale dla dobra bliźnich swoich, ludzi“.

KLASA VI b.

1*. Tok myśli w utworze Kochowskiego p. t. „Rozjezdne pożegnanie z ojczystym Gajem. — 2. Andrzej Morsztyn a Kochowski. Charakterystyka porównawcza. — 3*. Kardynał Richelieu i jego polityka. — 4. Pomnik Grottgera dłuta Szymanowskiego. (Opis). — 5*. Marnotrawca z satyry Krasickiego. — 6. Sprawozdanie z lektury prywatnej. — 7*. Kniaźnin a Karpiński. Charakterystyka porównawcza. — 8*. Czy i o ile wpływ literatury francuskiej przyczynił się do odrodzenia literatury polskiej w epoce Stanisławowskiej. — 9. Krasicki jako pisarz i obywatel. — 10. Zasługi i znaczenie Towarzystwa Przyjaciół Nauk w Warszawie w dziejach podniesienia się materyalnego i moralnego społeczeństwa polskiego. — 11. Pierwiastek etyczny w „Grażynie“ Mickiewicza. — 12. Niemcewicz i Mickiewicz, ich wzajemny stosunek i podobieństwo. — 13*. Pierwiastek mistyczny w poezyi Mickiewicza.

KLASA VII a.

1*. Upiory w baladach Mickiewicza. — 2. Obraz z Konrada Wallenroda. — 3*. System Ptolomeusza a system Kopernika. — 4. Wzmianki o Napoleonie w „Panu Tadeuszu“. — 5*. Charakte-

rystyka Słowackiego. — 9. Konrad Wallenrod i Irydyon, ich związek i idee. — 10. Sienkiewicz jako powieściopisarz historyczny.

KLASA VII b.

1. Wystawa metalowa w Krakowie i jej znaczenie dla kraju. — 2*. Wykazać znamiona ballady na świteziance A. Mickiewicza według określenia ballady przez samego poetę. — 3. Rozwinąć myśl A. Krasińskiego:

„Ta najlepszą miłości ojczyzny jest próba,
Gdy młodzieniec zawczasu panuje nad sobą“.

4*. Nastrojowość krajobrazów w „Maryi“ Malczewskiego. — 5. Jakie zdobycze zawdzięcza astronomia optyce? — 6*. Wpływ Persyi na historyę grecką. — 7. Krótki rys rozwoju dramatu polskiego przed Fredrą. —8*. Humanizm i pierwsi humaniści w Polsce. — 9. Aniela i Gustaw z komedyi Al. hr. Fredry „Śluby panieńskie“ doskonałe typy męskiej i kobiecej natury. Charakterystyka. — 10. Rozwinąć i uzasadnić zdanie J. Szujskiego: „Pamięcią wielkich w ojczyznie ludzi dźwiga się naród, krzepi się duch“.

b) w języku niemieckim.

KLASA V a.

1*. Androklus und sein Löwe. — 2. Die Verfassung des Karolingischen Staates. — 3*. Goethes Zauberlehrling. — 4. Eine briefliche Einladung an einen Freund zum Besuche Krakaus. — 5. Kochanowski's Klagelieder um die verstorbene Tochter. — 6*. Das Birkenreis. Eine Erzählung. — 7. Der Wald im Haushalte der Natur. — 8*. Der alte Diener. Eine Charakteristik. — 9*. Hektors Tod. — 10. Die Einrichtung des Zeichensaales. — 11. Das Treiben auf dem Eisplatz. — 12*. Eine Übersetzung aus dem Polnischen. — 13. Die Tuchhallen in Krakau. — 14. Die Eumeniden in Schillers Kranichen des Ibykus. — 15. Die Kohle und ihre Bedeutung. — 16. Ein Frühjahrsausflug. In Briefform. — 17*. Eine

Übersetzung aus dem Polnischen. — 18. Die Vereinigung Polens mit Litauen unter Sigismund II.

KLASA V b.

1 do 6 jak w V a. — 7*. Über die Opfer bei den alten Griechen. (Nach der Lectüre). — 8. Leben und Treiben auf dem Bahnhofe bei Ankunft eines Zuges. — 9*. Freie Übersetzung eines Abschnittes aus dem Lehrbuch der Geschichte. — 10. Tod und Schlaf, zwei Brüder. — 11. Misglückte Hasenjagd. — 12. Not entwickelt Kraft. — 13*. Eine Übersetzung aus dem Polnischen. — 14. Die Exposition in Lessings „Minna von Barnhelm". — 15*. Die Nebenhandlung in „Minna von Barnhelm". — 16. Übung macht den Meister.

KLASA VI a.

1. Über den Nutzen der Wälder. — 2*. Hildebrands Heimkehr. — 3. Der Herbst. Eine Schilderung. — 4*. Siegfrieds letzte Jagd. — 5. Wozu lerne ich die deutsche Sprache? — 6*. Das Besitztum des Wirtes zum goldenen Löwen. — 7*. Eine Nürnberger Singschule. — 8. Das Reisen einst und jetzt. — 9*. Oberons Wunderhorn. — 10. Rudolf von Habsburg als Begründer der österreichischen Hausmacht. — 11. Der Luftdruck. Auf Grund des physikalischen Unterrichtes. — 12*. Goethes Universitätsjahre. — 13. Die Gründung des deutschen Kaiserreichs im J. 1871.

KLASA VI b.

1—3 jak w VI a. — 4*. Wie erlangte man die Ritterwürde? — 5. Jak w VI a. — 6. Die beiden Nachbarn in „Hermann und Dorothea". — 7 do 13 jak w VI a.

KLASA VII a.

1. Warum sind so viele Menschen mit ihrem Stande und Berufe unzufrieden? — 2*. Herzog Alba in Goethes Egmont. — 3*. Der Glockenguss. — 4. Was verdankt der Mensch der Heimat und was kann ihm das Ausland geben? — 5. Jak w VII b. — 6*. Die Zueignung zu Goethes „Faust". — 7. Die elektrische Beleuchtung.

KLASA VII b.

1*. Bürgers „Lenore". — 2. Welche Wege steben mir nach Absolvierung der Realschule offen? — 3*. Die Tragoedie des Tantalidengeschlechtes. Auf Grund von Goethes Iphigenie auf Tauris. — 4. Die verschiedenen Arten des Sports und ihre Bedeutung für den Geist und Körper des Menschen. — 5*. Die wissenschaftliche Thätigkeit der Romantiker. — 6, 7 jak w VII a.

V.

Egzamin dojrzałości

w terminie letnim 1905.

A) Egzamin piśmienny.

Do piśmiennego egzaminu dojrzałości przystąpiło ogółem 80 abituryentów.

Egzamin odbył się w czasie od dnia 13 do 16 maja.

Abituryenci opracowali w 4 oddziałach następujące temata:

W języku polskim:

a) Wartość studyów realnych w przeciwstawieniu do klasycznych i ich wpływ na postęp materyalny i moralny narodu.

b) Mickiewicz, Słowacki, Krasiński, ich cechy charakterystyczne i znaczenie dla literatury i społeczeństwa.

c) Krajobrazy w Panu Tadeuszu, ich piękność i znaczenie.

d) Wpływ literatury francuskiej na polską w wieku XVIII. i w epoce Księstwa Warszawskiego.

W języku niemieckim:

Temat wolny:

a) Der Humanismus in Polen.

b) Der Charakter Wallensteins. Auf Grund von Schillers Trilogie.

c) Der Wechsel der Jahreszeiten. Seine Ursachen und seine Folgen.

d) Themistokles in der Geschichte Griechenlands.

Tłómaczenie z języka niemieckiego na język polski:

a) Johann Wolfgang Goethe. (Ustęp z czytanki niem.).

b) Schillers Jugend. (Ustęp z czytanki niem).

c) Wilhelm Meisters Lehrjahre. (Ustęp z czytanki niem).

d) Geschichte der Literatur bis zum Jahre 1500 (Ustęp z czytanki niem).

W języku francuskim:

a) Le mouvement des corps célestes. (Ustęp z czytanki franc.).
b) La couleur du ciel. (Ustęp z czytanki franc.).
c) La bataille de Châlons. (Ustęp z czytanki franc.).
d) Le Travail. (Ustęp z czytanki franc.).

W matematyce:

a) 1. W kwadrat o boku a wpisać koło, w nie wpisać kwadrat, a w niego znowu koło i t. d. do nieskończoności. Znaleść sumę powierzni wszystkich tych kół.
2. Pierwiastki równania $2 \operatorname{tg} x + 3 \operatorname{ctg} x = 5$ wyznaczają szerokości geograficzne dwu miejsc. Obliczyć powierzchnię pasa sferycznego między równoleżnikami tych dwu miejsc.
3. Bok stożka prostego o podstawie $x^2 + y^2 - 22x + 12y + 57 = 0$ tworzy z jego wysokością kąt $\alpha = 25^0\ 35'\ 20''$. Obliczyć powierzchnię i objętość tego stożka.

b) 1. Ile liczb potrzeba wstawić między 16 i 250 aby otrzymać postęp arytmetyczny, którego sumą będzie 1995.
2. Kulę przecięto tak, że powierzchnia odcinka kulistego jest równa powierzchni wielkiego koła tej kuli. Obliczyć kąt środkowy należący do tego odcinka.
3. Z punktu (7, 23) nakreślić do koła $x^2 + y^2 = 289$ styczne i obliczyć pole trójkąta, utworzonego przez te styczne i cięciwę styczności.

c) 1. Jaką wkładkę należy składać do banku przez 30 lat z góry, aby przez następnych 20 lat pobierać rentę 3000 K płatnych z końcem każdego roku. Oprocentowanie $5^0/_0$.
2. Jak długi jest najdłuższy dzień roku w Petersburgu, jeżeli szerokość geograficzna tego miasta $\varphi = 59^0\ 56'\ 30''$ a zboczenie (deklinacya słońca) przyjmiemy $= 23^0\ 27'$.
3. Punkty przecięcia elipsy $16x^2 + 81y^2 = 1296$ z kołem o wspólnym środku i równem polu połączyć prostemi i obliczyć powierzchnię tak utworzonego czworoboku.

d) 1. Rozwiązać równania:

$$9x^2 + 12xy + 4y^2 + 3x + 2y = 210$$
$$49x^2 + 56xy + 16y^2 + 7x + 4y = 1056$$

2. Kulę przecięto płaszczyzną tak, że powierzchnia odcinka kulistego jest równa powierzchni koła wielkiego. Obliczyć kąt środkowy, należący do tego odcinka.

3. Wyznaczyć miejsce geometryczne wierzchołków trójkątów, których podstawa $2a = 6$ dm, a dwa inne boki tworzą stosunek $b : c = 2 : 1$. Początek układu obrać w środku podstawy.

W geometryi wykreślnej:

a) 1. Dane są: dowolna płaszczyzna i punkt zewnątrz niej. Wyznaczyć proste, nachylone do pł. poziomej rzutów pod danym kątem, a równoległe do danej płaszczyzny i przechodzące przez dany punkt.

2. Wyznaczyć cień własny i rzucony na pł. rzutowe kuli przy oświetleniu środkowem.

3. Wyznaczyć punkty przecięcia się prostej, nachylonej do obu pł. rzutowych z ośmiościanem umiarowym.

b) 1. Dane są: trzy punkty, nie leżące na jednej prostej, oraz dowolna płaszczyzna. Wyznaczyć punkt leżący na tej płaszczyźnie, a równoodległy od danych punktów.

2. Wyznaczyć cień własny i rzucony na pł. rzutowe dwunastościanu umiarowego.

3. Wykreślić rzuty pięciokąta umiarowego, leżącego na płaszczyźnie nachylonej do obu pł. rzutowych.

c) 1. Dane są: trzy proste równoległe a nachylone do obu pł. rzutowych. Wyznaczyć miejsce geometryczne punktów równo odległych od tych trzech prostych.

2. Wyznaczyć cień rzucony prostej na powierzchnię walca kołowego, pochyłego, którego podstawa leży na pł. poziomej rzutów.

d) 1. Dane są: dwie proste skośne, punkt na jednej z nich i dowolna płaszczyzna. Wyznaczyć prostą przechodzącą przez dany punkt, równoległą do danej płaszczyzny, a przecinającą drugą prostą.

2. Wyznaczyć przekrój płaski stożka prostego, kołowego spoczywającego swą podstawą na pł. poziomej rzutów według elipsy.

3. Wyznaczyć cień rzucony prostej nachylonej do obu pł. rzutowych na powierzchnię kuli.

B) Egzamin ustny.

Egzamin ustny odbył się w dniach od 13 do 18. czerwca b. r. w 2 oddziałach. W pierwszym oddziale przewodniczył prof. Uniw. dr. August Witkowski, w drugim c. k. Inspektor zakładu: Radca Dworu Jan Franke. Do egzaminu przystąpiło ogółem 55 abituryentów, a mianowicie 50 uczniów publicznych (z tych 2 po raz wtóry), 2 prywatnych i 3 eksternistów.

Świadectwo dojrzałości otrzymali:

A) w I. Oddziale:

Bac Stanisław, Błażowski Krzysztof, Błażowski Mieczysław Buzek Bruno (z odzn.), Eichorn Edward, Karaś Zenon, Klewar Franciszek (z odzn.), Klimosch Józef, Lippomann Władysław, Müller Edward, Orkisz Michał (z odzn.), Peters Adam (z odzn.), Pietroń Edward, Pileski Bolesław, Schermann Maurycy, Skurzyński Stanisław, Stadtmüller Alfred, Treter Bogdan, Wasserberger Kazimierz, Weigel Władysław, Wałecki Franciszek, Wróbel Tadeusz, Liban Mieczysław, hr. Plater Józef, (pryw.), Krzeczkowski Bolesław (pryw.).

B) w II. Oddziale:

Beckmann Adolf, Bukowski Bolesław, Feldblum Mojżesz, Hochwald Michał, Jurkiewicz Felicyan, Kador Alfred (z odzn.), Messer Zygmunt, Ostrzeniewski Ludwik (z odzn.), Piwowarczyk Jan, Plenkiewicz Józef, Waksmundzki Franciszek, Kräutlerówna Stefania (ekst.).

5 uczniów publicznych reprobowano na rok, 1 publicznego i 1 eksternistę bez terminu, a 10 uczniom publicznym i 1 eksterniście pozwolono przystąpić po wakacyach do powtórnego egzaminu z jednego przedmiotu.

VI.

Statystyka zakładu.

(Liczba dodana u góry oznacza prywatystów).

	W KLASIE														Razem
	I		II		III		IV		V		VI		VII		
	a	b	a	b	a	b	a	b	a	b	a	b	a	b	
1. Liczba uczniów.															
Licz. uczniów z końcem r. szk. 1904 . .	39	37^{1}	28	28	50^{2}	—	49^{2}	—	40^{1}	30	35^{1}	34	39	38.39	486^{7}
Z początk. r. 1904/5 zapisało się	41	38	45	36	36	31	30	33	32	24	33	33	36	31	479
W ciągu roku przybyło	1	3	2	3	3	1	3	—	—	—	—	—	—	—	16
Ogółem przyjęto .	42	41	47	39	39	32	33	33	32	24	33	33	36	31	495
Między tymi było:															
Uczniów przybyłych z innych zakładów .	39	40	10	10	8	7	7	8	8	2	2	2	1	1	145
Uczniów z promocyą z klasy niższej . . .	—	—	34	28	30	23	25	25	23	17	30	24	34	27	320
Uczniów powtarzających klasę	3	1	3	1	1	2	1	—	1	5	1	7	1	3	30
W ciągu roku wystąpiło	8	8	7	4	7	2	5	2	3	2	5	5	1	2	61
Licz. uczniów z końcem r. 1904/5 . . .	34	33	40	35	32	30	28	31	29	22	28	28	35	29	434
2. Miejsce urodzenia.															
W. ks. Krakowskie .	19	16	22	20	17	14	9	16	9	7	7	14	18	16	204
Galicya	8	13	15	10	10	13	15	12	14	10	16	11	11	10	168
Inne kraje koronne Austryi	3	—	—	2	1	1	1	1	3	—	—	1	3	1	17
Węgry	—	—	1	2	—	—	—	1	—	—	—	—	—	—	4
Królestwo polskie . .	—	3	2	—	3	2	3	1	2	3	5	2	3	2	31
W. ks. Poznańskie .	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—
Inne państwa	4	1	—	1	1	—	—	—	1	2	—	—	—	—	10
Razem .	34	33	40	35	32	30	28	31	29	22	28	28	35	29	434
3. Narodowość.															
Polaków	34	33	39	35	31	30	27	31	28	22	28	28	35	29	430
Rusinów	—	—	1	—	1	—	1	—	1	—	—	—	—	—	4
Czechów	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—
Niemców	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—
Razem .	34	33	40	35	32	30	28	31	29	22	28	28	35	29	434
4. Wyznanie.															
Obrządku rzym.-kat.	26	32	32	31	24	23	21	24	23	19	18	22	31	23	349
„ grecko-kat.	—	–	1	—	1	—	1	—	1	1	—	—	—	—	5
Wyznania ewangiel.	—	—	2	—	—	—	—	—	—	—	1	—	1	—	4
Religii mojżeszowej .	8	1	5	4	7	7	6	7	5	2	9	6	3	6	76
Razem .	34	33	40	35	32	30	28	31	29	22	28	28	35	29	434

	W KLASIE														Razem
	I		II		III		IV		V		VI		VII		
	a	b	a	b	a	b	a	b	a	b	a	b	a	b	
5. Wiek uczniów.															
Lat 11 miało	7	7	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	14
„ 12 „	15	12	10	5	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	42
„ 13 „	7	6	9	12	8	3	—	—	—	—	—	—	—	—	45
„ 14 „	5	6	11	10	11	11	2	13	4	2	—	—	—	—	75
„ 15 „	—	2	7	3	11	9	10	5	10	4	1	3	—		65
„ 16 „	—	—	3	4	2	7	11	3	5	6	7	8	5	2	63
„ 17 „	—	—	—	1	—	—	3	9	8	5	11	4	8	5	54
„ 18 „	—	—	—	—	—	—	2	1	1	3	7	8	9	7	38
„ 19 „	—	—	—	—	—	—	—	—	—	2	1	4	6	6	19
„ 20 „	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	1	1	5	4	11
„ 21 „	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	1	4	5
„ 22 „	—	—	—	—	—	—	—	—	1	—	—	—	1	1	3
„ 23 „	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—
„ 24 „	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—
„ 25 „	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—
Razem .	34	33	40	35	32	30	28	31	29	22	28	28	35	29	434
6. Według miejsca zamieszkania rodziców.															
Miejscowych	30	23	28	25	24	25	21	20	20	12	24	20	29	22	323
Zamiejscowych	4	10	12	10	8	5	7	11	9	10	4	8	6	7	111
Razem .	34	33	40	35	32	30	28	31	29	22	28	28	35	29	434
7. Uczęszczanie na naukę przedmiot. nadobowiązk.															
Na naukę j. angielsk.	—	—	—	—	—	—	3	6	6	5	5	6	1	1	33
„ „ stenografii	—	—	—	—	—	—	14	8	4	2	5	5	—	—	38
„ „ śpiewu . .	8	10	2	6	2	2	1	1	2	8	1	2	4	5	54
8. Stypendya.															
Pobierało	—	—	—	—	1	—	—	—	—	1	1	—	1	1	5
9. Klasyfikcya za II. półrocze 1904.															
Egzamim poprawczy zdało . . . . . , . . .	2	2	3	3	3	—	3	—	12	6	3	6	3	1.—	47
Stop. celuj. otrzym.	2	2	2	3	4	—	4	—	—	—	3	3	2	1.2	28
„ pierw. „	35	28^{1}	26	23	44^{2}	—	37^{2}	—	29^{1}	24	29^{1}	23	37	31.34	400^{7}
„ drugi „	—	3	—	1	2	—	6	—	7	5	2	6	—	2.2	36
„ trzeci „	—	3	—	1	—	—	2	—	3	—	—	2	—	—.—	11
Razem .	37	36^{1}	28	28	50^{2}	—	49^{2}	—	39^{1}	29	34^{1}	34	39	34.38	475^{7}
10. Klasyfikacya za II. półrocze 1905.															
Stop. celuj. otrzym.	1	3	—	1	3	2	1	1	1	2	—	—	3	3	21
„ pierw. „	19	20	21^{2}	24	19	17	15	14	17	11	12	9	29	20	247^{2}
„ drugi „	5^{1}	6	7	4	4^{1}	2	3	7	4	2	4	7	—	—	55^{2}
„ trzeci „	5	3	4	4	—	—	2	1	—	1	1	4	—	1	26
Egzamin poprawczy .	3	1^{1}	7	2	6^{1}	9	6	5	7	6	10	8	3	5	77^{2}
Nie klasyfikowano .	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	8
Razem .	33^{1}	33^{1}	39^{2}	36	32^{2}	30	27	28	29	22	27	28	35	29	434^{6}

Opłata szkolna.

W I. półroczu 1904/5 wynosiła	5760 K.
„ II. „ „ „	5280 K.
Razem .	11040 K.

Dochód na środki naukowe.

Z taks wstępnych po 4 K, 20 h. wpłynęło . . .	609 K,
„ „ za duplikaty świadectw po 2 K.	40 K.
„ datków uczniów po 2 K.	990 K.
Razem .	1639 K.

VII.

Pomoc koleżeńska

uczniów I. c. k. wyższej szkoły realnej w Krakowie.

DOCHÓD.

1. Z roku szkolnego 1903/1904 pozostało w kasie „Pomocy“	94	K	84	h.
2. Wkładki uczniów wynosiły w bież. roku szkol.	409	„	64	„
3. W. P. Wiatr Józef, naczelnik stacyi kolejowej w Ryczowie	6	„	—	„
4. W. Pani Dettloff	9	„	—	„
5. W. P. Karol Stadtmüller	1	„	—	„
6. WX. N. N.	20	„	—	„
7. Nadzwyczajny dochód	—	„	56	„
Razem	541	K	04	h.

ROZCHÓD.

1. Zakupno książek szkolnych	22	K	95	h.
2. Oprawa „ „	58	„	26	„
3. Zapomogi udzielone uczniom w bież. roku szk.	138	„	—	„
4. Wydatki biblioteczne	16	„	20	„
5. Jałmużna	20	„	—	„
Razem	255	K	41	h.
Reszta	285	K	63	h.

Biblioteka „Pomocy Koleżeńskiej"
posiada książek szkolnych do 1000.

Z tych wypożyczono uczniom:

Z klasy	I ab	= . . .	57
„	II ab	= . . .	85
„	III ab	= . . .	59
„	IV ab	= . . .	47
„	V ab	= . . .	107
„	VI ab	= . . .	81
„	VII ab	= . . .	179
		Razem .	615

Do biblioteki „Pomocy Koleżeńskiej" podarowali w roku szkolnym 1904/1905 książki szkolne następujący uczniowie:

1. Szajna Maryan, uczeń klasy IV a 3
2. Radziewanowski „ „ V b 6
3. Karaś Zenon „ „ VII a 2
4. Korabczyński Kazimierz uczeń klasy VII b 6

Uwaga. Wszystkim, którzy ofiarowali datki pieniężne, książki, mundurki dla niezamożnych uczniów I. szkoły realnej, składa Zarząd „Pomocy Koleżeńskiej serdeczne **„Bóg zapłać"**

Kraków, dnia 14. czerwca 1905.

W Imieniu Zarządu:
X. Dr. Franciszek Świderski.

VIII.

Zbiory naukowe.

Według stanu z dnia 31. grudnia 1904.

Biblioteka.

Biblioteka nauczycieli liczy ogółem 1465 *) dzieł i 1134 programów.

W zakładzie znajdują się następujące czasopisma: 1. Dziennik urzędowy c. k. Rady szk. kraj. — 2. Muzeum. — 3. Biblioteka warszawska. — 4. Kwartalnik historyczny. — 5. Przewodnik bibliograficzny. — 6. Misye katolickie. — 7. Rocznik statystyki przemysłu i handlu krajowego. — Rodzina i szkoła. — 9. Architekt. 10. Verordnungsblatt für den Dienstbereich des Ministeriums für Cultus und Unterricht. — 11. Zeitschrift für das Realschulwesen. — 12. Mitteilungen der geografischen Gesellschaft. - 13. Kunst für Alle. — 14. Rethwitsch. Jahresberichte über das höhere Schulwesen. — 15. Frick. Lehrproben und Lehrgänge. — 16. Literarisches Centralblatt. — 17. Mercure de France. 18. Oesterreichische Chemikerzeitung. — 19. Zeitschrift für chemischen und physikalischen Unterricht. — 20. Architekt

Biblioteka dla młodzieży liczy 1010 dzieł.

Zbiór geograficzno-historyczny liczy: 222 map, globów, przyrządów, obrazów.

Gabinet historyi naturalnej liczy: w dziale inwentarza zoologii 830 numerów, botaniki 226, mineralogii 777, przyborów 28.

Gabinet fizykalny liczy: przyrządów 351.

Gabinet chemii posiada przyrządów 283, naczyń przeróżnych 592; minerałów 313; przetworów chemicznych 190.

Gabinet rysunków geometrycznych posiada w inwentarzu 149 numerów.

Gabinet rysunków odręcznych ma 260 numerów.

---

*) Inwentarz natomiast zawiera 3088 pozycyj, w co jednak do nr. 2620 wliczone są dzieła, należące do biblioteki młodzieży, a każdy rocznik dzieł, wychodzących peryodycznie, liczony jest osobno.

IX.

Fizyczne wychowanie młodzieży.

Gimnastyka jest w zakładzie przedmiotem obowiązkowym. Każda klasa pobiera naukę w 2 godzinach tygodniowo.

W miesiącach letnich uczęszcza młodzież 3 razy w tygodniu na gry i zabawy do parku Dra Jordana. Oprócz tego odbywają się codziennie podczas pauz między lekcyami ćwiczenia i musztry na podwórzu szkolnym, a od czasu do czasu musztry na błoniach i wycieczki poszczególnych klas w okolice.

X.

Biblioteka podręczna uczniów klas wyższych.

W ciągu roku szkolnego 1904/1905 wpłynęły na bibliotekę następujące datki:

Uczniowie klasy	VII a	ofiarowali . . .	29	K	64	h.
„ „	VII b	„ . . .	—	„	96	„
„ „	VI a	„ . . .	—	„	—	„
„ „	VI b	„ . . .	—	„	50	„
„ „	V a	„ . . .	4	„	46	„
„ „	V b	„ . . .	1	„	20	„
„ „	IV a	„ . . .	—	„	70	„
„ „	IV b	„ . . .	1	„	40	„
„ „	III b	„ . . .	—	„	75	„
Ogółem wpłynęło z datków . .			39	K	61	h.
Z roku szk. 1902/1904 pozostało			—	„	62	„
Łącznie było dochodu			40	K	23	h.

Z tej kwoty wydano:

a) Oprawa książek	32	K	46 h.
b) Kupno nowych	5	„	62 „
c) Wydatki na bibliotekę	—	„	84 „
Razem . .	38	K	92 h.
a) Przychód . .	39	K	23 h.
b) Rozchód . .	38	„	92 „
W kasie . .	—	K	31 h.

Biblioteka posiada 1353 dzieł w 1440 tomach. W ciągu roku szkolnego ofiarowali:

Uczniowie VII a klasy . . .	27	książek
„ VII b „ . . .	9	„
„ VI a „ . . .	3	„
„ VI b „ . . .	1	„
„ V a „ . . .	5	„
„ V b „ . . .	2	„
„ IV a „ . . .	1	„
„ IV b „ . . .	2	„
„ III b „ . . .	3	„
Profesorowie	3	„
Dawni uczniowie	24	„
Razem darowano . .	79	książek

Z biblioteki wypożyczyli od 1. września do 15. czerwca:

Profesorowie	5	książek
Uczniowie gimnazyalni . . .	20	„
Uczniowie VII a klasy . . .	681	„
„ VII b „	153	„
„ VI a „	82	„
„ VI b „	64	„
„ V a „	133	„
„ V b „	97	„
„ IV a „	98	„
„ IV b „	69	„
„ III b „	97	„

XI.

Klasyfikacya uczniów

w dugiem półroczu 1905 roku.

Promocyę do wyższej klasy otrzymali;
(Celujących uczniów oznaczono grubszym drukiem).

KLASA I. A.

Bossowski Stanisław
Chowanetz Franciszek
Dawidowicz Samuel
Doskočil Henryk
Došla Józef
Kaczmarczyk Józef
Korytowski Józef
Krzeczyński Jan
Lamensdorf Zygfryd
Lilienthal Izydor
Metzger Wilhelm
Morawski Maryan
Rambausek Bronisław
Ranwid Stanisław
Ranwid Witold
Schneider Jakób
Schwarzer Ludwik
Spałek Stanisław
Unger Otto
Wachtel Fryderyk

Stopień drugi 5, stopień trzeci 5, poprawek 3.

KLASA I. B.

Bernadzikowski Szymon
Celiński Stanisław
Chrupek Edmund
Goldmann Alfred
Gorecki Stanisław
Grabowski Kazimierz
Karpiński Jan
Karwat Ludwik
Kleiber Józef
Kleszczyński Józef
Kolarzowski Karol
Korpak Ludwik
Małkowski Maryan
Obrzut Engelberd
Orzelski Tadeusz
Ostrowski Tadeusz
Pawełek Karol
Ruśniak Franciszek
Skotnicki Wincenty
Wadowski Jan
Wajda Julian
Wejda Aleksander
Wiśniewski Stanisław

Stopień drugi 6, trzeci 3, poprawka 1.

KLASA II. A.

Berger Kazimierz
Bogdanik Józef
Brozdowski Wojciech
Bukowski Kazimierz
Cichra Franciszek
Cyfrowicz Wincenty
Czerwiński Maryan
Göllner Jau
Kokesch Franciszek
Kokesch Gustaw
Korytowski Karol
Mylius Wilhelm
Piotrowski Tadeusz
Romanowski Jan
Sperber Stanisław
Stehlik Emil
Urbańczyk Zajączkowski August
Wilczkiewicz Edmund
Wimmer Józef
Witowski Jan
Zaremba Stanisław

Stopień drugi 8, stopień trzeci 3, poprawek 7.

KLASA II. B.

Baster Władysław
Bernolak Karol
Borek Leon
Filarski Tadeusz
Fortunat Wincenty
Grössler Baruch
Janicki Maryan
Jarôme Jerzy
Kieszek Feliks
Korpak Juliusz
Lisowski Franciszek
Liss Abraham
Lorek Tadeusz
Luska Bruno
Łukowicz Celestyn
Makas Józef
Marcinek Eligiusz
Matzemauer Maryan
Mialovisch Edmund
Müller Tadeusz
Paszcza Lech
Pogorzelski Antoni
Rundstuck Józef
Siara Franciszek
Sokol Wilhelm

Stopień drugi otrzymało 4, stopień trzeci 4, poprawki 2.

KLASA III. A.

Bandet Marek
Bieńkowski Tadeusz
Blodek Mojżesz
Charzewski Tadeusz
Diamand Leon
Dulęba Stanisław
Dworzak Wacław
Dyrdziński Józef
Englisch Jerzy
Fiałkowski Bolesław
Jodłowski Franciszek
Kamyk Zygmunt
Klementys Fryderyk
Knapiński Julian

Kolarzowski Stefan
Kozłowski Edward
Krakauer Maurycy
Kralik Bronisław
Lipski Rudolf
Martynik Włodzimierz
Stawrowski Henryk
Wilusz Franciszek

Stopień drugi otrzymało 4, poprawek 6.

KLASA III. B.

Kleszczyński Edward
Lipiński Maryan
Nowak Ludwik
Nowak Tadeusz
Ores Ignacy
Perlberger Henryk
Pollak Stanisław
Rittman Daniel
Rosenzweig Aleks
Schollem Henryk
Schuler Julian
Schwarzer Józef
Sobolewski Maryan
Torbe Stanisław
Wiśniewski Władysław
Wojtasiewicz Zbigniew
Wyporek Józef
Zdybalski Fryderyk
Ziobrowski Roman

Stopień drugi otrzymało 2, poprawek 9.

KLASA IV. A.

Bester Paweł
Chrapczyński Adam
Dintenfass Mojżesz
Dzianott Tadeusz
Gawędzki Antoni
Grabek Teodor Stanisław
Hillenbrand Jullian
Jenkner Gustaw
Peckelmann Ernest
Popiel Władysław
Rambausek Ludwik
Schmatelka Rudolf
Wexner Saul
Wildstosser Samuel
Garbolewski Stefan
Stawrowski Kazmierz

Stopień drugi otrzymało 3, trzeci 2, poprawek 6.

KLASA IV B.

Abłamowicz Adam
Czyżewski Witołd
Dettloff Zygmunt
Dresner Władysław
Glaisner Jakób
Jagiełło Władysław
Kirsch Mojżesz
Koniński Karol
Kotlarski Roman
Schally Maryan
Schramm Zygmunt
Wierzejski Tadeusz
Wiśniowski Wiktor
Zawada Zygmunt
Zawiliński Bolesław

Stopień drugi otrzymało 7, trzeci 1, poprawek 5.

KLASA V. A.

Dobias Leopold
Fiala Franciszek
Honkisz Stanisław
Kellner Klemens
Knoll Izrael
Odrzywolki Stanisław
Owczarzak Tndeusz
Paczowski Julian
Reus Maryan
Slanina Franciszek
Słotwiński Ludwik
Strassmann Zygmunt
Struzik Stanisław
Taczyński Józef
Wachowicz Edward
Wałkowski Leopold
Zaufal Władysław
Żurawski Stanisław

Stopień drugi otrzymało 4, poprawek 7.

KLASA V. B.

Cyankiewicz Henryk
Felsztyński Józef
Grzybowski Zygmunt
Kisielewski Bronisław
Knaus Tadeusz
Michalski Dyonizy
Müller Edward
Nastaborski Ryszard
Pawlica Jan
Radziewanowski Jakób
Ranwid Adam
Sulikowski Jan
Zieliński Zygmunt

Stopień drugi otrzymało 2, trzeci 1, poprawek 6.

KLASA VI. A.

Bily Witold
Fischler Jakób
Gall Jan
Krebs Izrael
Liebeskind Artur
Marie Adam
Matusiński Zdzisław
Sobel Izrael
Soj Jan
Sułko Piotr
Weiser Herman
Więckowski Stanisław

Stopień drugi otrzymało 5, trzeci 1, poprawkę 8. Do egz. uzupełniającego przeznaczono jednego.

KLASA VI. B.

Arenstein Apoloniusz
Hannytkiewicz Adam
Hedl Konrad
Jasieński Henryk
Lipiński Zdzisław
Pieprzak Stanisław
Rutkowski Karol
Rynarzewski Roman
Sarna Stanisław

Stopień drugi otrzymało 8, trzeci 4, poprawek 7.

OGŁOSZENIE.

Wpisy uczniów na rok szkolny 1905/6 odbywać się będą w dniach 30 i 31 sierpnia od godziny 9—11 rano i od 4—6 po południu. Późniejsze zgłoszenia tylko w razie **ważnych** powodów i to tylko na mocy zezwolenia c. k. Rady szkolnej krajowej uwzględnione być mogą.

Uczniowie nowo wstępujący mają się zgłaszać do zapisu w towarzystwie rodziców lub opiekunów i przedłożyć świadectwo szkolne tego zakładu, w którym dotychczas byli, tudzież metrykę chrztu i świadectwo szczepienia. Taksa wstępna 4 kor. 20 hal. Datek 2 kor. na zbiory naukowe składają wszyscy nowo wstępujący i dawni uczniowie. Z początkiem drugiego półrocza składają uczniowie po 1 kor. na przybory gier i zabaw.

Według § 13 ustawy*) z dnia 24. sierpnia 1899 o szkołach realnych uczeń, wstępujący do klasy pierwszej, ma mieć co najmniej dziesięć (10) lat życia lub kończyć dziesięć lat przed upływem roku kalendarzowego, w którym ma być przyjęty, co najwięcej zaś lat 14. Te granice wieku dla każdej klasy następnej posuwają się o rok dalej.

Egzamina wstępne do I klasy odbywać się będą w dwóch terminach, mianowicie 30. czerwca i 1. lipca tudzież 1. i 2. września. Zgłosić się należy 29. czerwca, względnie 31. sierpnia.

Wybór jednego z tych dwóch terminów pozostawia się rodzicom uczniów. Powtórzenie wstępnego egzaminu ani w tym, ani w innym zakładzie nie jest dozwolone, gdyż wynik pierwszego egzaminu roztrzyga stanowczo o przyjęciu lub nieprzyjęciu. Powtórzenie takiego egzaminu w innym zakładzie jest w każdym razie nieważne.

---

*) Ustawa ta, zatwierdzona przez Najj. Pana dnia 26. sierpnia 1899 r. ogłoszona jest w Dzienniku Ustaw i rozporządzeń krajowych z dnia 31. października 1899. Część XII.

Zakres wymagań przy egzaminie wstępnym do 1. klasy.

(Rozp. c. k. Rady szk. kr. z dnia 16. maja 1887 l. 2764).

a) Z religii: Wiadomości, których uczeń nabyć powinien w szkołach ludowych czteroklasowych.

b) Z języka polskiego: Czytanie płynne i wyraźne, objaśnienie odczytanych ustępów pod względem treści i związku myśli; opowiadanie treści większymi ustępami; znajomość części mowy, odmiana imion i czasowników, znajomość zdania pojedyńczego, rozszerzonego i rozbiór jego części składowych pod względem składni zgody i rządu; poprawne napisanie dyktatu z zakresu pojęć znanych uczniom i gramatyczny rozbiór zdania.

c) Z języka niemieckiego: Czytanie płynne i zrozumiałe, znajomość odmiany rodzajników, rzeczowników, przymiotników, zaimków osobistych, dzierżawczych, wskazujących i względnych; odmiana słów posiłkowych i czasowników słabych we wszystkich formach strony czynnej i biernej; odmiana najzwyklejszych czasowników mocnych; zasób wyrazów z zakresu pojęć uczniom znanych; poprawne napisanie łatwego dyktatu, którego treść przed podyktowaniem podano uczniowi w języku polskim.

d) Z rachunków: Pisanie liczb do miliona włącznie; biegłość w czterech działaniach liczbami całkowitemi; pewność w tabliczce mnożenia, znajomość ważniejszych miar metrycznych.

Do sali, gdzie odbywa się egzamin, nie mają wstępu obce osoby.

Egzamina wstępne do klas od II—VII odbywać się będą w pierwszych dniach września; **egzamina poprawcze** w dniach 30. i 31. sierpnia.

Warunki przyjęcia uczniów z gimnazyum do szkoły realnej.

(Rozp. c. k. Rady szk. kr. z dnia 16. maja 1888 l. 2774).

A) Uczeń gimnazyalny, ubiegający się o przyjęcie do II, III, IV i V klasy realnej, może być uwolniony od egzaminu wstępnego: 1. z religii, 2. z języka polskiego, 3. niemieckiego, 4. z historyi powszechnej, 5. z historyi naturalnej i 6. fizyki, jeżeli w świadec-

ctwie gimnazyalnem za ostatnie półrocze, poprzedzające bezpośrednio odnośną klasę realną, oprócz ogólnego stopnia dobrego (t. j. celującego albo pierwszego), otrzymał z wymaganego dla tej klasy przedmiotu i odnośnego materyału nauki przynajmniej stopień „dostateczny“ bez osłabiającego dodatku. Z reszty przedmiotów t. j. 1. matematyki, 2. chemii, 3. geografii, 4. rysunków i 5. języka francuskiego należy egzamin wstępny odbywać z wszelką ścisłością, by w interesie szkół realnych nie dopuszczać do tych zakładów uczniów nieuzdolnionych.

B) Co do uczniów, którzy w gimnazyum tylko wskutek niedostatecznych cenzur z języków klasycznych otrzymali ogólny stopień drugi, zastrzega sobie Rada szkolna krajowa według okoliczności rozstrzygać w poszczególnych wypadkach, czy takiego ucznia przypuścić do egzaminu wstępnego do następnej klasy realnej, przyznając mu zresztą powyżej wskazane ulgi.

Opłata szkolna wynosi 40 k. za jedno półrocze w markach szkolnych, które są do nabycia w c. k. filialnej kasie krajowej i powinna być złożoną w **pierwszej połowie października** za piersze półrocze, a w **pierwszej połowie marca** za drugie półrocze.

Uczniowie, którzy w owych terminach opłaty szkolnej nie uiszczą, tracą prawo uczęszczania do Zakładu.

Niezamożni uczniowie, mający dobry stopień ogólny, dobre obyczaje i dobrą pilność, uzyskają uwolnienie od opłaty szkolnej jeśli wniosą **do dnia 15. września,** względnie **do dnia 15. lutego** podanie do c. k. Rady szkolnej krajowej na ręce Dyrekcyi. Do podania należy dołączyć ostatnie świadectwo szkolne i świadectwo ubóstwa.

W Krakowie, dnia 29. czerwca 1905.

Dr. Ignacy Petelenz,
c. k. dyrektor.